

2

Les Cahiers DU C.L.P.C.F.





L

es formations à la littérature de jeunesse, aux contes, à la lecture pour les bébés ou les adolescents, au savoir-être “médiateurs” du livre... connaissent un engouement constant. Enseignants, bibliothécaires, libraires, animateurs de tous terrains témoignent d'un enthousiasme à apprendre et à partager cette ferveur. Il est vrai que la production éditoriale de jeunesse mise sur le marché depuis une trentaine d'années est d'une qualité et d'une diversité étonnantes.

Ces sessions généralement de courte durée restent, cela va de soi, à un niveau relativement pragmatique et d'une ampleur forcément limitée. Il manque en Communauté française de Belgique un lieu d'études et de recherches où ces “praticiens” passionnés auraient la possibilité d'approfondir leurs connaissances, de les structurer et de les situer dans un contexte plus large. Il faut espérer qu'un tel centre puisse voir le jour dans un avenir proche.

Ce désir d'aller plus loin, de confronter ses points de vue, de posséder des références et des outils d'analyse a donné lieu à une formation de plus longue durée, conçue et accompagnée par Michel Defourny. Est-il besoin encore de le présenter ? Certes, non. Docteur en histoire et en littératures orientales, professeur de littérature de jeunesse à l'Université de Liège, Michel Defourny est devenu une figure emblé-

matique en ce domaine non seulement en Communauté française de Belgique mais aussi largement au-delà de nos frontières. Universitaire, curieux de tous les modes d'expression artistique, il conserve un caractère discret. Rigoureux et généreux, il ne ménage pas son temps et s'investit là où se développe un travail exigeant .

“ A quoi peut servir un livre sans image, ni dialogue ? se demandait Alice. ”

Lewis Carroll.

Sollicité de toutes parts, Michel Defourny aura, grâce à cette formation approfondie de formateurs, contribué à mettre en place une relève multiple dans ses approches et ses sensibilités. Vous en jugerez vous-mêmes à la lecture des contributions éditées dans ce fascicule.

Quant à lui, qu'il veuille trouver ici l'expression de toute ma reconnaissance, de ma gratitude et de ma sympathie.

MARTINE LAHAYE ■

Directrice générale de la culture

ÉCHOS D'UNE FORMATION SPÉCIALISÉE EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE



E

n Belgique francophone, les études et recherches consacrées à l'album pour enfants, aux documentaires, aux romans pour adolescents sont quasi inexistantes (1). Nos programmes universitaires,

fiands d'histoire du livre et de l'édition, de sémiologie de l'image, de sociologie de la littérature, de pédagogie de la lecture, ignorent tout ou à peu près de la littérature de jeunesse. S'il arrive qu'un cours (de 30 heures) soit proposé, comme c'est le cas à l'Université de Liège, sachez que son titulaire n'est pas rémunéré et qu'aucun crédit ne lui est alloué pour l'achat des livres qui seraient indispensables aux étudiants. Ces derniers, par contre, manifestent un réel intérêt pour cette nouvelle discipline si l'on en juge par le nombre de mémoires écrits chaque année ; plusieurs thèses de doctorat sont même en chantier ! Si les sections pédagogiques des Hautes Ecoles doivent désormais inscrire à leur programme la *Littérature de jeunesse*, elles ne disposent pas de Maîtres formés à cette discipline. Faut-il s'étonner, dès lors, que les professeurs dans le secondaire, ou les institutrices et institutrices du primaire ne proposent guère de livres et albums qui donnent aux enfants goût et compétence en matière de lecture ? Rappelons une fois de plus que le Canada mène en ce domaine une politique d'avant-garde. Ainsi, par exemple, un «Master of Arts in Children's literature» est organisé à l'Université de British Columbia à Vancouver. Bibliothécaires, enseignants et chercheurs en littérature de jeunesse s'y côtoient. Et c'est tout naturellement que s'installe une synergie entre le monde de l'école et le monde des bibliothèques, deux mondes qui, chez nous, n'ont que trop tendance à se paralléliser, jusqu'au niveau le plus élevé puisqu'ils relèvent d'administrations et de ministères différents.

Pour former de vrais médiateurs, pour assurer la promotion de leurs créateurs et éditeurs, pour soutenir la recherche et faire découvrir la production internationale, nos voisins et partenaires européens ont créé des centres de littérature de jeunesse, Institut Charles Perrault en France, Institut danois du Livre de Jeunesse, Institut finlandais de Littérature pour la Jeunesse, Institut suisse de Littérature pour la Jeunesse... Et l'Angleterre vient de se doter du Center for the Children's Book de Newcastle upon Tyne, qui a pour vocation d'«attirer les chercheurs et encourager les artistes, éditeurs et professeurs qui ont en charge la compétence de la génération future des lecteurs et écrivains.» Car, écrivait Margaret Meek Spencer, dans la brochure de présentation, «sans lecture, il n'y a pas d'éducation possible. Sans littérature, la lecture et l'écriture sont en défaut». Dans cette région frappée

PAR MICHEL DEFOURNY

de plein fouet par le chômage et la crise, «le livre et la lecture sont considérés, poursuivait Margaret Meek Spencer, comme l'élément clef d'une régénération sociale, culturelle et économique (2).»

La Communauté française dispose cependant d'un lieu de formation : le Centre de Lecture publique de la Communauté française (CLPCF). Celui-ci compte au nombre de ses missions la formation continuée des bibliothécaires et, depuis de nombreuses années, il organise régulièrement différentes formations en littérature de jeunesse ou en liaison directe avec ce secteur : le livre et les bébés, l'actualité de l'album, le documentaire... Si ces journées thématiques sont prioritairement réservées aux bibliothécaires, il est arrivé maintes fois que des professionnels de l'enfance ou des enseignants demandent à y participer en raison de la qualité de l'approche. Fort de cette expérience, et pour répondre à une demande de formation spécialisée qui se faisait de plus en plus forte, le CLPCF, grâce au soutien de Madame Martine Lahaye, a mis sur pied en 1997 une formation approfondie confiée à l'asbl A.Li.Se., *Association Lire et S'exprimer* (3). Décision fut prise de lancer un appel aux candidats et d'ouvrir les séminaires à toute personne ayant acquis une expérience dans le domaine. Bibliothécaires, enseignants, psychologues, sociologues, spécialistes de la communication, assistants sociaux, animateurs culturels répondirent en masse. Il fallait hélas limiter le groupe à quinze personnes, par souci d'efficacité, et en veillant à une répartition géographique et professionnelle des participants.

Pendant deux ans, à raison d'un samedi par mois, le groupe a travaillé, préparant chacun des thèmes proposés : histoire de la littérature de jeunesse, connaissance des maisons d'édition, rapport du texte et de l'image, approche du roman pour adolescents, échange d'expériences, problématique du livre d'art et d'artistes, réflexion sur le conte, etc. Des professionnels du monde du livre ou de la médiation ont apporté leur point de vue lors de rencontres privilégiées. Sophie Curtil, plasticienne et conceptrice de la collection *L'art en jeu* a pu expliquer sa démarche, de même qu'Olivier Douzou, auteur et illustrateur, directeur à l'époque du secteur jeunesse des éditions du Rouergue. Le docteur Marie Bonnafé, psychiatre et psychanalyste, a exposé la philosophie qui a présidé à la fondation d'ACCES (Actions Culturelles contre les Exclusions et les Ségrégations) qui préconise la lecture des albums aux tout-petits. Kitty Crowther et Claude Larock ont fait partager leur enthousiasme d'illustratrices et de créatrices d'albums. Joëlle

(1) La revue *Lectures* du CLPCF publie deux chroniques régulières *Les enfants d'abord* et *Les ados aussi*.

Par ailleurs, Daniel Fano, chroniqueur au *Ligueur*, a tenté de lancer une revue à laquelle il a donné le titre d'*Alice*, mais, dans la mesure où il s'agissait d'une initiative quasi individuelle, seuls quelques numéros ont pu paraître.

(2) *The Center for the Children's Book*, brochure diffusée par le centre en 1998.

Turin, formatrice à ACCES et membre du comité de rédaction de *La Revue des Livres pour Enfants*, a séduit le groupe par la pertinence et la rigueur avec laquelle elle observe et interprète l'évolution de l'album et du roman pour adolescents. L'occasion d'écouter et de rencontrer Jean-Claude Carrière a même été donnée aux participants grâce à un partenariat avec la Maison du Conte de Namur. Enfin, lors d'un déplacement facultatif à Paris, les membres du groupe ont visité avec Blandine Aurenche une bibliothèque de quartier populaire : en quelques années, la bibliothèque «Crimée», dans le 19^e arrondissement, est presque devenue «la maison» du quartier. Françoise Lévêque, conservateur à l'Heure Joyeuse, où était présentée l'exposition *A propos de Patapoufs et Filififers*, a donné une idée de la richesse de son fonds ancien et de la politique d'acquisitions patrimoniales qu'elle menait. Le petit groupe a également été reçu au siège d'ACCES par la conteuse Isabelle Sauer et à celui des Trois Ourses par Elisabeth Lortic, présidente de cette association qui a notamment fait connaître en Europe les œuvres du Japonais Katsumi Komagata, et qui soutient le travail de la photographe américaine Tana Hoban (4).

Souvent les formations laissent un goût de trop peu. Tant d'aspects restent à approfondir. Tant d'attentes n'ont pu être rencontrées. Tant de projets n'ont pu être menés à bien. Afin de conclure sans regret, de se projeter dans le futur et dans l'action, le groupe a pris la décision, au moment de la séparation, de se lancer librement dans l'écriture. Pourquoi celles et ceux qui le souhaitaient ne traiteraient-ils pas d'un point qui leur tenait particulièrement à cœur ? C'est ainsi qu'est née l'idée de ce recueil kaléidoscopique où chacun apporterait soit une pièce colorée, soit un miroir. Réunis en un ensemble, ceux-ci forment un florilège d'articles où voisinent réflexion politique, analyse d'albums et de romans, traduction de contes, relation de rencontres, récits d'expériences vécues. Aucune contrainte n'a été imposée et chacun a écrit selon sa sensibilité et sous sa propre responsabilité.

Le recueil a mis du temps à paraître. Mais réjouissons-nous, le voilà sorti de presse, grâce une fois encore au CLPCF et à Madame Lahaye que je remercie au nom de tous les participants à cette formation.

Il me reste pour terminer à formuler un vœu. Que cette formation spécialisée inaugure une longue série qui se ferait dans un Centre de Littérature de Jeunesse de la Communauté française, un lieu où travailleraient ceux qui sont pré-

Michel Defourny, indologue de formation, s'est, au fil des années, spécialisé en littérature de jeunesse. Il est actuellement Maître de conférences à l'université de Liège où il enseigne à la fois les religions de l'Inde ancienne et moderne et la littérature de jeunesse. Il aime répéter qu'il est passé du mythe au conte, du conte au livre pour enfants et adolescents. Ses travaux et articles lui ont valu le *Prix Ex-Libris* en Communauté française de Belgique (1993) et le *Prix Charles Perrault* en France (1998).

A la réflexion, Michel Defourny associe le travail de terrain. C'est ainsi qu'il a contribué à introduire en Communauté française de Belgique «l'éveil culturel des petits par le livre».

occupés par la lecture des enfants et des adolescents, la promotion de nos auteurs et artistes, l'ouverture des jeunes à un monde que ceux-ci doivent connaître pour être capables de le transformer afin de le rendre plus juste, plus libre et plus humain.

MICHEL DEFOURNY ■

Président de l'asbl A.Li.Se.

(3) A.Li.Se. a pour objectif de faire connaître et apprécier les richesses de la Littérature de jeunesse sous ses diverses formes, orale, écrite, imagée. Elle collabore à l'organisation de formations, colloques, expositions et à l'édition d'outils spécifiques. Les membres associés collaborent, d'autre part, avec différents hebdomadaires ou revues, parmi lesquels *Le Ligeur*, *Lectures*, *La Revue des livres pour enfants*, *Les Cahiers d'ACCES*, *Lecture Jeune*. Ils participent également à de nombreux colloques ou projets internationaux. Parmi les partenaires de l'association, relevons, entre autres, le Centre de Lecture publique de la Communauté française, le Service de la Diffusion et de l'Animation culturelles de la Province de Luxembourg, Le Théâtre du Tilleul, le Centre national du Livre pour enfants (Paris), l'Institut international Charles Perrault (France).

(4) L'association «Les Trois Ourses» organise des expositions qui circulent principalement dans les bibliothèques françaises. Citons l'exposition *1, 2, 3, Komagata* présentée à la Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne, à la Médiathèque de la Cité des Sciences et de l'Industrie de Paris, à la Bibliothèque municipale de Strasbourg. Citons également l'exposition consacrée à Feodor Rojankovsky, *La Maison des Ours*, présentée notamment à Villeurbanne et à Clamart. Pour terminer, signalons l'exposition *Regarde bien. Look again*, consacrée à Tana Hoban, et présentée à la Foire du livre de Bologne, à Clamart, à Orly et à Rennes. Cette structure associative diffuse et publie des livres d'artistes destinés aux enfants, tout en assurant des formations.



A

dire vrai, je n'ai pas gardé d'image précise de mes premiers livres d'enfant.

Ces livres ont d'abord existé pour moi sous forme d'ondes sonores.

Bien avant de pouvoir explorer le papier entre mes doigts boudinés, j'ai reçu en cadeau la tiédeur de la proximité d'un corps lisant pour moi. Le plaisir d'une voix qui m'enveloppait dans un récit magique. Cette expérience physique et affective de la lecture donnée par mes parents était aussi vitale pour moi que le betterfood.

Mais la famille s'est aggrandie et nous fûmes bientôt trois à jouer des coudes et à grimper sur le bord du fauteuil pour mieux écouter et regarder les images. C'était très important d'être placée de manière à voir toute l'illustration de la page (en apercevoir un fragment ne correspondait pas du tout à l'idée que je me faisais du statut d'aînée de la fratrie). Or, il y en avait toujours un, plus petit que moi, plus confortablement installé sur les genoux ou dans le creux du bras, dont la crasse tignasse hirsute masquait le livre tant convoité. Dépitée, je me vengeais en collant mon visage au plus près de l'épaule paternelle. Là, mon oreille captait toutes les nuances de la belle voix de baryton qui ronronnait au rythme des pages tournées. J'avais ce grand privilège d'entendre l'histoire à la naissance du son, des mots, des phrases. J'étais déjà impatiente de pouvoir traduire le langage des petites fourmis noires et bien alignées qui courent en rang, de-ci, de-là dans les images.

Bien plus tard, je désirai à mon tour tenir contre moi, dans l'espace de mes bras tendus soutenant la couverture d'un livre grand ouvert, des enfants qui demandent «et après?».

Le grand enfant que je suis a fait le pont entre ces racines dans la lecture et les ailes de la voix qui lit. La formation en littérature de jeunesse avec Michel Defourny, toute en érudition et en sensibilité, est venue compléter avec bonheur mes expériences du travail de l'acteur, de la voix humaine et plus particulièrement des phénomènes de la lecture à haute voix.

Ma proposition d'accompagner les lecteurs qui cherchent plus de justesse et d'intimité avec leur corps lisant peut paraître simple au début. Mais cette matière devient complexe lorsque le travail personnel touche à l'instinct créatif et à l'esprit d'enfance caché en nous. Mes réflexions sur la voix et la lecture se sont transformées, au fil de l'écriture, en une courte histoire romancée qui suit l'évolution d'une vie et qui va plus loin que je ne l'imaginais...

PAR CATHERINE VANANDRUEL

Chant, cri, parole, chuchotement, hurlement, souffle, râle, toutes ces nuances sont dans le champ de la voix.

Septembre 2000

La première Porte

Arrivée dans le ventre de la mer, je m'agrippe à la paroi de cette demeure sacrée comme je peux. Des bruits incongrus et barbares dégoulinent tout près de moi. Je perds la trace du tambour battant au rythme du cœur universel qui permet à tous les cœurs de battre à l'unisson. Je rêve de baleines échouées (1). Abandonnée à moi-même, je tente de me rassurer au bruit doux et humide de la source qui m'injecte la vie. A l'occasion d'une accalmie, je peux entendre, à travers le parapluie qui sépare le monde de l'eau et celui de l'air, le souffle, cadeau permanent de l'instant. Je ne connais que la vision intérieure et je n'y vois rien là-dedans, mais je peux deviner un halo de lumière fait des vibrations les plus chaudes. Je vais enfouir ces informations au creux des cellules fraîchement écloses dans mes lobes cérébraux, cela me sera certainement utile pour plus tard. J'entends Dieu. Enfin, je pense que c'est Lui, je ne suis pas sûre, peut-être est-ce quelqu'un qui a la même voix...A travers toutes ces couches, vous comprenez que ce n'est pas facile. C'est une voix barbue, avec un œil au milieu qui me lit «*Le livre des Splendeurs*». Je connais ce texte, il raconte : *Le monde est né du Verbe*(2).

Je me souviens, lors du grand chambardement qui frappa notre monde, c'est une résonance qui éveilla le Verbe, origine et modulation première de la vie. Moi, ce que j'ai fait à ce moment-là, j'ai écouté, de toutes mes forces, tous les sens en alerte rouge. Pour mieux apprendre. C'est alors qu'une idée m'a littéralement traversée. *Ce qu'il y a de plus profond en toi*, pensai-je, *c'est ta peau*. Maintenant encore j'en frissonne, ma peau se met à vibrer, parcourue de mille picots divins, elle me fait sentir l'expérience jubilatoire d'accueillir un son qui s'écoule vers moi. Je suis inondée du bonheur que me procure ce son ricochant sur le magma dans lequel je flotte, comme une pierre fait des ronds dans l'eau. Je comprends soudain que je suis déjà sacrément incarnée. Dehors, il va y avoir un lever de soleil sur la terre fraîche, je voudrais tellement aller humer ses odeurs.

Alors, sur une respiration du divin lecteur, dans un murmure, j'ose : *Ephphrata*... (3)

Lambarena. *Bach et l'Afrique (n°4 : Passion selon St Jean, chorus n°1 de J. S. Bach accompagné par le tamtam d'appel de Sami Ateba et les percussions de Nana Vasconcelos) Mélodie distribution, 1993.*

Le Petit Lu

Ça y est ! On m'a plongée dedans. Immersion totale ça s'appelle. Rien à voir avec le bain qui rend propre et qui fait de la mousse, non, non ! Un vrai bain de langage, avec les fréquences fondamentales, les tonèmes, l'onomasologie, la phonologie ad hoc et ses trente-six phonèmes, sans compter le métalangage et le babillage. Bombardée par cette logorhée maternelle, je pense à tous mes collègues, de par le monde, qui reconnaissent les mêmes intentions cachées derrière les : *Oui, c'est bien, bravo bébé ! Ah, non, pas ça ! Attention ! ou Non, non, non, non !* Avec une intuition sauvage, j'en saisis néanmoins le sens. Mais je dois vous raconter aussi tous ces objets qu'on me passe sous le nez et que je couvre consciencieusement de bave bien juteuse pour mieux en faire l'analyse linguistique. Les bébés en Afrique, ils reçoivent la nourriture prémachée par maman au bouche à bouche, les veinards. La salive, c'est mon truc, je fais des fils et des bulles et puis je laisse s'échapper quelques *bbbb* ou *mmmm* qui extasient mon entourage. Quel bon public, j'ai même eu droit à des applaudissements l'autre jour. Mais quand après, j'ai lâché un bon pet de satisfaction pour rajouter à la joie, j'ai soudain désenchanté... Un grand silence gêné a suivi. Mamie a sauvé la situation en disant : *C'est bien naturel, voyons !* Je regrette de n'avoir pas choisi de naître en Inde ou au Tibet, ils sont plus près des vraies valeurs des bébés, là-bas. Sous nos latitudes, ces bruits sont plutôt mal interprétés en société. Mais il y a autre chose qui me chiffonne depuis quelques temps : parmi tous les hochets et autres doudous qui atterrissent dans mon berceau, il y en a un nouveau, des plus mystérieux. Je l'ai baptisé : mon petit cartonné. *C'est un objet magique qu'on ouvre et qui parle (1).* Et en effet, chaque fois qu'on me cache le paysage avec ce carton plié en deux, les grands émettent sur une autre fréquence ! La voix se met à vibrer d'une façon plus posée, comme pour m'expliquer ce qu'il y a sur les images. C'est passionnant ! C'est au point que je me suis demandé si la voix venait du carton ou de la personne penchée sur moi. Que ce soit de l'un ou de l'autre, je peux alors, tout à mon aise, entrer dans le petit cartonné avec... mes oreilles. Car je suis très fière de mon ouïe, c'est

elle que je peaufine en ce moment. Je bois littéralement les paroles avec mes oreilles. Ne leur dites pas mais, le plus drôle, c'est que je ne comprends toujours rien à ce qu'on me raconte. Je me concentre sur la musique des mots et ça marche, j'entends les modulations de la voix qui se fait tendre, chaude, claire, cristalline et parfois sombre. On est étonné des couleurs qu'une voix peut prendre. Je peux aussi profiter de la chaleur de leur buste et sentir le va-et-vient régulier de leur respiration... Le nirvana ! Peut-être est-ce pour ça que je suis venue ? Pour vérifier si les grands sont encore inspirés par les anges et s'ils reçoivent toujours leurs messages de paix et d'amour...(2)

Pour la forme, j'ai déjà utilisé du *legato* quand tout va bien et du *staccato* dans un moment de panique, effet garanti ! Pour le contenu, il faudrait tout d'abord que je règle un problème de dentisterie, après, ça devrait roucouler. Pourvu que les synapses de mon hémisphère gauche continuent leur folle farandole électrique(3).

En attendant, je m'entraîne aux vocalises, c'est très bon pour digérer le petit Lu écrasé dans du jus d'orange. Quand je suis fatiguée de tout ça, je pense : « *Sésame, ouvre-toi* », et je me glisse, bercée par la mélodie de ma boîte à musique, dans les bras de Morphée.

The Elephant's Child. *Narration by Jack Nicholson (n°6 et n°8) ; Music composed by Bobby Mc Ferrin. Rabbit Ears Production, 1987.*

Le Lego du logos

C'est marrant parce que j'adore me regarder dans un miroir et voir cet autre moi. J'en vois plein, partout. Dans la rue, à la crèche et même dans les petits cartonnés qui prolifèrent pire qu'une épidémie de coqueluche. J'ai compris que je ne suis pas le monde à moi toute seule mais que je suis *dans* le monde et que je suis capable de communiquer des sons qui donnent un sens à mon cinéma intérieur. Ma voix, c'est le miroir de mon âme, elle reflète mon état de santé, mes humeurs, mes énergies. Quand mon cœur éclate de joie *boum*, lorsqu'on me chatouille, le rire jaillit *iiiiiii* comme un rayon de soleil radieux. La frustration *rognognons* de ne pas arriver à la hauteur du tabouret qui est devant la grande armoire où je vais trouver les délicieuses confitures *mmmmm*, amène la tristesse qui se déverse *splitch* sur mes poumons et provoque des gémissements *snsnsnf* que je perfectionne en nasillant un brin. La disparition de maman, la peur de ne plus jamais la voir réapparaître à l'encoignure de



la porte du salon, m'a parfois noué les reins au point que j'en ai pleuré *bouhoubou* comme une fontaine de blues. Si, à force de philosopher, ma rate se dilate, je deviens chan-

teuse *lalalalala* tout en me balançant joyeusement d'avant en arrière ou de gauche à droite (1). Pourquoi crier quand je me cogne ou me brûle ? Simple exutoire à une énergie bloquée, méthode naturelle d'évacuation des problèmes par le son. Élémentaire. Mais pas suffisant. Difficile de demander de l'aide. Par exemple, quand on ne sait pas expliquer où se trouve cette fichue épingle coincée à l'intérieur de la culotte autrement qu'avec un *Aaaaaaaah* ! éloquent, mais peu explicite. Je n'ai pas encore toutes les pièces du jeu, c'est clair. Même si j'ai l'oreille, la voix, le rythme, l'envie, il me manque encore la clé.

Bah ! je retourne à ma pyramide de lego (2) que j'ai commencée ce matin. Rien de tel que le travail manuel pour se recentrer. Cet exercice occupe mes doigts et mon esprit vagabonde à la rencontre de Pharaon sur les rives du Nil (3). *Soupir*. Soyons positive, empiler les blocs, ça, je le fais déjà très bien... Empiler, *Euréka* ! Bien sûr, je peux empiler les mots les uns avec les autres, je vais doubler les sons, ce sera déjà ça : *mama, papa, dodo, bobo, lolo, et coucou*, c'est pas mal du tout. Approbation générale. Ben voyons, suffisait d'y croire. Allez, *hop*, je continue sur ma lancée et si j'empilais aussi... ma colonne vertébrale ! Génial, je vais pouvoir mettre un pied devant l'autre. Et recommencer. Je suis d'abord tombée, *ouch*, puis j'ai réessayé. Allez, je suis debout et depuis que j'ai aligné ces fameuses vertèbres, je me sens comme Atlas qui porte le monde sur son dos (4). A moi l'espace, la liberté, l'étendue de mes explorations n'aura plus de frontière... Sauf qu'Atlas, je pense pas qu'on l'ait enfermé dans un parc après qu'il ait tenté la descente de l'escalier de la cave la tête la première *bardaf*. Enfin, ce choc a délié ma langue, c'est l'explosion lexicale (5) je voyage en paroles ! J'expérimente le langage comme un nouveau cordon tout neuf, sauf qu'au lieu d'être relié à une mère, je

peux lier conversation avec tout ce qui a pattes, plumes ou poils. Enfin, *gloups*, presque.

Bouche bée, les yeux écarquillés, j'assiste, pétrifiée, à la lente transformation de ma super tour de lego en une monstrueuse Tour de Babel (6).

Brad Melbdau Songs. The art of the trio. Vol. III. (n°9 : Young at heart). Produced by Matt Pierson.

Le corps à cœur

J'avance en me dandinant, sans omettre, à chaque pas, de planter une racine dans le sol. Je dois savoir où j'ai pied ! Le long couloir éclairé de néons m'offre une vue en perspective avec une porte brune sur ma droite, qui se dédouble encore et encore jusqu'à l'entrée de service, tout au fond. Une porte est entr'ouverte. Assis sur son lit blanc, un enfant demande : *Raconte-moi l'histoire des trois petits cochons et du méchant loup, avec les mots du livre, sans inventer*. Irruption d'un homme et d'une femme en blouse blanche, les yeux penchés sur un dossier. Ont-ils la même vocation (1) ? Attaché à mon poignet, mon chien Snoopy me suit sur ses roulettes en bois dans cet univers bruyant de silences et d'alarmes. Un léger sourire soulève, malgré moi, un coin de ma bouche maquillée. Avec ce nez de clown en latex collé, je ne peux respirer qu'avec la bouche ouverte. Je détends ma mâchoire et laisse choir ma langue sous le palais, pour me relaxer. Toute mon attention est dirigée vers une boule d'énergie souffle/son qui tente une montée au niveau de mes épaules. Elle risque de fixer une tension musculaire au cou et donc, à la gorge, ce qui peut me bouleverser. Ce n'est vraiment pas le moment. Alors, je pense à l'accueillir, je l'accepte dans ce qu'elle est ; une émotion, le trac, une volonté de trop bien faire. Pour ne pas me laisser emporter par sa vague, je la transforme en langage cœur-corps. *Laisse les mots doux couler, écoute la musique de ton corps. Prends une large inspiration de détente, va la chercher dans les chaussettes, libère une posture trop tendue vers le haut, là, ça va déjà beaucoup mieux*. Ma position corporelle idéale est juste lorsque je sens que mon bassin sert de support au poids de ma colonne, les genoux légèrement fléchis, les épaules basses. Je bâille et soupire bruyamment, pour mieux respirer avec le ventre. Il ne faut pas que je cherche à faire de l'effet, je dois laisser l'effet se faire (2). Surtout ne pas écouter le mental qui ne demande qu'une chose, c'est d'introduire la panique. Je ramène calmement mon esprit à l'endroit du cœur, à l'endroit du

démarrage de l'émotion. Retour à la source. Je ne suis pas là pour faire le clown, voyons, lâche tes connaissances, retrouve la saveur d'un savoir qui te parcourt de l'intérieur. Quitte le ramage et le beau plumage de ta personnalité. Le clown intérieur pointe son nez, spontané, joyeux, impromptu. Observe la transformation, ne cherche pas à comprendre. Ne projette pas tes propres peurs. Sois neutre et bienveillante. Retrouve le *Sourire au pied de l'échelle* (3). Dans une souplesse, une écoute du corps sonore et vivant. Voilà, après avoir enfilé le costume bariolé, avoir dessiné les traits sur mon visage avec du rouge, du noir et du blanc, je suis déshabillée de moi. Je veux dire que je me débarrasse de mon personnage(4) social, de mes habitudes, de mes ambiguïtés. Je deviens cet étrange clown docteur qui répond au nom de Zuzut de l'université du Grattez-moi là, s'il vous plaît, merci. Je cherche toujours le *Gai rire* (5), l'avez-vous vu par ici ? Se cache-t-il dans le guéridon ? La tournée hebdomadaire commence au fond du couloir, sans attente et sans but non plus. Nous sommes prêts, mon collègue le grand Kip-kap et moi, prêts à accueillir l'inconnu, à réveiller les petites lueurs enfouies sous les pansements, raccordées à des sondes, au creux des cicatrices, éternellement dans le vif de l'humanité. D'ailleurs, je ne vois plus tous ces sauvetages de la vie, je n'entends que le battement de ces cœurs qui racontent l'obstacle, l'épreuve et l'espoir.

Lentement, sans savoir si *le loup a déjà grimpé sur le toit de la maison où brûle le feu de cheminée*, j'inspire profondément et je pousse la porte de cette chambre d'hôpital avec la sensation de tomber dans le vide...

Scat rap Jazzx Cogne. Compagnie Lubac(n°6: Indifférence, André Minvielle, Bernard Lubat, Patrick Hozier). Label Uz, 1994.

Abracadabra

J'aime écouter les voix. Les voix des émissions dramatiques à l'époque de Radio Pirate, la voix d'Humphrey Bogart qui lance : *Play it again, Sam*, au Ciné Monti, les voix qui grésillent, sur le vieux tourne-disque de la maison de campagne, en Gaume ; Brel dans Don Quichotte, la grande Piaf, les poèmes de Rimbaud et Verlaine dits par Ferré. Je goûte aussi aux voix de la nature, les arbres, les cailloux et les coquillages au bord de la mer. J'explore la transmission, la création et l'improvisation dans des ateliers pour les enfants et j'y suis très attentive à l'ex-

pression vocale. Les enfants ont une voix encore non trafiquée, elle révèle d'innombrables richesses de créativité (1). Mais qui ose encore leur demander de lire à haute voix en classe ? Cela m'a pris des années avant de connaître ce plaisir de la saveur des mots, de la force d'évocation du langage et du voyage intérieur. Je cherche une voie avec ma voix, une profondeur, une sagesse, une réponse en forme de questions. Quand peut-on dire que l'on a trouvé sa voie ? Qui peut dire qu'il a compris la magie du verbe ? Comme dans une symphonie où les instruments viennent s'ajouter les uns aux autres, il y a toute la gestuelle qui accompagne la parole. La danse des regards qui en disent long, l'envol des mains, les mimiques du visage, l'attitude corporelle. Dans toute communication, il y a des racines et des ailes. D'où viens-tu et dans quel état j'erre ? Cela demande de se remettre en question souvent. De se ressourcer, se recycler et pousser chaque fois un pion plus loin sur le damier. Les choses simples et belles sont souvent les plus difficiles. Les jeux et les ritournelles de notre enfance sont un peu enfouis mais jamais complètement. Il faut aller à la pêche aux souvenirs. Avoir confiance en notre mémoire cellulaire. Nous ne l'entendons plus, engoncés que nous sommes dans nos habitudes d'adultes. Retrouver le rire de la petite fille qui soufflait des bulles de savon, qui retenait sa respiration le plus longtemps possible, les joues gonflées à craquer pour battre le record du monde. *Cric-Crac ! Et, si on jouait les yeux fermés, il faut retrouver Nicolas, il se cache toujours dans le coffre à jouets, c'est normal il est trop petit, il pige pas encore le jeu de cache-cache.* Ce jeu éternellement renouvelé, ponctué de grands cris, avec rien que le corps comme jouet, à la fois émetteur et récepteur, dans une créativité éveillée. Être un chanteur de salle de bain, un chanteur du pommeau de douche, c'est à la portée de tous. Mais, ça se corse dès qu'il y a du public, dès qu'il y a un soupçon d'enjeu, dès qu'il y a une mise en situation. Alors, c'est le hic, l'arrête de poisson, le chat dans la gorge. Le larynx se noue, la salive devient du béton armé, la voix s'étouffe et s'éteint, c'est l'aphonie, presque l'asphyxie, le cerveau qui bat le beurre, au secours ! Je ne peux plus parler, et pire, mes yeux ont perdu les mots sur le papier ! L'angoisse me fait perdre mon latin et mes sept octaves (2). Mieux *respirer* notre vie. Mieux se détendre, muscler correctement l'appareil respiratoire, retrouver une statique correcte, une gestuelle à soi, développer sa

Les enfants ont une voix encore non trafiquée, elle révèle d'innombrables richesses de créativité.

créativité vocale. Si comme moi vous êtes sensibles à la fragile grandeur de la voix humaine et si vous croyez à la puissance créatrice du Verbe, écoutez le mot de passe, c'est en arabe et ça marche aussi en verlan : *Abracadabra!*

It izzz some sing. Bernard Massuir (n°3 : *Petite fleur de Sidney Bechet*)
«*Les Troyens - Curieux Tympan prod*», 1998.

Plus on est de fous...

Toutes mes réflexions sur dieu, s'il existe, la vie, le hasard, la chance, me mènent à penser que la vie est un grand jeu. N'y ai-je qu'un rôle de pion ? Voyez comme le sujet est vaste, il conduit à de trop graves questions ! Quand on les pose aux maîtres, ils rient, usent de l'énigme, voire même du coup de bâton. Faut-il donc être joueur avant que d'être sage ? Là où la tradition chrétienne a longtemps considéré le rire comme une vulgarité, Confucius recommandait de s'esclaffer douze fois par jour. Les chamans provoquent des crises de rire pour chasser les mauvais esprits. L'éveil au sens bouddhique est accompagné par le rire.

Le héros de l'histoire qui va suivre s'appelle *My Go Shan*, il est né il y a trois mille ans et il me semble que nous avons rêvé sous les mêmes étoiles. Ne me demandez pas pourquoi j'ai décidé de partir à la quête de ce foutu Graal, le rire absolu et libérateur.

C'est l'histoire d'un petit gars qui s'est entraîné à tirer à l'arc les yeux bandés. Dans son village de planteurs de riz, le jour de la fête de l'été, il va montrer à tout le monde qu'il peut tirer au cœur d'une cible. Mais la flèche n'atteint même pas la cible. Elle va se planter dans le derrière d'un porcelet qui a bien regretté sa promenade matinale. Les rires graveleux des villageois vont pousser notre jeune homme à s'enfuir, gravement humilié. Sur son chemin, il médite sur ce rire critique qui l'a profondément blessé. Il croise une procession funèbre et fait l'expérience du rire cynique. En effet, dans ces contrées reculées, il est d'usage de rire pour accompagner l'âme du mort. Fort dépité, il rencontre plus loin un grand sage qui connaît le rire blanc et qui ne lui dévoile que quelques rares paroles énigmatiques :

*Attache-toi à l'œuvre,
détache-toi de l'œuvre,
pour que la flèche fasse mouche d'elle-même.*
Partout où il va, il essaye différents rires, sur plusieurs tons,

des vocalises, des grimaces en tout genre. Il imite la maladresse des animaux. Il va même jusqu'à se tendre des pièges dont il est...la victime ! Tous ces efforts le font pouffer, glousser, ricaner parfois, mais jamais rire du vrai rire blanc dont il rêve. Ce n'est qu'après s'être vautré de désespoir dans la fange d'un marécage qu'il entend la voix du fleuve lui parler un nouveau langage. Après des années de méditation silencieuse, sa fine oreille distingue maintenant un froissement d'aile de libellule à trois pas. Quelle révélation ! Il entend des roucoulements rieurs, des voix de lutins amusés, des jeux de muses...Il comprend que le rire n'est pas une question de voix ou de gorge mais plutôt une question d'oreille ! Ahahahahahahaha ! Ahahahahahahaha !

Pour rester près de l'eau qui lui a tout appris, le petit chinois se fait pêcheur. Il devient célèbre pour sa bonne humeur et son rire. Un rire inqualifiable et inimitable. Sans moquerie ni cynisme, un rire qui compte autant que les poissons du fleuve.

Chants du monde : une anthologie des expressions vocales (Chants de femmes Inuit).
Cmx. Armonia Mundi. Coll. du CNRS.

La petite voix écoute

A mi-chemin entre la formule magique, le mot de passe et le mantra, il existe encore ce que l'on appelle *affirmation*. Faisant fi des sempiternelles moqueries envers ce bon docteur Coué, j'ai répété de mon mieux et avec toute la conviction voulue : *Tous les jours, à tous points de vue, je me porte mieux.* J'ai dû rêver trop fort. Je vais franchir cette septième porte les pieds devant. Couchée. Et muette (1). Mais parlez-moi encore, je vous entends toujours ! Communication longue distance disent les Américains. Mes pavillons auriculaires sont les dernières ouvertures sur le monde vivant. Avec toute la morphine que j'avale par mes globules, c'est le mieux qu'on puisse faire de nos jours. Mais je n'ai vraiment pas à me plaindre, je vous reçois sept sur sept. Et, mieux, j'entends derrière les mots ce que vous voulez vraiment me dire ou même ce que vous n'osez pas me dire. Je suis là, avec mes antennes invisibles, rapide comme l'éclair, avant même la formulation de votre pensée la plus secrète. Je me sens pour la première fois toute nue et votre voix me touche. Et votre voix se livre enfin. Dans toute son alchimie, mélange subtil de langage, de couleur, de timbre, c'est une merveille. La saveur de vos mots livre dans son haleine dense des inflexions chaudes et senso-

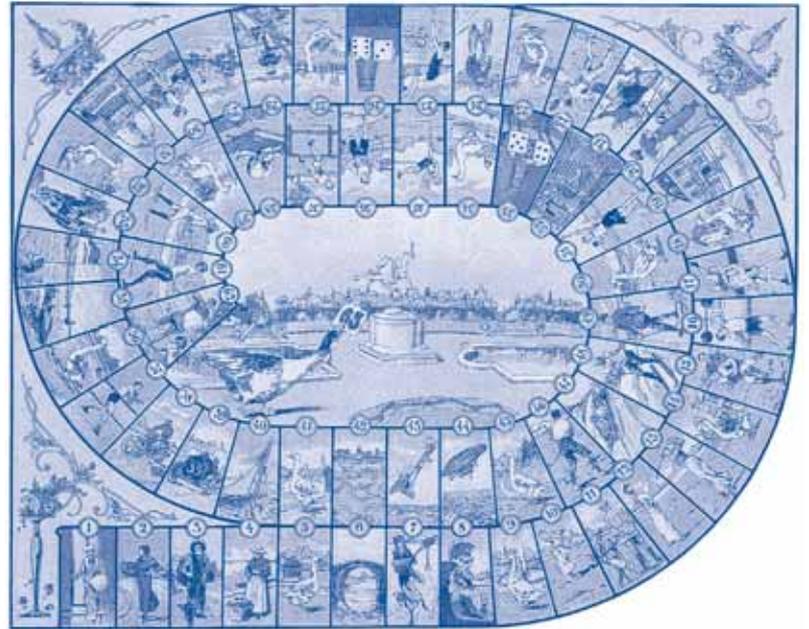
rielles. C'est tellement bon que, de votre vivant, vous ne pouvez en soupçonner la beauté. Votre voix me met sur la voie. Pourvu que ce soit la bonne. Eh ! Là-bas, bonne nouvelle, je vous confirme que le sens de l'humour persiste, bien au-delà de tous les au-delà ! Dire que mes parents avaient choisi pour moi, en guise de bouclier protecteur, un prénom de sainte du calendrier ! Étant une fille, j'ai échappé à : *Fet Nat*, c'est déjà ça. Sans le savoir, en prononçant simplement deux syllabes, des milliers de gens dans ma vie ont produit une onde positive à mon intention. C'est pas beau, ça ? Et l'effet harmonieux de cette vibration m'a suivie jusqu'à maintenant... Je devrais vérifier la date d'échéance de la garantie de ce nom, juste pour voir si j'ai pas droit à une petite rallonge. Une toute petite. Un jour. Peut-être deux. Invérifiable ? J'ai pas gardé l'emballage ! Il y a une logique, même au ciel. Bah ! Aujourd'hui ou demain, peu me chaut. Parlez-moi encore. Mais ne me saoulez pas de phrases sans queue ni tête, vous savez, les mots sont dangereux quand ils sont volatils, volages, vous n'en connaissez pas toute la portée, sur la gamme mathématique du son et lumière céleste.

Écoutez, une incantation, une voix suave, d'un débit fluide et assez lent me lit les aventures de l'entre-vie-et-mort. Me donne une impression de sérénité totale, de calme inébranlable (2). Je suis prête pour me laisser aller aux frontières de l'inconnu. Enfin, la lecture finie, nous sommes muets ensemble devant ce qui nous arrive, quand le dernier moment est arrivé. Dans un silence, j'ai pu le dire. Devenue émotion pure, sur ma palette sensorielle, la touche «*créative*», inscrite dans ma spirale ADN, émet un *bip bip bip* continu qui résonne dans une pièce aseptisée, froide et vide.

Stabat Mater de Vivaldi par James Bowman et The Academy of Ancient Music. Christopher Hogwood (Symphonie 25 en Sol mineur, Allegro con brio).

Le jeu de la voix

Prenez un jeu de l'oie tout à fait classique. Observez bien le plateau de jeu et imaginez que l'oie qui va prendre le chemin en spirale, c'est vous. Déjà, le fait que ce soit une oie n'est pas fortuit, loin de là. L'oie sauvage est un symbole du vivant. Elle représente un des mantras les plus naturels, le souffle, dans son double mouvement d'inspire-expire. Et son parcours, parsemé d'embûches et de chausse-trappes, part de la terre pour rejoindre le ciel. Un programme pour



toute la vie ! De neuf en œuf, l'oie va passer par sept épreuves déterminantes que je mets en correspondance avec le travail du souffle basé sur les chakras humains. Notre célèbre palmipède sert de fil rouge pour nous entraîner à la découverte de la voix humaine, à la recherche d'une partition intime, le joyau de notre expression sonore.

Attention, la porte s'ouvre, il faut franchir le pont, c'est-à-dire, passer d'un plan d'existence à un autre. Au chakra racine, il y a naissance de la voix intérieure. J'ai écrit le texte de «*La Première Porte*» en hommage à la vie embryonnaire.

Regardez bien, entre la case 9 et 18, l'oie se noie ! Nous plongeons dans l'élément liquide, qui correspond au deuxième chakra, qui est le chakra sacré, siège de l'énergie sexuelle. La voix sort vers l'extérieur en cris et en pleurs. Pour moi, c'est «*Le Petit Lu*».

De 18 à 27, gare à l'hôtel. Le joueur malchanceux devra se reposer. C'est un arrêt dans la progression spirituelle, un prélude à la maturation. Couleur soleil, ce troisième chakra est celui par lequel on se construit. La voix s'articule en langage. J'ai appelé cette étape «*Le Lego du Logos*».

Le trajet de 27 à 36 comporte la terrible épreuve du puits. Autrement dit : la descente aux enfers. C'est le retour vers soi-même, la voix se cherche, mais cherche aussi le chœur des voix. Le quatrième chakra, du cœur, où la voix se donne aux autres dans un «*Corps à Cœur*».

Catherine VANANDRUEL

Comédienne professionnelle, diplômée de l'Institut des Arts de Diffusion, section interprétation (1984), Catherine Vanandruel rencontre la troupe du *Magic Land Theatre* où elle restera jusqu'en 1996. Après la comédie et l'improvisation, elle choisit de travailler plus particulièrement le clown dans une optique relationnelle.

Elle est notamment responsable depuis lors d'un projet d'animation hebdomadaire en milieu hospitalier "Les Clowns à l'hôpital", dans le service de Pédiatrie, Hôpital Érasme, Bruxelles.

Parallèlement, d'autres rencontres vont la mettre sur la voie de la voix humaine et de ses applications dans le plaisir de la lecture. Catherine anime les formations de "Lecture à voix haute" au Centre de Lecture publique de la Communauté française depuis septembre 1999.

Catherine Vanandruel est très fière d'être la fille d'une bibliothécaire atypique qui lui a transmis très tôt le virus de la fureur des livres.

Entre la case 36 et 45, il y a le labyrinthe, autre grand symbole initiatique. Il figure la difficulté du cheminement terrestre, fait d'errances dans des voies sans issues, avant de parvenir au centre caché de soi. «Abracadabra», la voix s'étrangle, y a-t-il un magicien dans la salle ?

Comme si cela ne suffisait pas, il y a aussi la prison, case 52, qui correspond à une traversée du désert, un retrait du monde. Dans «Plus on est de fous», la voix s'essaie à rire, non sans difficultés. C'est la recherche du chakra de la connaissance (troisième œil).

Nul ne peut accéder au stade suprême s'il ne passe par la case 58 de la mort initiatique... pour parvenir au Lotus au mille pétales (le chakra coronal) à la case d'arrivée : 63 ! La voix trouve enfin le silence dans «La petite voix écoute».

Notes

Chaque chapitre fait référence à une plage musicale qui a inspiré l'écriture de «La voix de la lecture».

La Première Porte

1. *Baleine, pour les Amérindiens, est une bibliothèque en pleine mer. Elle porte en elle le souvenir et le savoir de l'ancien continent Mu et des événements qui ont conduit la race rouge à s'établir sur l'île de la Tortue (Amérique du Nord). Baleine utilise des fréquences sonores que seul le chaman "clairaudient" peut entendre.*

2. *Selon la Kabbale hébraïque, en vertu de la correspondance v-u, l'inversion du mot verbe donne hébreu, dont l'un des sens est : «qui parle à Dieu».*
3. *Il lui mit son doigt dans les oreilles... Puis il dit «Ephphrata», c'est-à-dire «ouvre-toi». Et ses oreilles s'ouvrirent et aussitôt le lien de sa langue se dénoua et il parla correctement. Saint Marc, VII,31 à 37, Guérison du sourd bègue.*

Le Petit Lu

1. *Le tout-petit et le livre, réflexion à l'usage des parents et éducateurs, Bibliothèque de Poissy, octobre 1993.*
2. *Le philosophe Michel Serres définit l'ange non comme une personne mais comme une fonction. C'est un messenger. Dans tout ce qui touche à la dynamique de la communication, on ressent le frôlement de ses ailes.*
3. *Voir la synthèse du Dr. Emile Godaux (Faculté de Médecine, Université de Mons) sur l'anatomie du langage in «Neurophysiologie de la lecture» dans les Actes du Colloque de Morlanwelz en 1993 : La lecture entre savoir(s) et pouvoir : des convergences nécessaires. Ministère de la Culture et CLPCF.*

Le Lego du Logos

1. *Marcel Jousse a expliqué les lois de l'enseignement chez les peuples à culture orale. Tels les Juifs de l'école Chrétienne, tous les "apprenants", sous quelque latitude et en quelque siècle que ce soit, fortifient leur mémoire en accompagnant la récitation par des mouvements corporels réguliers. In «Schéma de psychophonie» de M.L. Aucher.*
2. *Lego. Au Danemark (1954), contraction de "led godt" : bien jouer.*
3. *Pharaon, celui dont la bouche parle le langage des divinités, instruit de la lecture et de l'écriture par le dieu Thoth qui créa le monde en poussant un grand cri !*
4. *Atlas métamorphosé en montagne par le pouvoir de la Gorgone alors que les sirènes seront changées en rocher, pétrifiées, qu'elles se jeteront à la mer ou deviendront muettes en écoutant la lyre d'Orphée... Mais, Atlas est aussi le nom d'un os, à la base de la nuque, qui porte le poids de la tête...*
5. *Entre deux ans et demi et six ans, l'enfant accroît son vocabulaire au rythme d'environ neuf mots nouveaux par jour.*
6. *«Babel signifie la confusion, voulue par Yahvé, pour punir les hommes, les empêcher de construire une tour allant*

jusqu'au ciel, en faisant que, ne parlant plus la même langue, ils cessent de s'entendre. Cette tour sert d'image à toutes les divisions, jusqu'entre les éléments du langage et leurs rôles.» Du langage aux langues Ranka Bijeljic et Roland Breton, Découvertes Gallimard, 1997.

Corps à cœur

1. *Vocation, du latin vocatio, action d'appeler. Lui-même issu de vox, vocis, la voix.*
2. *Prenez-le comme vous voudrez, ce jeu de mot est de Christian Moffarts, Art-Clown-thérapeute et humoriste : «Laissez les fesses faire !».*
3. *Un livre sur les clowns : «Le sourire au pied de l'échelle» d'Henry Miller, Paris : éd. Buchet-Chastel, 1982.*
4. *Étymologie étrusque du mot : persona, phersu : «l'homme masqué», renvoie à un masque de théâtre.*
5. *«Rire pour Gai-Rire», Docteur Tal Schaller et Kinou le clown, Vivez Soleil, 1994.*

Abracadabra

1. *L'homme est un être vibratoire dont l'instrument physiologique a été transformé, déformé ou délaissé (Serge Wilfart – Le chant de l'être).*
2. *Pour Marie-Louise Aucher, cantatrice et fondatrice de la Psychophonie, nous pouvons tous vivre sur sept octaves. Elle prône notamment le retour au chant familial, équilibre de base pour l'enfant.*

Plus on est de fous...

Réécriture d'un très vieux conte chinois lu dans : «Rire pour gai-rire».

La petite voix écoute

1. *Mystère vient du grec muistês, qui donnera le mot «muet». Les mots ; mystère, mystique et muet sont issus de la même racine.*
2. *C'est le «terpnos logos» du psychiatre Alfonso Caycedo, fondateur de la sophrologie dans les années 60. Le discours, d'une qualité particulière, plonge le patient dans l'état de relaxation.*

Bibliographie

*Les Cartes Médecine - découvrir son animal totem de Jamie Sams & David Carson.
Ed. Amrita, 1994 (pour la traduction française).*

*Approche de l'univers sonore - Mantras, sons et phonèmes de Hélène Foglio.
Le courrier du livre, Paris, 1985.*

L'oreille et le langage, Alfred Tomatis. Seuil, 1991.

Les plans d'expression – schéma de psychophonie, de Marie-Louise Aucher. Paris : Épi éditeurs, 1977.

L'homme sonore, de Marie-Louise Aucher. Paris : Desclée de Brouwer, 1984.

La voix libérée, de Yva Barthélémy chez Laffont, 1984.

Mystère & pouvoir des sons au temps des pharaons. Paris : Guy Trédaniel Ed., 1987.

La voix...la vie de J.C. Sergent. Ed. de la Maisnie, 1991.

Trouver sa voix de L.J. Rondeleux, éd. Du Seuil, 1977.

Le chant de l'être de Serge Wilfart, Albin Michel, 1994.

La voix de l'inouï, Marianne Ginsbourger, éd. Le souffle d'or.

L'art de mourir, J.Y. Leloup et M. de Hennezel. Robert Laffont, 1997.



PAR NATHALIE DRESSE

Introduction

A. *Quand la pub m'était contée...*

Pour la promotion de son parfum Chanel n°5, la marque s'est offert les services du cinéaste Luc Besson qui a mis en scène le Petit Chaperon rouge. La publicité, caractérisée par la rapidité à faire passer un message, reprend les éléments les plus pertinents du personnage : le panier, la cape et le bonnet rouges auxquels s'ajoutent l'inévitable «méchant» loup. Les éléments traditionnels du conte sont campés mais l'histoire bascule : le déroulement classique du récit se voit chamboulé par une odeur insolite (le parfum fait son entrée) qui a le pouvoir de libérer. Luc Besson laisse s'épanouir à l'écran une demoiselle Chaperon rouge admirable qui domine son sujet (le loup) sans sourciller et ne laisse derrière elle que l'effluve de son audace.

S'il s'agit là d'une énième déclinaison du célèbre conte, cette publicité représente un bel exemple de réappropriation de la culture enfantine. Parce qu'après tout qui ne connaît pas les aventures du Petit Chaperon rouge ? Le cinéaste français brasse des souvenirs engrangés par les lectures d'enfance et ajoute sa variation (1) au conte, comme l'ont fait, avant lui, d'autres auteurs tels que l'italien Bruno Munari (2) et la photographe Sarah Moon, (3) pour ne citer qu'eux. A travers ces sensibilités différentes transparait la manière dont chacun peut ingérer et régénérer un récit tant sur le plan des moyens d'expression que d'interprétation (4).

B. *L'osmose imaginaire*

A travers le seul exemple de ce personnage mythique, l'osmose entre un média et un autre (en l'occurrence ici la publicité et le livre pour enfants) est mise en évidence : chacun se nourrit de l'autre. La littérature de jeunesse offre d'autres cas de cette réciprocité. Ces aller-retour entre un mode d'expression et un autre favorisent le décloisonnement. De nombreuses narrations s'inspirent de thèmes ou empruntent des codes en provenance du monde du spectacle (théâtre, cirque...), de l'univers visuel (peinture, photographie, cinéma, bande dessinée, audiovisuel...) ou encore de la sphère littéraire.

Ce phénomène implique la définition d'une notion de ce qu'on pourrait nommer l'hypermédialité, parallèlement à la notion d'hypertextualité (5), dont le concept central employé

actuellement pour le multimédia (Internet et les cédéroms) est de répondre à une exigence de recherche du «mode de relations par analogies et par associations». Si l'on se penche avec attention sur quelques albums qui *a priori* n'affichent aucun signe distinctif — c'est-à-dire qui ne déclarent pas une vocation pédagogique ou une intention manifestement orientée vers l'initiation à l'art — apparaissent des influences visiblement tirées de l'univers artistique, en particulier de l'univers pictural.

En effet, les illustrateurs subissent ou intègrent consciemment ou inconsciemment, et parfois d'ailleurs pour mieux les détourner, les leçons des œuvres ou des artistes avec qui ils rentrent en contact. Il n'est pas rare qu'un écrivain revendique son appartenance à tel ou tel courant littéraire tout comme le plasticien trouve sa propre «écriture» entre les voies déjà creusées par ses prédécesseurs. Le mouvement oulipien (6) avait d'ailleurs déjà mis en évidence la part de la pratique combinatoire dans la création littéraire en réaction aux romantiques qui préconisaient l'inspiration pure.

La littérature de jeunesse est un terrain de prédilection particulièrement riche en allusions ou clins d'œil attendant aux autres arts. Selon le mode d'intensité et aussi de conscience à cette perméabilité, on peut nommer différemment ces transversalités textuelles (7) ou graphiques qui relient le livre au monde et inversement. Cette constatation ouvre le champ de recherche à un très large spectre d'analyses. Dans le cadre de cet article, nous nous limiterons aux différentes façons d'utiliser la citation picturale dans les albums : depuis l'évocation discrète d'une œuvre à une insertion appuyée en passant par l'imitation.

Tout comme le visiteur devant une toile, les détails présents dans les livres ne s'offrent qu'au lecteur/spectateur attentif qui accepte de faire une pause et de prolonger la contemplation. Ainsi, soulevons délicatement un pan de ces zones d'influence. Attardons-nous en cours de lecture sur quelques liaisons plus que fortuites entre des figures exposées à l'intérieur et à l'extérieur des livres. Embarquement immédiat pour un aller-retour entre reproduction et référent.

Aller-retour entre reproduction et référent

A. *Des évocations à dénicher*

C'est parfois à travers un indice infime : un coup de crayon,

un motif récurrent, une attitude, un clin d'œil comme celui que certains font faire à *La Joconde* que s'ébauche le lien. Ainsi Gary Blythe, dans *Le Chant des baleines* (Pastel, 1996), s'inspire d'horizons divers : ses gouaches sont proches de celles de Monet. Ses coquelicots et son contre-jour donnent une impression de soleil levant dans la gamme des impressionnistes. Un ciel de Boudin, des cadrages en plongée à la Degas, une nuit étoilée comme Van Gogh, autant de touches qui fusent et se rassemblent pour un album à l'atmosphère particulièrement imprégnée de sensations.

Kellek, pour l'édition de *La Princesse au petit pois* (Nord Sud), d'après le récit d'Andersen, habille les femmes de la Cour de robes dont les motifs à volutes, arabesques ou champs de fleurs jouent sur les contrastes et les harmonies, proches du «géométrisme décoratif» du viennois Klimt, «pour qui la robe du modèle est aussi importante que le modèle lui-même».

D'autres récits présentent une corrélation naturelle entre une note de couleur qui en rappelle une autre et tisse un fil entre des tableaux, des paysages, des façons de dire, ... Ainsi, le célèbre sculpteur, Chris Van Allsburg retrace dans son album *Les Deux fourmis* (L'Ecole des loisirs, 1992) la vision kaléidoscopique des gravures d'Escher. Il avoue par ailleurs l'influence de l'œuvre d'Edward Hopper sur son travail. De son côté, Elzbieta dans *Flonflon et Musette* (L'Ecole des loisirs, 1995) mélange des nuances semblables à celles du Douanier Rousseau. Quant à Jacqueline Duhème, qui illustre en 1950 pour les Presses de la Cité *L'Opéra de la lune* et *Grain-d'aile* de Jacques Prévert et Paul Eluard, elle reste dans le voisinage de Picasso et de Matisse. Et la liste est longue, Paul Zelinsky pour sa version illustrée du conte d'Andersen *Grigriredinmenufretin* (Gautier Languereau, 1992) est proche du peintre Raphaël.

Au-delà de ces exemples de productions marquées par le style des maîtres de la peinture, l'évocation peut provenir d'une attitude donnée aux personnages. Pour illustrer l'histoire de *La Princesse sac-en-papier* (Bayard Edition, 1998), Nicole Claveloux reproduit le maintien du corps et la forme de la robe de la fillette du tableau «Les Ménines» du peintre Espagnol Velasquez. Par ailleurs, à propos du livre *Quand papa était loin* (L'École des loisirs, 1982) de Maurice Sendak, Catlett Anderson (8) remarque que pour «[...] la scène dans laquelle Ida est agenouillée à côté du bébé assis dans une coquille d'œuf brisé, qui tend une main vers sa

sœur. Le parallèle n'est pas parfait mais la position détendue des mains d'Ida et le doigt fermement pointé par le bébé me rappelle cette partie du *Jugement dernier* de Michel-Ange, où le doigt intensément vivant du Dieu créateur s'apprête à insuffler la vie dans la main inerte d'Adam.»

Ce bref parcours à travers quelques albums nous a permis de révéler des évocations de toiles mises en page sans qu'aucun signe ne laisse présager leur présence. Aucun indice ne laisse pressentir ou flairer «le canular». Seuls les pré-requis du lecteur lui permettent d'établir une correspondance entre telle illustration et tel tableau. L'exercice d'identification est d'autant plus difficile quand il s'agit d'un fragment de toile, de motifs significatifs ou d'une couleur dominante que l'on peut trouver chez Matisse par exemple et qui apparaissent à l'improviste dans une narration.

Ces mises en évidence relèvent d'un examen minutieux qui procure un degré de lecture supplémentaire à celui qui les perçoit. Mais si cette valeur ajoutée n'est pas remarquée, le récit n'est pas entravé pour autant. Le lecteur devient spectateur, qui est acteur dans l'identification. Le phénomène est excessivement subjectif et les conditions de sa définition sont tangentes. Il s'agit de déchiffrer le détail, voir le connu dans l'inconnu et le convenu dans l'incongru. Ces auteurs donnent à voir, et laissent la liberté au lecteur de s'emparer du livre, de l'art et de ses icônes à travers lui, ... en toute liberté sur la route des arts.

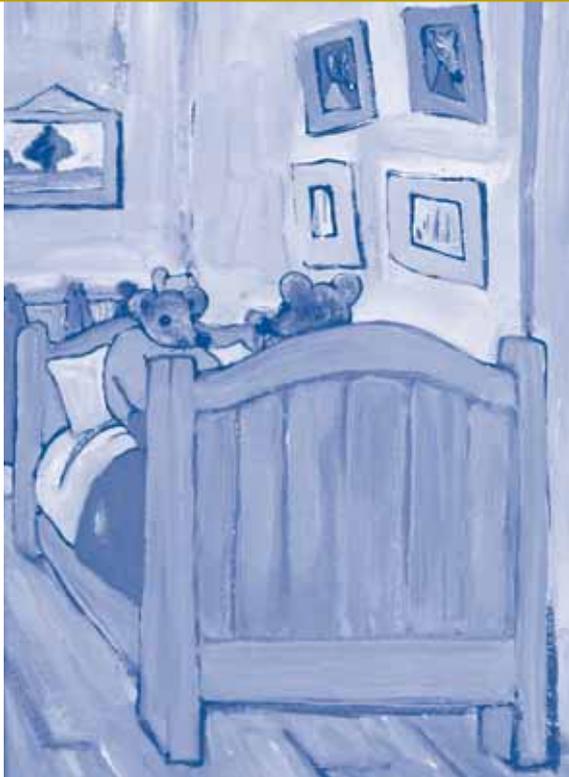
B. Des imitations avouées

1. Indices de choix

A côté de la simple évocation graphique que nous venons d'aborder, l'imitation institue un degré de filiation plus appuyé entre la peinture et la littérature de jeunesse. L'art pointe son nez à travers des reproductions de tableaux ressemblant à l'original mais présentant un écart : ils sont revus par un autre doigté, à travers un rendu différent et appartiennent à une autre histoire.

Le rapport est subtil quand Grégoire Solotareff imagine dans *Mathieu* (L'École des loisirs, 1997) un souriceau magique pour personnage principal répondant au nom de Vincent. C'est l'indice. Au détour d'une page, on se retrouve sans crier gare dans une chambre qui n'est autre que la

in *Mathieu de Grégoire Solotareff*



célèbre chambre du peintre Vincent Van Gogh. La toile est reproduite à l'identique, si ce n'est les deux compères en train de jouer aux cartes sur le lit, elle est donc identifiable assez facilement, d'autant plus que la toile fait partie des tableaux les plus connus du grand public. Solotareff s'empare de la toile, jouit de sa composition étudiée et la rend fictionnelle : elle était vide et devient le théâtre d'une opération enfantine : le jeu entraîne derrière lui un bruit de fond de joueurs de cartes.

Ce n'est pas le seul renvoi au peintre à l'oreille coupée. Dans *Le voyage d'Oregon* (Pastel, 1996), Louis Joos fait traverser un champ de blé à ses deux protagonistes. L'allusion graphique est fine et discrète, annoncée poétiquement par un «J'ai traversé des tableaux de Van Gogh, en plus beau», l'image nous montre une étendue dorée balayée de traits verticaux très proches de la toile «Le champ des corbeaux» par exemple ou de «La sieste». Ici, c'est donc le texte qui vient en aide au lecteur et lui permet de rebondir facilement vers le peintre et son œuvre.

Le contexte du récit, et le lieu en particulier où se déroule l'action, peut aussi justifier l'utilisation d'une reproduction dans l'album. Ainsi, le lieu par excellence qui contient des tableaux est le musée. Jean Luc Fromental dans *Le cochon à l'oreille coupée* (Seuil, 1994) fait apparaître une toile qui, à travers son contenu mais aussi son esprit et tout ce qu'elle peut évoquer culturellement, vient renforcer la logique nar-

rative de l'album. L'action se passe dans une salle de musée. Alors qu'une dame horrifiée pousse un cri à la vue d'un cochon (un artiste de talent en fait), le tableau de Munch, «Le cri» lui répond en écho dans un effet graphique à la fois saisissant et presque hilarant vu la situation burlesque de l'histoire (qui se termine cependant assez dramatiquement).

2. Limite du procédé : les détournements

Parmi les albums susmentionnés, l'effet «hypermédia» est utilisé ponctuellement en laissant un degré de liberté au lecteur qui reconnaît ou pas les liens avec des œuvres picturales. Cependant, la surprise peut être fort désagréable quand les plagiat sont des représentations qui desservent à la fois la référence picturale et le récit... *Pour l'amour de Vincent* (Mango, 1996) de Brenda V. Northeast, annonce sans ambiguïté dès la couverture, que cet album de fiction est consacré à Van Gogh. Le lecteur est invité à suivre les déambulations d'un ours en peluche - soit disant celui de Vincent Van Gogh, qui «rêve pour lui un monde coloré» - dans des paysages qui ne sont autres que des copies de tableaux : on peut identifier la maison à Arles, des champs de blé, les tournesols... Cette innocente promenade nous convie à la rencontre d'un art hautement renommé qui, mis à plat dans les pages et déformé, perd toute son aura et son attrait.

Si cette collection part d'un bon sentiment, dont le but rejoint sans doute une intention d'éducation à l'Art, il loupe l'effet escompté et nous montre par la même occasion les limites d'un procédé qui doit reposer sur un usage mesuré. Le lecteur est forcé de reconnaître les peintures. Le texte tout en restant, dans la fiction ne cesse de relancer le lecteur sur le cordon qui lie le personnage à l'artiste. L'art devient prétexte, éconduit, il divague en des détours éloignés de ses valeurs initiales. En cherchant à détourner une matière difficile à appréhender, on esquivé sans doute aussi le bonheur de l'Art.

C. Vers une initiation douce à l'art : l'insertion

Au-delà des explorations d'évocation et d'imitation que nous venons de suggérer, l'album *Ab!* (Réunion des Musées nationaux, 1991) de Josse Goffin nous propose encore un degré supérieur d'incursion de l'Art dans l'album à travers des insertions d'œuvres dans ses pages. Le procédé ne consiste plus à redessiner les contours d'une œuvre mais à

les reproduire pour les insérer dans les pages d'un livre. La référence à l'original est directe, le lien est clairement affiché.

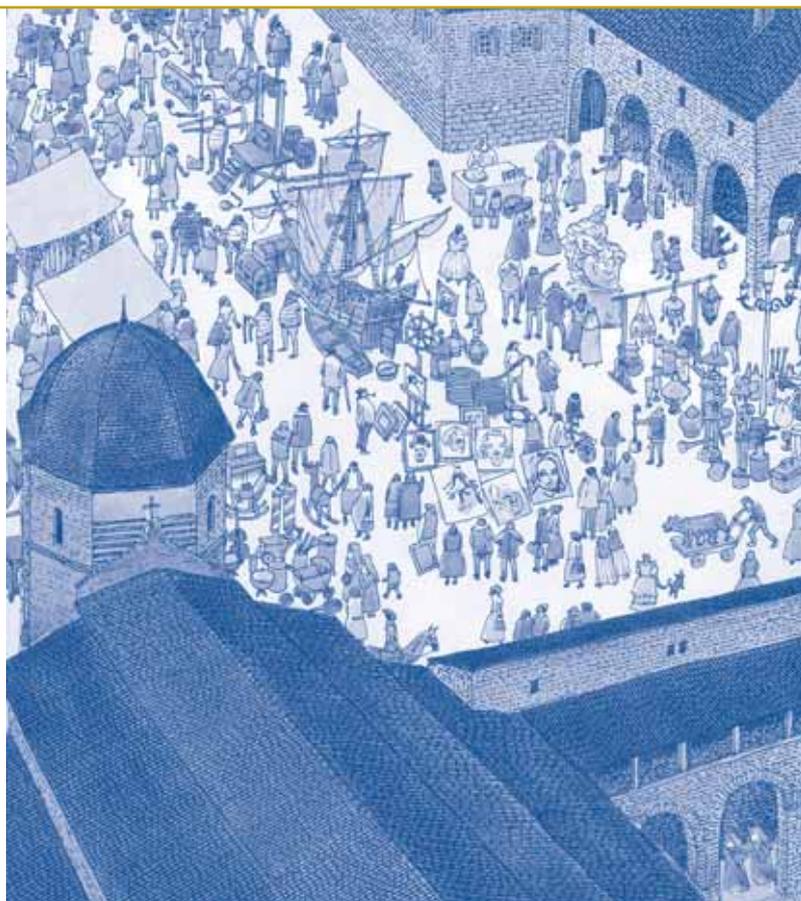
Cet album est conçu dans une structure à rabat qui met le lecteur dans une position d'acteur à travers les découvertes mécaniques : il choisit de soulever la page ou de la tourner. Les objets dessinés subissent une métamorphose due au fait qu'une partie de la page est constituante de deux ensembles, ce qui entraîne un jeu de sens : la partie ronde des lunettes est constituante de la forme du cerceau, par exemple. De plus, chaque épisode est agrémenté d'un indice qui crée un lien syntagmatique avec le sujet de la page suivante.

L'album s'ouvre sur un chapeau qui se transforme en pélican lorsque le rabat est ouvert. Que tient-il dans son bec ? Le tableau «L'Angélus de Millet» ! A ses pattes, un sabot... Deuxième page : le sabot bleu apparaît en gros plan. Il devient une voiture de course conduite par un lapin blanc. La statue «La Victoire de Samothrace» trône sur le capot et sert de bouchon de radiateur. Plus loin, ce sera un chien regardant avec amour le portrait de «La Joconde»... Une œuvre apparaît de manière surprenante sur chaque page et confère aux œuvres reproduites un statut d'objet fonctionnel, hors des autres protégés que sont les musées.

La richesse de la mise en scène est produite par le rapprochement plus ou moins plausible entre les personnages et les objets. L'album *Ab!* destiné aux enfants dès le plus jeune âge et édité par la Réunion des Musées Nationaux (comme *Ob!*) indique clairement son objectif depuis la quatrième de couverture: familiariser avec les œuvres en s'amusant (9). L'art descend ici de son piédestal, décliné sur un ton humoristique, contre toute attente, en y perdant le respect qu'il dégage d'habitude et le silence qui l'entoure. Il vit, saute et se perd... A chacun d'y voir un premier pas vers l'art ou un détournement de sens !

Mitsumasa Anno et Anthony Browne, deux maîtres de la citation graphique

Au-delà de ces emprunts ponctuels, de ces influences qui s'affichent comme des hommages aux grands maîtres et sont laissés à la reconnaissance attentive de tout un chacun, deux figures de proue se positionnent particulièrement dans la lignée de cette pratique : le facétieux japonais Mitsumasa

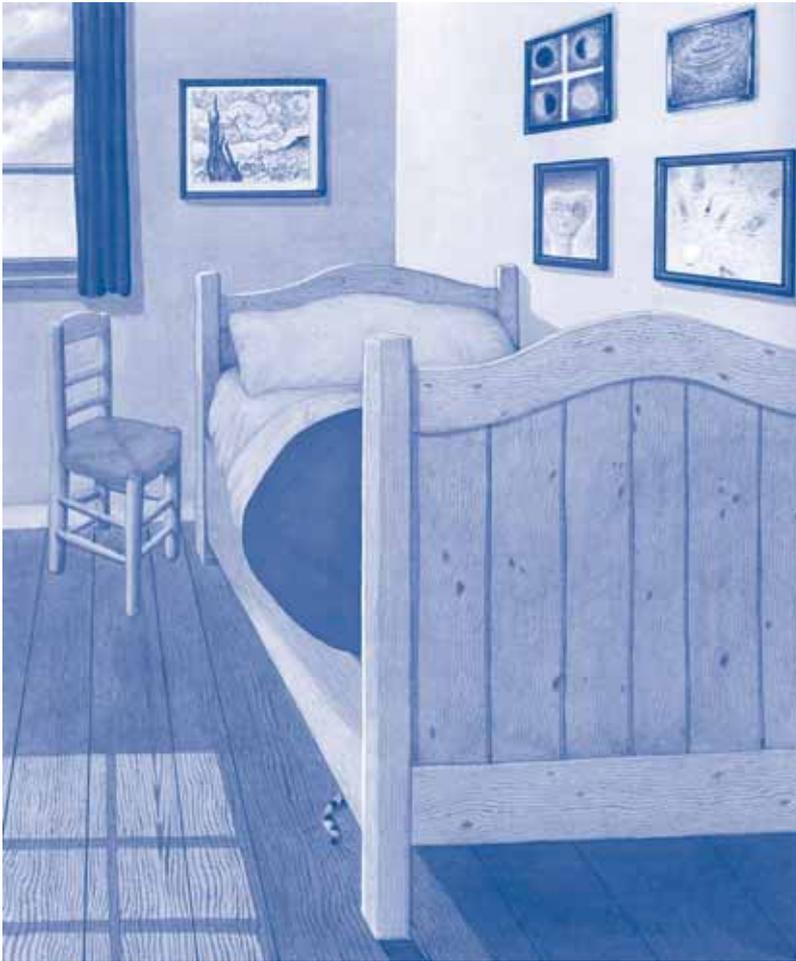


sa Anno passé maître de la citation graphique dans une série d'albums, et l'humoristique Anthony Browne, dont les fameux personnages «singent» l'homme à merveille.

in *Le jour suivant*
de Mitsumasa Anno.

Mitsumasa Anno s'emploie littéralement à faire disparaître, éclipser, enfouir des reproductions de tableaux ou d'œuvres architecturales connues dans ses pages : aux sommets des arbres, au bout du chemin, dans la foule rassemblée... comme un enfant cache ses trésors dans son lieu secret. Le maître japonais, qui considère que «l'art est le plus court chemin entre Paris et Tokyo», érige ces albums tels des carnets de notes de voyages et nous emmène *Ce jour-là* (L'École des loisirs, 1978) en Grande-Bretagne puis en visite à Florence où pointe le *Duomo*. Dans *Les voyages*, le lecteur attentif dénicher dans les paysages parcourus, des répliques de toiles comme «Les baigneuses» ou encore «Un dimanche après midi sur l'île de la Grande Jatte» de Seurat, «Les Glaneuses» ou «L'Angélus» de Millet (10)

Il est par ailleurs assez amusant de souligner l'apparition de la signature de l'auteur dans les pages de *Ce jour-là*. Le mot «Anno» signifiant «en l'année» s'inscrit à plusieurs reprises : là sur la devanture d'une librairie (le lieu n'est certainement pas choisi au hasard), ailleurs sur un pont à Florence, une plaque: «Anno 1978» - 1978 étant la date de la publi-



in *Tout change*
d'Anthony Browne

cation du livre à Tokyo. Le jeu des référentiels continue entre l'auteur et ses lecteurs : dénotations et désignations se répondent en échos.

Anthony Browne, cet anglais de plus de cinquante ans, use d'ingéniosité et affectionne particulièrement l'étrangeté, comme dans *Tout change* (Kaléidoscope, 1990) où les objets du quotidien se métamorphosent. Magritte est salué aux premières loges avec l'enchâssement des objets, les éléments suspendus, aériens, les détournements de sens et les transformations. La référence picturale renforce le récit en lui donnant un côté humoristique imparable. Bien plus qu'anecdotique, elle participe au récit lui-même et fonde le style inimitable de l'auteur.

A ces évocations surréalistes s'ajoute la pratique de l'imitation. Dans *Tout change*, l'auteur invite le lecteur à faire une irruption dans la chambre de Joseph [qui] «était exactement comme il l'avait laissée» et qui ressemble étrangement au tableau «La chambre de Vincent à Arles» : le point de vue sur le lit est le même, la chaise est présente et quelques cadres sont

accrochés au mur dont le célèbre : «La nuit étoilée» de Van Gogh.

Outre Magritte et Van Gogh, on pense aussi à Hopper, plusieurs fois évoqué par Anthony Browne. La toile «Shakespeare au crépuscule» est quasi intégralement citée en pleine page dans la scène du livre *Une histoire à quatre voix* (Kaléidoscope, 1998) où une dame gorille promène son chien. Comme le souligne Brigitte Andrieux (11) dans sa très intéressante analyse du livre, ce récit est déjà le double d'un autre livre de l'auteur puisqu'il s'agit, 20 ans après, d'un remodelage de *Through The Magic Mirror*. Le trait y était déjà mais les hommes n'avaient pas encore disparu de l'univers brownien. Il s'agit cette fois-ci d'une auto-citation littéraire, une manière de pousser le procédé d'hypermédialité à son plus haut degré de complexité.

Ces deux auteurs sont remarquables parce qu'ils amorcent chez le lecteur, adulte ou enfant, un processus d'éveil, d'attention aux détails (12). Chacun devient un «chercheur de choses» selon l'expression consacrée de Fifi Brindacier (Astrid Lindgren, Hachette). Anno et Browne arrivent à créer un mécanisme d'attente et suscitent l'envie de découvrir encore et encore des signes qui «épatent» parce qu'ils sortent du contexte unique de la narration. Une chose peut en cacher une autre... L'étonnement est la conséquence de l'écart que le détail représente : subrepticement, le feuillage d'un arbre devient poire chez Browne, la cafetière devient chat et le passant peut apercevoir Marilyn Monroe ou la sculpture en bronze de La Louve dans les rues du livre *Le jour suivant* de Mitsumasa Anno.

Le lecteur revient plusieurs fois au livre, il s'attelle et scrute certains passages. Les clins d'œil sont remarqués inopinément ou progressivement dénichés au cours des lectures successives. Les surprises transmettent une information parcellaire et introduisent une note de poésie supplémentaire chez Mitsumasa Anno et une pointe d'humour mêlée à un brin de subversion chez Anthony Browne. Le détail a une fonction expressionniste, anecdotique ou sentimentale, voire pathétique... et ajoute une dimension supplémentaire au récit. En créant un réseau de correspondances multi-sensorielles, cette tactique dynamise le livre et l'ouvre au monde extérieur. «Les références culturelles peuvent accroître la compétence [des lecteurs] à bâtir un univers culturel cohérent à partir des fragments qui lui sont fournis (13)».

La littérature de jeunesse entre recueil et rebonds

En conclusion ou en ouverture, des albums de jeunesse fourmillent de passages détonants : quand il s'agit d'éléments graphiques qui, par leur motif, leur couleur ou tout simplement leur ressemblance, se font l'écho d'une œuvre appartenant au patrimoine culturel et artistique. Ces détails agissent comme des petites bombes à retardement, qui déclenchent un sourire chez certains, piquent la curiosité des autres... Cette pratique de repérage attise la vue, aiguise le regard et le lecteur qui se laisse prendre au jeu, est conduit à petits pas vers l'Art.

Quand les auteurs/illustrateurs parsèment leurs planches de références picturales, ils participent à la création d'un réseau de relations plus ou moins fortes entre l'univers du livre et le reste des œuvres littéraires, plastiques... dans lequel le livre pour enfants se positionne peu à peu. Le livre fait partie du réseau d'influence sur les autres modes d'expression (comme on l'a vu pour la publicité) et sa place n'est pas des moindres. La lecture se construit à travers des rencontres réitérées, de croisements entre les expériences vécues ou lues, des attentes, des pratiques, des accumulations, des rapprochements littéraires et visuels qui peu à peu conduisent à l'appropriation, l'intégration de connaissances nées de cette possibilité de classer, transformer, oublier, revenir.

Le regard qu'on peut alors porter sur les albums relève d'une analyse transversale. A chaque livre ouvert, c'est l'anamnèse personnelle du lecteur qui grandit et à laquelle s'ajoute une pierre de plus à la somme de références déjà engrangées. Dès lors qu'il lit, des liens émergent en fonction des lectures antérieures et participent à la bibliothèque personnelle du lecteur. Les éléments graphiques, rhétoriques ou thématiques qui s'articulent ou se rejettent, ouvrent des chemins de traverse entre les livres et bien au-delà, participent à la construction de l'univers personnel du lecteur et de sa sphère culturelle globale puisqu'il n'y a pas de limites infranchissables.

La littérature de jeunesse est un creuset où l'intertextualité et les liens hypermédiés nés de la complexité des rapports textes-images jouent un rôle de premier rang. Tout le savoir antérieur à la parution d'un album agit sur le texte et les images. L'auteur et/ou l'illustrateur, imprégnés des lectures de son enfance, de son milieu socio-culturel quel qu'il soit,

a acquis des connaissances diverses au fur et à mesure de son avancée, et replonge dans le monde de l'enfance à travers une création destinée aux enfants. La spécificité de la littérature de jeunesse vient de cet effet boomerang, qui permet d'enrichir sans cesse la production et voit aussi des jalons classiques et traditionnels utilisés et mélangés pour produire des inédits... C'est la cohabitation des notions de discontinuité dans le continu.

Si nous nous sommes tenus dans cet article à tracer des liens entre l'univers des arts et la littérature de jeunesse, il suffit de se pencher un instant sur l'album *Le gardien de l'oubli* de Juan Manuel Gisbert (Syros alternatives, 1991) pour voir que plusieurs grands maîtres de la littérature y sont évoqués : des thèmes honorifiques sont abordés dans le sillage d'Edgar Allan Poe, graphiquement «la pièce aux miroirs» évoque Lewis Carroll, «la salle du temps» avec les montres et horloges rappelle Dali, et la pièce jonchée de jouets possède un petit air tiré de l'univers de Jules Verne...

La littérature de jeunesse peut aussi faire référence à sa propre production. Dans l'ouvrage de Christian Grenier *Virus LIV3 ou la mort des livres* (Hachette, 1998), l'héroïne Allis se nourrit du personnage d'Alice de Lewis Carroll, transposée dans un autre temps. Tout comme certains auteurs peuvent rendre hommage à leurs prédécesseurs : Béatrice Poncelet, dans *T'aurais tombé* (Syros, 1989), cite graphiquement les livres *Crasse* Tignasse (Dr. Hoffmann, L'École des loisirs), *Cuisine de nuit* de Maurice Sendak (L'École des loisirs), *Mickey, Babar* de Jean de Brunhoff (Hachette)...

Et je finirai par cet exemple plus saugrenu peut-être et surprenant à découvrir, ce fabuleux exercice de mise en page auquel Steven Guarniccia s'est adonné. Dans une nouvelle représentation de *Boucle d'or et les trois ours* (Seuil, 1999), il respecte scrupuleusement la composition initiale de Feodor Rojankovsky (14) tout en octroyant à chaque personnage une force de caractère remarquable. Il réussit parfaitement cette performance de calque de la distribution des images et du texte dont l'idée émane à la fois de son audace et de son admiration pour la virtuosité de l'illustrateur d'origine russe. La liaison entre les livres est double : elle vient non seulement du contenu identique, mais aussi de la variation graphique effectuée sur un même mode. La boucle devient spirale entre inspiration et aspiration.

Nathalie DRESSE

Née en 1973, elle réalise un travail de fin d'études (Communication) sous la direction de Michel Defourny, où elle examine la manière dont les petites filles (*Alice, Mimi Cracra, Fifi Brindacier...*) sont représentées en littérature de jeunesse. Ce mémoire, couronné par l'Université des Femmes à Bruxelles, débouchera sur une intervention au colloque international organisé à l'occasion du 150^e anniversaire de *Der Struwwelpeter* d'Heinrich Hoffmann à Bruxelles.

Puis elle intègre le D.E.S. en Sciences du livre et s'attache à une étude intitulée *Quand l'art se livre : état des lieux de la production des livres d'art à destination des enfants* (pastiches, imitations, livres d'initiation à l'art et documentaires spécialisés).

En 1997, elle remporte le premier prix du concours interculturel organisé par la ville de Liège, en présentant un projet de sensibilisation aux livres pour les jeunes enfants. Elle anime une équipe de réflexion au sein des CEMEA et forme le personnel des lieux d'accueil de la petite enfance, crèches et haltes-garderies.

Actuellement journaliste et webmaster éditoriale pour le pôle livres du groupe *L'Express*, elle assure la mise à jour du site *Lire*. Elle collabore au magazine notamment pour la rubrique multimédia et *L'effet Harry Potter dans l'édition* (avril 2002). Elle signe également un article *La ronde des chiffres pour la Revue des livres pour enfants* (juin 2001). Également rédactrice et responsable éditoriale du site portail de littérature de jeunesse www.natalecta.com, elle réalise différentes interviews d'auteurs-illustrateurs, des portraits, des comptes-rendus d'expositions et des critiques de livres jeunesse.

- (1) A propos des variations autour d'un même conte, Gianni Rodari remarque, dans son livre *Grammaire de l'imagination* (Rue du Monde : 1997, p. 70), que les enfants peuvent ne pas apprécier le jeu qui consiste à faire un conte à l'envers, parce qu'on les empêche de retrouver la sécurité dont ils ont besoin à travers le récit qui revient cent fois le même... C'est seulement quand ils ont atteint la sécurité, l'assurance, qu'ils peuvent accepter d'introduire des éléments neufs et faire un lien vers une autre réalité.
- (2) Munari (Bruno), *Cappuccetto Giallo* (Torino : Einaudi, 1972), *Cappuccetto Verde* (Torino : Einaudi, 1972) ...
- (3) *Le Petit Chaperon rouge*, Grasset Monsieur-Chat, 1983.
- (4) Ceux qui voudront en savoir plus à ce sujet se plongeront dans l'étude de Claude de La Genardière, *Encore un conte ?*, Presses universitaires de Nancy, 1993.
- (5) Selon un article de Federico Pellizzi, intitulé *Hypertextualité et intertextualité. Pour un critique du Link*, lors de la « Journée d'études Littérature et réseaux informatiques », 1997 : « Un point de vue de l'hypertextualité voit le réseau comme un monde sémiotique, une sémiosphère dotée de codes qui lui sont propres. Le développement et la combinaison de différents types de référentialités, caractérisés par l'emploi d'une stratégie à la fois agglomérative et distributive, sont une spécificité de l'hypertextualité (mais on devrait dire hypermédialité). Il est intéressant de voir aujourd'hui combien cette pratique a le mérite, non seulement de bouleverser le statut du lecteur mais aussi de renouveler le regard analytique sur l'objet littéraire (notamment à travers l'analyse des occurrences prépondérantes des œuvres). »
- (6) OuLiPO c'est-à-dire *Ouvroir de Littérature Potentielle*, dont deux figures de proue sont le français Georges Perec et l'italien Italo Calvino.
- (7) Jean Perrot emploie d'ailleurs à ce propos indifféremment le concept d'*intertextualité*, que ce soit pour un rapport au texte ou aux images. Or le concept d'intertextualité implique étymologiquement une référence au texte. En ce qui concerne des liens entre des univers exclusivement graphiques, on pourrait plutôt se servir du terme « hypermédias » qui inclut aussi bien les images animées que fixes, le son et le texte.
- (8) Catlett Anderson, in Perrot Jean (sous la dir.) *Actes du congrès international : jeux graphiques dans l'album pour la jeunesse*, CRDP, Académie de Créteil, Université Paris-Nord, 1988, p. 69.
- (9) De nombreux livres sont conçus pour initier, sensibiliser ou documenter l'enfant à l'Art. Pour de plus longs développements voir Dresse Nathalie, *Quand l'Art se livre*, 1997, ULg, (travail de fin d'étude - inédit) et le site <http://www.natalecta.com> qui présente une bibliographie commentée de livres pour enfants sur ce thème.
- (10) Jacques La Mothe, *Errances et pérégrinations du discours de l'œil dans les albums de Mitsumasa Anno*, p. 157-166 consacre un article à Mitsumasa Anno in *Les Actes du Congrès international : Jeux graphiques dans l'album pour la jeunesse*, op cit.
- (11) Brigitte Andrieux, *De l'homme au singe, l'évolution d'Anthony Browne*, in « *La revue des livres pour enfants* », n° 185, février 1999.
- (12) La définition du terme « détail » échappe à une prise conceptuelle sûre et implique une condensation de sens différents — qui fait l'efficacité du terme — pour pénétrer la complexité concrète des rapports qui s'engagent dans les livres. Il faut articuler diverses modalités selon lesquelles s'instaure un rapport de détail, les différents registres auxquels le détail joue de son effet propre, ce à quoi s'emploie Daniel Arasse dans *Le Détail : pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris, Flammarion, 1996.
- (13) Celia Catlett Anderson, op cit.
- (14) Voir à ce propos : *La Maison des trois ours : Hommage à Rojankovsky*, Ouvrage collectif édité avec le concours du Centre National du Livre, Ed. Les Trois Ourses, 1998 - Album publié à l'occasion de l'exposition du même nom.

NATHALIE DRESSE ■

présentation et traduction de quelques inconnus en français qui témoignent de l'entrée des *Contes de l'Enfance et du Foyer* dans la littérature de jeunesse

PAR DANIEL DELBRASSINE

Les frères Grimm ont sans doute offert à la littérature universelle un de ses chefs-d'œuvre les plus incontestables; et pourtant, le lecteur francophone cherchera en vain une édition complète des contes de Grimm en français. Aucune traduction complète n'est actuellement disponible sur le marché ! Ce constat surprenant amène évidemment l'amateur à se reporter au texte en allemand, et il est récompensé de ses efforts car la langue des frères Grimm, par sa simplicité, facilite la lecture au germanophone en herbe. Mais cette démarche réserve quelques surprises, dont il sera rendu compte dans les lignes qui suivent.

Consacrions tout de même quelques lignes à la présentation des ouvrages disponibles. En français, l'édition la plus accessible est offerte dans la collection «Folio» (1) : les numéros 840 et 2901 proposent respectivement 35 et 68 contes, choisis dans les deux centaines de contes recueillis par les frères Grimm. On est donc loin d'avoir accès à l'intégrale des textes. Pourtant, la préface de Marthe Robert (n° 840) et la postface et les notices de Jean Amsler (n° 2901) sont d'excellents outils pour aborder le sujet. La meilleure édition en allemand est celle établie par Heinz Rölleke, spécialiste des frères Grimm (2). Il s'agit d'une édition critique et complète, avec la dédicace de 1843 et le texte des préfaces des différentes éditions. On y trouve en annexe 28 textes «retranchés» qui vont retenir toute notre attention.

Heinz Rölleke consacre ainsi 80 pages à fournir le texte de récits apparus dans les éditions antérieures et retirés par les frères Grimm. Ces 28 contes sont donc absents de la dernière édition présentée par les Grimm en 1856-1857. Or, ce petit corpus est certainement intéressant, car il nous renseigne sur deux points : les intentions des frères Grimm et les réactions de leur public.

Le nationalisme du mouvement romantique allemand avait fourni aux Grimm une puissante motivation dans leur démarche de sauvetage du patrimoine culturel : leur collecte de récits de la tradition orale s'étend à l'ensemble de l'espace germanophone. Ils vont cependant, vu la circulation géographique des contes, se trouver face à des versions qu'ils jugeront trop proches de modèles étrangers. Dans ce cas, leur nationalisme les amènera à retrancher ces textes, pour garantir l'authenticité germanique de leur recueil.

Aujourd'hui, les frères Grimm apprécieraient sans doute très peu l'insistance de H. Rölleke à souligner malgré tout le caractère très francophone de certaines sources des *Contes* : plusieurs conteuses qui leur ont fourni des récits avaient des origines françaises attestées. Par exemple, la mère des sœurs Hassenpflug était d'une famille de huguenots originaire du Dauphiné: on parlait français à la maison (3). Ou encore la fameuse *Viehmännin*, présentée comme excellente conteuse par les frères Grimm eux-mêmes, qui en font une paysanne authentiquement hessoise, alors qu'elle est née Piersson, d'une famille de huguenots, et parfaite francophone (4).

Dans les textes retranchés, on trouve au moins six récits qui affichent une parenté plus ou moins grande avec des modèles étrangers:

- le n°5 : *Le chat botté (der gestiefelte Kater)*, est une version allongée du conte de Perrault;
- le n°9 : *Barbe bleue (Blaubart)*, est traduit par J. Amsler (p. 236) qui fournit aussi une note intéressante des frères Grimm (p. 308) ;
- le n°12 : *Princesse Peau de Souris (Prinzessin Mäusehaut)* est une variante de *Peau d'Ane*, traduite par Jean Amsler (p. 240) ;
- le n°14 : *Le château sanglant (das Mordschloss)* est une version un peu différente du conte *Barbe bleue*: nous en proposons une traduction en annexe ;
- le n° 26 : *La Malchance (das Unglück)* est traduit par J. Amsler (p. 252) qui le signale comme trop proche du fabuliste indien Bidpai ;
- le n° 27 : *L'Épreuve des petits pois (die Erbsenprobe)* est une version très fidèle du conte d'Andersen.

D'autres textes présentent des similitudes partielles assez remarquables, comme le conte n° 11 intitulé *L'Okerlo (der Okerlo)*, qui offre des ressemblances précises avec *Le Petit Poucet*.

Les réactions du public aux *Contes de l'Enfance et du Foyer* sont abordées par H. Rölleke dans son *Einführung* (5): «Les premières critiques s'orientèrent dans deux directions: d'un côté, on pensait que le recueil n'était pas adapté aux enfants dans sa sélection et son genre narratif, de l'autre, le style trop peu travaillé était critiqué.» La réaction des Grimm est assez conciliante en ce qui concerne le premier

(1) GRIMM, Jacob et Wilhelm, *Contes*: choix, traduction et préface de Marthe Robert.

Gallimard, Coll. Folio, n° 840 (35 contes).

GRIMM J. et W., *Nouveaux contes*: choix, traduction nouvelle, postface et notices de Jean Amsler. Gallimard, Coll. Folio, n° 2901 (68 contes).

(2) Brüder GRIMM, *Kinder- und Hausmärchen*. Ausgabe letzter Hand. Herausgegeben von Heinz Rölleke. Philip Reclam Verlag, Stuttgart, 1997.

(3) Heinz RÖLLEKE, *Die Märchen der Brüder Grimm. Eine Einführung*.

Bonn, Bouvier Verlag, 1992. (Page 71). Cette introduction de 104 pages est une excellente synthèse:

elle aborde la plupart des problèmes qui touchent à l'histoire littéraire :

contexte culturel, sources, méthode des frères Grimm, éditions successives, ...

(4) Heinz RÖLLEKE, Op. cit. (Page 83).

(5) Heinz RÖLLEKE, Op. cit. (Page 78).

reproche: ils vont éliminer ce qui a pu choquer leurs contemporains. Ainsi les textes retranchés n°3 et 24, porteurs d'une violence extrême, sont-ils passés à la trappe.

Comment des enfants jouèrent ensemble à s'égorger (Wie Kinder Schlachtens miteinander gespielt haben) (n°3) ravira les amateurs de sensations fortes. Nous en fournissons la traduction ci-après. Remarquons qu'il s'agit en fait de deux récits rassemblés sous ce titre racoleur, histoires que H. Rölleke présente comme bien connues et attestées à l'époque (6). Elles ont pour toile de fond une opération importante dans les sociétés rurales traditionnelles: la mise à mort du cochon. On constatera que la répartition des tâches adoptée par les enfants du récit I est rigoureusement conforme à celle décrite par Yvonne Verdier (7), qui s'appuie pourtant sur la tradition française: «Le cochon se tue toujours en entraide, entraide des hommes pour le tuer, des femmes pour le cuisiner. Il faut bien trois ou quatre hommes... (...) Autour du cochon juste échappé, se signifie par le geste et l'instrument le partage des rôles entre sexes: l'homme et son couteau, qui perce la bête, le sang gicle; la femme et sa poêle tendue sous la blessure, qui est accourue et qui recueille le sang bouillonnant.» Le deuxième récit est peut-être ce que Luda Schnitzer dénomme un «conte à comble», à savoir «une histoire dont l'énormité voulue appelle une réaction de bon sens», du type «je ne suis pas assez idiot pour croire à cela». (8)

(6) Heinz RÖLLEKE, Op. cit. (Page 79).

(7) Yvonne VERDIER, *Façons de dire, façons de faire*. NRF Gallimard, 1979.

(Voir les pages 26 et 28).

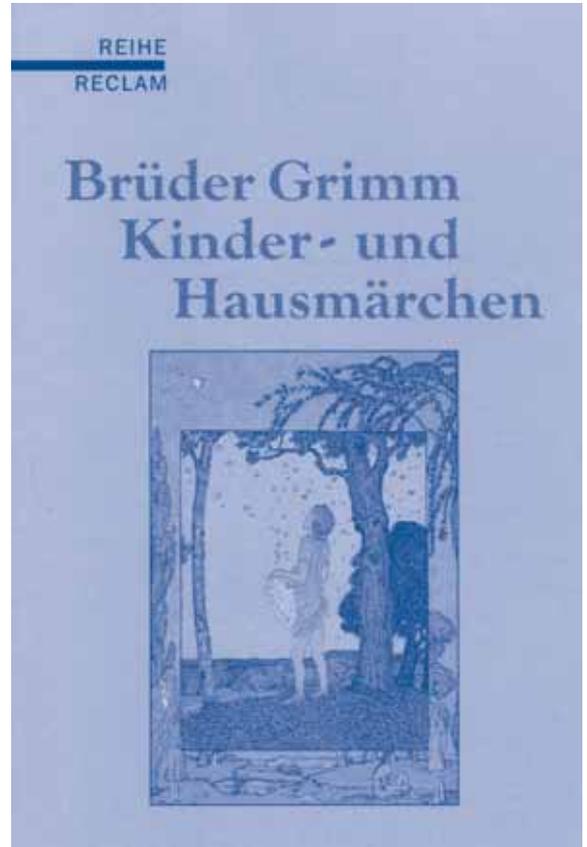
(8) Luda SCHNITZER, *Le conte, cet éternel nomade*. in: Revue *Autrement*, n°97, mars 1988. Page 76.

(9) Ernest TONNELAT, *Les frères Grimm - Leur œuvre de jeunesse*. (Thèse pour le doctorat) Paris, Librairie Armand Collin, 1912. (Seul le chapitre XI est consacré aux contes).

Voir la page 206, où E. Tonnelat cite Jacob Grimm qui confiait à Arnim le soin de lui trouver un éditeur à Berlin.

Le Château sanglant (das Mordschloss) (n°14), offre des particularités intéressantes par rapport à la version française: on y trouve des détails très ruraux comme la charrette de foin, les boyaux qu'une vieille femme nettoie... Le caractère très prosaïque de cette dernière évocation a pu poser problème au lecteur préoccupé de ne pas choquer les enfants, puisqu'il sera explicitement question des boyaux de l'héroïne de l'histoire! Remarquons aussi que l'interdiction est totalement absente de l'intrigue et que l'héroïne n'est donc en rien fautive, ce qui s'accorde évidemment bien avec la fin moralisante.

Les Enfants dans la famine (die Kinder in Hungersnot) (n°24) présente une situation dramatique sans issue et donc contraire aux règles du genre. Son éviction s'explique non seulement par ce caractère tragique, mais aussi par la présence d'un aveu d'intention anthropophage. La traduction est présentée ci-après.



Lorsque les frères Grimm éliminent de semblables textes de leur recueil, ils consacrent en quelque sorte son entrée dans le champ de la littérature de jeunesse. En effet, leur motivation consistait d'abord dans le sauvetage d'une culture populaire. La publication du recueil et son éventuel succès commercial apparaissaient comme secondaires à leurs yeux (9). Mais lorsque cette œuvre rencontra un public, elle fut surtout perçue comme destinée aux enfants par l'intelligentsia du temps, qui opérait, ici comme ailleurs, la (con)fusion entre répertoire populaire et littérature de jeunesse.

On trouvera encore beaucoup d'autres récits intéressants dans ces textes retranchés: un conte étiologique (*Du rossignol et de l'orvet*, n°1), une chanson (*La petite poire ne tombera pas*, n°13), des fragments (n°17), d'excellents contes (par exemple: *Les trois sœurs*, n°16), un texte en dialecte (*L'Homme sauvage*, n°23)... Tous n'ont pas été traduits, mais ce n'est pas faute d'être intéressants.

DANIEL DELBRASSINE ■

(texte rédigé en 1998)

Annexe :

Le lecteur trouvera ici la traduction (très littérale) de plusieurs des récits retranchés, à savoir les n° 3, 14 et 24. Nous avons préféré rester très proche du texte allemand, afin que le lecteur francophone garde le contact avec le style original. Huit autres titres ont été traduits par Jean Amsler: ces récits sont présents aux pages 232 à 253 de l'édition «Folio», avec des notices parfois intéressantes (pages 307 à 311).

Texte retranché n° 3 : *Comment des enfants jouèrent ensemble à s'égorger I*

Dans une ville nommée Franecker, située en Frise occidentale, de jeunes enfants de 5-6 ans, fillettes et gamins, jouaient ensemble. Et ils avaient fait en sorte qu'un petit garçon devait être le charcutier, un autre devait faire le cuisinier, et un troisième gamin devait jouer le rôle de la truie. Une petite fille, comme prévu, devait être cuisinière, et une autre serait sous-cuisinière. La sous-cuisinière devait recueillir dans une petite poêle le sang de la truie, afin que l'on puisse faire du boudin. Le charcutier poussa alors, comme convenu, le gamin qui devait faire la truie, le jeta à terre et lui trancha la gorge avec un petit couteau; la sous-cuisinière recueillit le sang dans sa petite poêle. Un conseiller municipal, qui passait là par hasard, vit cette catastrophe : il emmena sur l'heure le charcutier avec lui et le conduisit à la mairie, où le Conseil était justement réuni. Ils siégèrent tous sur cette affaire et ne surent pas quelle position adopter, car ils voyaient bien que cela était le fait d'enfants. L'un des conseillers, un vieil homme sage, donna le conseil suivant: que le plus haut magistrat prenne dans une main une belle pomme rouge, et dans l'autre un Gulden rhénan, qu'il appelle l'enfant vers lui et lui présente les deux mains en même temps. Si l'enfant prenait alors la pomme, il devait être reconnu innocent, si par contre il préférait le Gulden, on devait alors le mettre à mort. Le conseil fut suivi : l'enfant saisit la pomme en riant et fut donc exempté de toute punition.

Texte retranché n° 3 : *Comment des enfants jouèrent ensemble à s'égorger II*

Il arriva jadis qu'un père de famille égorge un cochon et que ses enfants l'aient vu faire. Lorsqu'ils voulurent jouer ensemble ce même après-midi, l'un des enfants dit à l'autre : «Tu vas faire le cochon, et moi le charcutier». Ensuite, il prit un couteau à lame nue et le planta dans la gorge de son petit frère. La mère, qui était assise en haut dans la chambre et donnait le bain dans une cuve à son plus jeune enfant, entendit les cris de son autre rejeton, et courut aussitôt en bas. Lorsqu'elle vit ce qui s'était passé, elle retira le couteau de la gorge de son enfant et, de rage, le planta en plein cœur de l'autre, celui qui avait joué le rôle du charcutier. Après cela, elle courut aussitôt dans la chambre et voulut voir ce que son petit faisait dans la cuve, mais entretemps il s'était noyé dans son bain. Pour cette raison, la femme ressentit une telle détresse qu'elle sombra dans le désespoir, au point qu'elle refusa de se laisser consoler par ses domestiques et qu'elle se pendit. Le mari rentra des champs et, lorsqu'il eut vu tout cela, il s'en affligea tellement qu'il en mourut ensuite rapidement.

Texte retranché n° 14 : *Le Château sanglant*

Il était une fois un cordonnier qui avait trois filles. Un jour, alors que le cordonnier était absent, vint un seigneur qui était très bien vêtu et doté d'un magnifique équipage, si bien qu'on le tenait pour très riche. Il s'éprit de l'une des jolies filles, laquelle pensa faire son bonheur avec un homme si riche et ne fit donc aucune difficulté à monter sur son cheval. Lorsque le soir vint, alors qu'ils étaient en chemin, il lui demanda : «La lune brille si claire, mes chevaux courent si vite, douce chérie, ne t'en repens-tu pas ?»

«Non, pourquoi devrais-je m'en repentir ? Je suis toujours bien protégée auprès de vous» répondit-elle, bien qu'elle ait au fond d'elle-même une inquiétude. Alors qu'ils étaient dans une grande forêt, elle demanda s'ils seraient bientôt arrivés. «Oui, dit-il, tu vois cette lumière dans le lointain, c'est mon château». Finalement ils arrivèrent et tout fut pour le mieux.

Un autre jour, il lui annonça qu'il devait la quitter pour quelque temps, car il avait des affaires importantes et indispensables, mais qu'il voulait lui laisser toutes les clés, afin qu'elle puisse voir tout le château qu'elle avait pour domaine. Quand il fut parti, elle alla par toute la maison et trouva tout si beau qu'elle en fut totalement satisfaite, jusqu'à ce que, finalement, elle arrive à une cave où une vieille femme était assise et raclait des boyaux. «Hé, petite mère, que faites-vous là» «Je racle des boyaux, mon enfant ; demain je raclerai les tiens aussi !» Elle s'effraya à ce point, que la clé, qu'elle avait dans sa main, elle la laissa tomber dans un bassin de sang, dont il était impossible de la laver complètement. «Maintenant, ta mort est certaine, dit la vieille femme, car mon seigneur pourra voir que tu es allée dans la chambre où personne ne peut entrer, à part lui et moi».

(On doit tout de même savoir que les deux autres soeurs avaient péri de la même manière).

A cet instant, un chariot de foin sortait du château, si bien que la vieille femme lui dit que le seul moyen de rester en vie serait de se cacher sous le foin et de s'en aller ainsi. Ce qu'elle fit aussitôt. Entretemps, le seigneur revint à la maison et demanda où était la jeune femme. «Oh, dit la vieille femme, comme je n'avais plus de travail pour aujourd'hui et que vous deviez quand même le faire demain, je l'ai déjà égorgée; et voici une boucle de ses cheveux, le cœur, et un peu de sang chaud. Le restant, les chiens l'ont mangé, et je racle les boyaux». Le seigneur fut donc apaisé qu'elle soit morte.

Pendant ce temps, la jeune femme arriva avec le chariot de foin dans un château situé là tout près, où le foin devait être vendu. Elle sortit du foin, raconta toute l'affaire, et fut priée de rester là quelques temps. Lorsque ces quelques temps eurent passé, le seigneur de ce château convoqua pour une grande fête tous les nobles des environs. Et le visage et les vêtements de la jeune femme furent si changés qu'elle ne pouvait pas être reconnue, car le seigneur du château sanglant était aussi invité à la fête.

Alors que tous étaient présents, chacun dut raconter une histoire ; et vint le tour de la jeune femme. Elle raconta l'histoire en question, qui inquiéta tellement le seigneur comte bien connu, qu'il voulut s'en aller de force. Mais le bon seigneur de la noble maison avait veillé pendant ce temps à ce que la justice emmène notre beau seigneur comte en prison, à ce que l'on rase son château, et à ce que ses biens soient donnés en propre à la jeune femme. Celle-ci se maria ensuite avec le fils de la maison où elle avait été si bien accueillie, et elle vécut encore longtemps.

Texte retranché n° 24 : *Les Enfants dans la famine*

Il était une fois une femme et ses deux filles plongées dans une telle misère qu'elles n'avaient même plus un petit morceau de pain à se mettre en bouche. La faim leur était si pressante que la mère, hors d'elle et désespérée, s'adressa à la plus âgée de ses filles: «Il faut que je te tue, afin d'avoir quelque chose à manger.» La fille lui répondit : «Ah, chère maman, épargnez-moi, je sortirai et je regarderai si je ne peux obtenir quelque chose à manger, sans mendier.» Alors elle sortit, revint avec un petit morceau de pain, qu'elles mangèrent ensemble. Mais c'était trop peu pour calmer la faim. C'est pourquoi la mère s'en prit alors à l'autre fille : «C'est ton tour». Mais elle répondit : «Ah, chère maman, épargnez-moi, je sortirai et je prendrai quelque chose à manger sans que cela ne se voie.» Elle s'en alla et revint avec deux petits morceaux de pain. Elles les mangèrent ensemble, mais c'était trop peu pour calmer la faim. Après quelques heures, la mère leur parla donc encore une fois: « Vous devez pourtant mourir, car sinon nous allons toutes y passer.» A cela, elles répondirent : «Chère maman, nous voulons nous coucher et dormir, et ne plus nous relever, jusqu'au Jugement Dernier.» Alors elles se couchèrent et s'endormirent d'un profond sommeil, duquel personne n'aurait pu les réveiller. La mère est alors partie et nul ne sait où elle est allée.

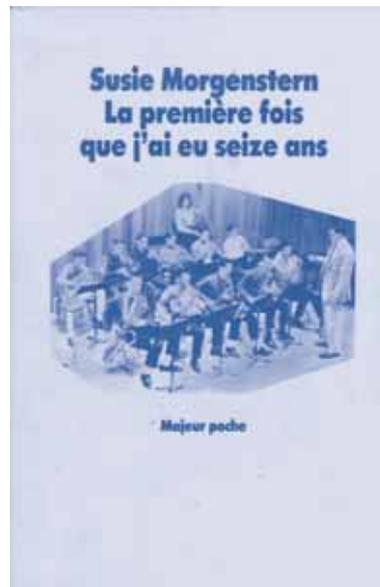
Quelques exemples d'incipit particulièrement réussis (chez S. Morgenstern, J.-P. Nozière, J. Benameur, R.L. Stine)

PAR DANIEL DELBRASSINE

“G

énéralement, je regarde la première page et si au bout de la première page ça devient lassant, j'achète pas et puis si vraiment y a un truc dans la première page... Faut vraiment que ce soit dès le début que ça m'intéresse parce que sinon...» (1)

L'adolescente interrogée par l'équipe de Christian Baudelot exprime à sa façon l'importance de l'incipit dans le choix des romans qu'elle lira. Avec le titre et la couverture, les premières pages jouent un rôle déterminant dans la démarche de sélection de tout lecteur : loin de constituer une exception, les adolescents sont particulièrement sensibles à ce premier contact avec le texte, décisif pour leur démarche de lecture. C'est ce que confirme le soin tout particulier consacré à la première page par la rédaction de *Je Bouquine*, évidemment soucieuse d'«accrocher» son jeune lecteur pour le roman qui suit.



Nous proposons d'analyser ci-après quatre exemples d'incipit particulièrement réussis dans des romans récents : *La première fois que j'ai eu 16 ans*, de Susie Morgenstern (Médiun, Ecole des loisirs).

Ça t'apprendra à vivre, de Jeanne Benameur (Fictions, Seuil).

Bye-bye Betty, de Jean-Paul Nozière (Page Noire, Gallimard).

La maison des morts, de R.L. Stine (Chair de poule, Bayard).

Pour des notions théoriques sur les fonctions de l'incipit, le lecteur pourra se référer à l'excellent ouvrage de Vincent Jouve, *La poétique du roman*, aux pages 18 à 22, ainsi qu'à l'étude approfondie de Jean Verrier intitulée *Les débuts de romans* (2).

Texte de S. Morgenstern

(cf. les 33 premières lignes, jusqu'à «... non encore en état de marche»).

Face au dilemme classique du choix entre informer et intéresser le lecteur, Susie Morgenstern décide de privilégier l'information : les trois premiers paragraphes, dominés par l'usage de l'imparfait, sont entièrement consacrés à la description de la narratrice par elle-même. Ensuite, cette exposition explicative laisse la place à une scène de dialogue habilement construite pour susciter l'intérêt du lecteur. On se trouve immédiatement au milieu d'une scène à son paroxysme («*hurlé-je*»), commentée par une narratrice qui tourne sans cesse en auto-dérision les propos tenus par sa mère.

Le récit s'annonce donc comme un roman psychologique, centré sur l'expérience personnelle du malaise de l'adolescence, et où l'action sera reléguée au second plan. Le contrat de lecture est clair : la première impression, créée par le titre et la photo de couverture, est confirmée dès les premières lignes. Le genre autobiographique est encore attesté

par la présence du «je» à toutes les phrases. Mais la multiplication des métaphores et des formules excessives, caricaturales, et le ton humoristique empêchent toute dramatisation. Le lecteur est ainsi dans une position de sympathie et de distance à la fois, par rapport au personnage principal, la narratrice-héroïne qui servira de support pour l'identification.

La première phrase mérite toute notre attention. C'est un «paillason de mots savamment tressés sous lequel l'écrivain met sa clé et sur lequel le lecteur est prié de s'essuyer les yeux avant d'entrer.» (3) Susie Morgenstern ouvre son récit par un sous-entendu déroutant qui sert d'ailleurs de titre : *La première fois que j'ai eu seize ans...* Comme le *Il était une fois...* des contes traditionnels, cette formule instaure un découpage du roman en une série d'anecdotes et autant de chapitres, dont le dernier débutera par *La dernière fois que...* Trois personnages sont convoqués d'emblée : la narratrice (trois fois «je» dans cette phrase de deux lignes), sa mère, et son miroir, auquel elle s'adresse aussi. Difficile de mieux annoncer un roman de construction de la personnalité adolescente!

(1) Cité par Christian Baudelot, *Et pourtant ils lisent...*, Editions du Seuil, 1999, page 143.

(2) Vincent Jouve, *La poétique du roman*, Editions SEDES, 1997, (Collection Campus).
Jean Verrier, *Les débuts de romans*, Editions Bertrand-Lacoste, 1992, (Coll. Parcours de lecture).

(3) La formule est de Jérôme Garcin.

Texte de Jeanne Benameur

(cf. les 38 premières lignes, jusqu'à «*C'est un chien d'attaque.*»)

Jeanne Benameur choisit de susciter d'abord l'intérêt en nous offrant un début *in medias res* (en plein cœur de l'action) comme l'annonce d'ailleurs le titre du chapitre : *L'attaque*. Tout dans son style vise à créer immédiatement une atmosphère de tension, par la brièveté des phrases, l'usage du présent, et surtout le point de vue narratif adopté : celui d'un enfant complètement dépassé par la situation. La thématique annoncée est celle de l'enfant dans la guerre, ici la guerre d'Algérie. Au terme du premier paragraphe, la narratrice s'interroge : *Où est ma mère?*, exprimant d'emblée un sentiment d'insécurité fondamentale, qui sera au cœur d'un récit centré sur la peur. L'information du lecteur est malgré tout assurée, puisqu'on trouve réponse aux trois questions essentielles que se pose tout lecteur à l'abord d'un récit : où ? qui ? quand ? La narratrice se charge de nous éclairer par quelques formules d'une simplicité extrême : *Là, c'est... (2x) - Les hommes, c'est... - Nous sommes en 1958.*

Le contrat de lecture nous signale donc que nous aurons affaire à un récit autobiographique de tonalité tragique, avec la présence du «Je» et du «Nous» (roman familial) au cœur du danger. Remarquons que cet incipit est assez trompeur : nous n'aurons pas droit à un roman d'action, et l'amateur de suspense restera sur sa faim. Le traitement surtout psychologique et pas du tout factuel de la scène inaugurale le laissait entendre au lecteur attentif.

Une série de moyens propres à entretenir l'illusion réaliste concourent à présenter l'histoire comme un témoignage authentique. Le début *in medias res* donne l'impression que l'action préexiste au texte, puisqu'elle semble en marche dès avant le récit que l'on



en donne. La référence à des lieux et à des événements réels, de même que le récit *a posteriori* (bien qu'il soit au présent) accréditent eux aussi l'image d'authenticité. On apprendra par ailleurs (4) que le caractère rigoureusement autobiographique du roman a été confirmé par l'auteur elle-même.

La première phrase établit l'atmosphère de tension, en combinaison avec le titre du chapitre (*L'attaque*). Centrée exclusivement sur l'auditif, elle nous offre la présence quasi immédiate d'un «je» dont les sens sont en éveil. Ce personnage principal est un enfant en bas âge, investi du rôle de narrateur. Tout le récit portera sur les souvenirs d'enfance

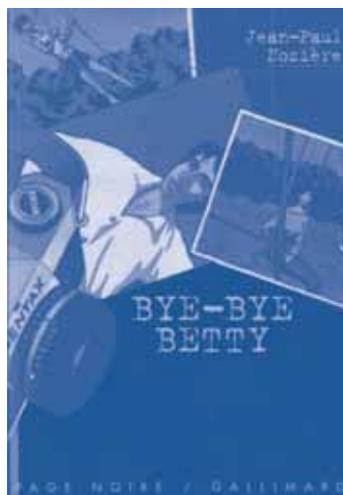
et de souffrance, ce qui ne manquera pas d'entraîner la sympathie du lecteur. L'auteur dialoguera ainsi avec son passé, au travers de petites scènes investies d'une lourde charge émotive et symbolique.

Texte de Jean-Paul Nozière

(cf. jusqu'au bas de la page 7 : «...et s'installe sur la dernière banquette.»)

Toute la première page (les 19 premières lignes) fonctionne comme une exposition explicative où prédomine la description du paysage et des personnages, où l'imparfait utilisé nous confirme que nous sommes dans une pause du rythme narratif. L'action démarre ensuite lentement par un embryon de dialogue entrecoupé de réflexions attribuées au héros et qui témoignent d'une grande tension intérieure, sur laquelle aucune explication ne sera fournie.

Le personnage principal, Salfaro, est le seul à être nommé, bien qu'il soit dépourvu de prénom, alors que son interlocuteur est désigné comme «un individu». Nous sommes donc avec un narrateur à la vision limitée, focalisée sur Salfaro. Ce dernier est présenté à travers quelques attitudes, tou-



(4) Revue *Cirouille*, mars 1999, n°22, pages 3 à 5 : *Jeanne Benameur, une femme qui écrit* Interview par Patrick Feyrin.

Daniel DELBRASSINE

Romaniste de formation, il enseigne dans le secondaire technique. Il s'est spécialisé dans l'étude du roman adressé aux adolescents et collabore régulièrement à la revue *Lectures* dans le cadre de la rubrique *Et les ados aussi*.

Il assure actuellement la formation continuée des bibliothécaires sur cet aspect de la littérature de jeunesse.

tes négatives : *ne regardait pas, s'enfonçait, fuyait, ne pensait à rien, ...* Les quelques pensées ou paroles qui lui sont attribuées évoquent l'agacement, la colère, et ne manquent pas de vulgarité (*un emmerdeur, qu'est-ce que ça peut vous foutre?*).

L'incipit nous confirme ainsi que nous entrons dans un roman noir, ce que couverture et collection laissent supposer... La personnalité du héros mis en scène, le ton pessimiste, et l'allusion au sexe (*une petite mignonne*) ne permettent désormais aucun doute à ce sujet.

La première phrase, dénuée de personnage, semble vouloir fournir une image de ce que peut voir le héros. Elle nous précise un lieu et évoque déjà un mouvement qui a dû commencer indépendamment du récit. C'est aussi *Le caret* non pas *Un car* : l'article défini nous indique qu'il ne s'agit pas d'un élément du paysage mais d'un véhicule important pour l'action. Nous sommes déjà installés à l'intérieur...

Texte de R. L. Stine

(cf. pages 7 et 8, *...alors il faudra faire quelques travaux.*)

Dans *La maison des morts*, n° 6 de la série, l'auteur a choisi d'ouvrir le récit par une exposition explicative qui informe le lecteur. Nous avons droit à une description de la future maison familiale avec, autour du thème classique de la maison hantée, une accumulation de lieux communs : elle est grande, sombre, avec des volets noirs, des mauvaises herbes, ... Le lecteur qui n'aurait pas compris comment réagir reçoit même une instruction assez claire : *Cette maison me donnait la chair de poule*, précise la jeune narratrice (page 8, voir aussi pp. 45, 51, 60). Ensuite, le récit démarre véritablement avec la scène de dialogue entre l'agent immobilier et la famille. Cet échange permet d'établir le décalage nécessaire entre le malaise des enfants et l'attitude des parents, qui sera justement la source du suspense. Le narrateur-enfant percevant le scepticisme de ses parents comme un abandon.

Remarquons encore que cet incipit ne répond pas aux questions canoniques : où ? quand ? et qui ? Le temps n'est pas précisé, le lieu reste totalement vague, les personnages sont à peine désignés. L'auteur néglige ici plusieurs moyens qui participent à l'effet de

réel normalement recherché dans un incipit : il se borne à fournir un univers fictif le moins précis possible, afin de permettre le plus facilement l'identification, sans aucune distance critique.

Observons par ailleurs le choix d'un héros-narrateur enfant très peu caractérisé, assez fade, qui doit évidemment servir de support idéal à un mouvement d'identification de la part du lecteur.

Pourtant, la toute première phrase est d'une efficacité remarquable, car tout est dit immédiatement : l'opposition entre les enfants et la maison, de même que la tension, déjà présente (*tout de suite détesté*).

La philosophie de la collection est donc clairement annoncée : priorité au travail sur l'émotionnel et absence de prétention littéraire, voilà qui est clair pour le lecteur (et le prescripteur...).

En conclusion, on observera que l'incipit de ces romans pour adolescents remplit pleinement les trois fonctions définies par Vincent Jouve (2) : informer, intéresser, et nouer un

pacte de lecture. Cette dernière notion mérite sans doute quelques explications : en précisant la nature du récit et en indiquant la position de lecture à adopter, les premières lignes «tracent un horizon d'attente sur le fond duquel s'établit la communication avec le lecteur» (2). On ne manquera pas de faire le rapprochement ici avec la notion de *pacte narratif* mise en avant par Teresa Colomer (5), spécialiste espagnole du roman pour la jeunesse : si le sens du récit est une construction négociée entre auteur et lecteur au travers du texte, il importe bien que les premières pages définissent très clairement

le type de texte auquel le lecteur a affaire et donc *comment* il doit le lire.

DANIEL DELBRASSINE ■

Texte rédigé en 1998

(5) Teresa Colomer, *La formación del lector literario : narrativa infantil y juvenil actual*. Fundación Germán Sánchez Ruipérez, Madrid, 1998 (Pages 291 à 297). Voir mon compte-rendu dans la *Revue des livres pour enfants*, n° 192, avril 2000, aux pages 42 à 46.





« - A quoi bon, tout ce manège ? » demanda le Major.
- « Je crois, monsieur le Commandant, que les hommes dépendent les uns des autres, souvent sans le savoir. »
- « Mon pauvre ami, tu ne connais pas les hommes, je vois. Les hommes sont des imbéciles, des bovins ! »
- « C'est pourquoi je tente, avec les moyens modestes dont je dispose et dans le cadre de mon activité, de les changer un petit peu, d'en changer au moins quelques-uns... Ne faut-il pas essayer au moins de réduire le nombre des imbéciles ? S'il y a moins de bovins parmi les humains, il y a aussi moins de bouchers ! »

Hans Helmut KIRST, *Kultura 5*

O

n n'est pas loin de Mayence, et il y a plus de cinquante ans que Gutenberg...

C'est l'heure de la bibliothèque pour la classe de 5^e. Les enfants arrivent en rang, accompagnés de leur instituteur. A l'avant les premiers, un tiers environ, courent aussi lentement que possible, poussés par le désir d'être déjà entrés, retenus par la règle scolaire : « Il faut attendre les autres ». Sur un mot du maître, ils s'arrêtent net juste avant de passer la porte, mais leur élan a propulsé la moitié supérieure de leur corps vers l'avant, ils vont tomber. L'autorisation d'entrer arrive juste à temps... Bonjour ou bisou à la bibliothécaire, retour du livre de la semaine écoulée, ils sont déjà plongés dans de nouvelles aventures.

« Les autres » suivent gentiment, entrent calmement, font gracieusement la file pour rendre l'ouvrage emprunté, demandent l'un ou l'autre conseil, regardent de-ci de-là, discutent entre eux de leurs intentions, puis font leur choix. A ce moment, les quelques derniers se trouvent encore près de la porte d'entrée. Si pour les premiers la consigne est « Un livre par semaine, pas plus » (« Vraiment pas deux, M'sieur ? S'il vous plaaait... pour une fois ? »), pour eux le « pas plus » est un horrible « pas moins ». Ce « pas moins » qui leur est rappelé à chaque fois (double soupir) ferme leur visage et voûte leurs épaules.

Ce spectacle somme toute banal n'est jamais que la version « live » des résultats d'enquêtes sur les habitudes de lecture, ou des statistiques du type « lien entre origine sociale et scolarité ». Jamais il ne me laissera indifférente. A chaque fois, l'enthousiasme des premiers me fait sourire, la bonne

grâce des « autres » me touche, l'accablement des derniers me serre le cœur. Cependant les sentiments sont vains, qui ne se traduisent pas dans l'action.

Mais, diront certains, ce type de situation est complètement dépassé ! Très sincèrement, je crains que non. Bien sûr, de très nombreuses expériences ou actions de lecture originales et séduisantes sont développées un peu partout, grâce à la motivation et à l'enthousiasme de nombreuses personnes ou équipes. Mais elles ne constituent pas la règle, et il reste beaucoup à faire. L'année dernière à la rentrée de septembre, A. était la seule de sa classe dans une école normale bruxelloise à connaître l'existence du Prix Versele, et à y avoir participé.

Le présent article a pour fondement un travail global modeste. Il est mené dans le secteur des Forces belges en Allemagne, milieu par essence fortement structuré, où la hiérarchie, prégnante, s'inscrit au plus profond du cœur des hommes. C'est un travail réalisé avec des moyens réduits et des acteurs qui ne sont ni super-hommes, ni omniscients. Un travail où « les autres n'ont qu'à » n'a pas sa place, mais où chacun, en assumant bien sa fonction, et avec le soutien de tous, prend part à l'édifice commun.

Des objectifs

Il est important de savoir lire et de lire. Qui pourrait dire le contraire ? ! Les « derniers » eux-mêmes le savent très bien, et leurs parents aussi, même si parfois cette certitude est soigneusement dissimulée sous une attitude indifférente, méprisante, voire hostile. Pour se défendre quand on est « dernier », on n'a pas toujours le choix des armes.

Savoir lire pour pouvoir apprendre, lire pour savoir, savoir pour pouvoir, pour vivre, somme toute pour être. Tenons pour acquis que la maîtrise de la lecture par chacun est un objectif de toute première importance. En Communauté française de Belgique, un décret voté par le Parlement a défini les missions prioritaires de l'Enseignement fondamental et de l'Enseignement secondaire. Dans ce cadre général, la maîtrise de la langue française est essentielle, et l'appropriation des compétences disciplinaires « Lire - Ecrire - Parler-Ecouter » primordiale.

Goût, désir et plaisir de lire sont également fins en soi, et moteurs puissants. La lecture, quand elle est un plaisir, enrichit, développe incontestablement l'individu. Mais sou-

vent, le discours sur la lecture se circonscrit autour de ce binôme nécessité-plaisir, peut-être comme un reflet des limites dans lesquelles notre société s'enferme... ou se laisse enfermer. «La vie est courte et dans l'au-delà, personne ne viendra vous demander de combien de livres vous êtes venu à bout. (...) Il faut lire pour prendre solidement en main son propre destin avec une conscience et une maturité toujours plus grandes.», écrivait Hermann Hesse en 1911. Voilà que le petit lapin pose enfin une première patte dans le vaste monde ! Le livre est une porte sur la vie, sur le rêve, la réflexion, l'action. La fonction dynamique et transformatrice de la lecture, source de la réflexion critique, elle-même amorce nécessaire à tout changement véritable et durable de l'homme, du monde ou du cours des choses, est fondamentale. Parlant de l'impérialisme anglais en Inde, Octavio Paz dit qu'il a «introduit la modernité, et avec elle la critique de sa propre domination». Nul doute que la lecture est et reste plus que jamais un outil «moderne» ! Encore faut-il qu'existe le souci de la valeur et de la qualité des ouvrages proposés.

Une société réellement démocratique doit nécessairement s'inscrire dans le temps. Il s'agit ici de la transmission du patrimoine littéraire. Découverte des richesses du passé. Confrontation avec les idées et modes d'expression d'hier, jalons d'aujourd'hui. Pont vers le futur : prise de conscience que ce bien commun hérité doit être transmis, enrichi de l'essence de ce qui fait notre époque. (Mais qu'est-ce qui, en matière de littérature enfantine, fait notre époque ? Voilà un beau sujet à soumettre à la réflexion de jeunes lecteurs !)

Enfin, la bonne qualité des relations tissées autour du livre est, autant qu'un moyen, un objectif à avoir toujours à l'esprit. Livre-genoux, lien entre papa et son bébé-lecteur. Livre-apaisement, livre-bonheur, que l'on raconte à l'heure du coucher. Livre-convoitise et livre-négociation, tel *Chien bleu*, que les grands de maternelle se recommandent mutuellement, qui «sort» chaque semaine et fait l'objet d'intenses tractations : «C'est d'abord pour Henri, cette semaine, parce qu'il est triste parce que sa maman est à l'hôpital, et après c'est pour moi, et après tu pourras l'avoir...» ...

Une stratégie

Une stratégie d'action est mise en place. On définit la stra-

tégie comme l'art de diriger un ensemble de dispositions pour atteindre un but. Les moyens humains sont limités, on s'en serait douté ! Mais si l'on dresse sans préjugés un inventaire de toutes les ressources existantes (institutions, associations, particuliers...), on est surpris de voir combien est grand le nombre total de partenaires potentiels. La constatation est rapidement faite d'une nécessité absolue : le pragmatisme. Il faut constamment garder à l'esprit l'idée que l'on mène un travail de terrain, avec des personnes conscientes de l'importance de la lecture et des enjeux de l'entreprise, soucieuses de qualité, mais qui ne sont ni chercheurs, ni spécialistes en littérature de jeunesse, et qui surtout n'ont pas que cette bataille à livrer. Il faut aussi savoir que jamais les conditions idéales ne sont réunies, qu'il y a des périodes et des lieux de jachère, et que souvent bien mener un projet se résume à gérer utilement l'énergie disponible. Quant aux moyens financiers, ils ne sont pas énormes, et il s'agit donc de bien étudier leur affectation. Les achats sont modestes en quantité, mais bien ciblés. Ils se font le plus souvent sur proposition, ou après consultation, ou à la demande, ou à la carte en fonction des événements, des projets développés et des besoins exprimés. Cela suppose un contact suivi avec les personnes concernées. Dans tous les cas, le livre n'est qu'une facette d'une démarche culturelle globale et d'un état d'esprit où l'autre est un partenaire à part entière.

Pourquoi des élèves du secondaire veulent-ils soudain lire de la poésie et s'impatientent-ils parce que les livres commandés n'arrivent pas aussi rapidement que prévu ? Parce qu'ils ont vécu une rencontre inoubliable avec Arthur Haulot, résistant et poète, qui avec ses quatre-vingts ans et sa verve légendaire, les a secoués «jusqu'au fond des tripes». Pourquoi certains jeunes, «dont personne n'aurait cru que», décident-ils tout à coup de participer à un week-end de création poétique, travail dont sera issu un spectacle de toute beauté ? Parce qu'en classe ils ont rencontré un «écrivain à l'école» qui, avec enthousiasme et doigté, les a amenés à découvrir un univers inconnu d'eux... et à prendre conscience de leurs capacités. Une aventure de ce type sera parfois, pour un jeune funambule, le balancier qui lui donnera la confiance nécessaire pour franchir un passage périlleux de sa vie d'adolescent. Et il constatera que de l'autre côté du vide, il y a des choses passionnantes, difficiles et pourtant à sa portée... la poésie par exemple.

Même si la prévention n'est nullement le but d'une telle entreprise, l'effet bénéfique est appréciable.



Une animation
lecture sous la tente...

Dans les centres d'accueil, certains enfants, pour des raisons dont il est vain de vouloir juger, passent depuis le plus jeune âge le plus clair de leur temps en collectivité. Dans ce contexte, l'idée que «c'est aux parents à» est illusoire. Grâce à l'aide de la Communauté française, des outils de travail (dictionnaires, atlas, encyclopédies, documentaires...) ont été mis à la disposition du projet *Ecole des Devoirs*, pour assister les enfants dans leurs travaux scolaires.

Les animatrices les aideront bien sûr à s'en servir efficacement. Et quand l'*Ecole des Devoirs* élargit son champ d'activité en passant du soutien scolaire à l'animation culturelle des loisirs, dans un projet centré sur la découverte des médias par exemple, le cédérom *Comment ça marche* et le livre du même nom (David Macaulay) seront des compléments idéaux à une visite des studios de la RTBF et à la réalisation d'un court-métrage vidéo. On a là un bel exemple de construction de sens et d'utilisation des fameuses compétences transversales, comprises de manière large. Le livre est utilisé dans un contexte d'apprentissage plus vaste, médium parmi d'autres.

Chez sa gardienne encadrée O.N.E., Marcel, un bébé-lecteur dont le papa militaire est parti pour une mission de quatre mois au Kosovo, comprend, apprend en «lisant» pour la vingtième fois *Toc ! Toc !* que quand on disparaît, ce n'est pas pour toujours. Papa reviendra. Et Marcel s'intéressera aux autres livres prêtés pour un long terme à sa gardienne. Pendant ce temps, chez les grands de maternelle, des livres comme *Drôle de duo* ou *Flon-Flon et Musette* aide-

ront d'autres enfants à donner du sens à l'absence des papas et au travail qu'ils accomplissent en ex-Yougoslavie.

A propos, *Flon-Flon et Musette* c'est *Felix & Florine*, en néerlandais. Et Petit-Bond est Kikker. Après une grimace, les enfants conviennent que c'est joli aussi. Une maman bibliothécaire bénévole s'est fait porte-parole d'autres parents pour suggérer l'achat de livres en néerlandais, en soutien aux cours qui sont donnés en 5^e et 6^e années. Les enfants feuilletent les livres et les comparent page à page : le texte excepté, ils sont identiques! Les bouches s'agrandissent ; ils viennent de prendre conscience de l'existence de l'Autre, «qui est comme nous».

Matthias lui, qui a cinq ans et dont toute l'éducation extrascolaire se fait en allemand, trouve dans *Rosie am Strand* un terrain plus solide. Il montre fièrement le livre à ses petits copains : cette langue inconnue des autres, même s'il ne la lit pas encore, il la connaît, c'est la sienne. Il est en terre connue et retrouve toute son assurance.

Une éclipse, ça n'arrive pas tous les jours . Mais ce sont les vacances. Qui, si les parents ne le font pas, expliquera l'événement aux enfants ? Tous les ouvrages traitant du sujet ont été sortis des bibliothèques et sont au centre de plein air, à la disposition des moniteurs et des enfants. Tiens, c'est dans un livre pour les tout-petits que le schéma explicatif du phénomène est le plus facilement compréhensible... même pour les adultes.

Quant à la B.D., qui peut l'ignorer ? La «grammaire de la bande dessinée» fait partie du bagage dont les jeunes candidats moniteurs de centres de plein air sont munis lors de

la formation théorique qu'ils suivent. Au travers de jeux et d'exercices d'observation, des outils d'analyse et d'appréciation leur sont donnés. C'est une initiation au code propre à la B.D., au langage que celle-ci a en commun avec le cinéma, mais aussi au langage de l'image en général.

La découverte des livres *Ab !, Ob ! et C'est qui le Chef ?* est conjointe à la visite à la Maison belge de Cologne de l'exposition «Josse Goffin». Il s'avère vite que les enfants (4^e-5^e-6^e primaires) viennent pour la première fois de leur vie dans une galerie d'exposition. Avant toute chose, on observe donc l'organisation de celle-ci, les rôles respectifs des éclairages naturel et artificiel, le blanc omniprésent, le calme qui y règne et qui s'impose aux visiteurs... Au-delà des œuvres exposées et des livres de l'artiste, c'est la découverte d'un lieu culturel, de son fonctionnement, de comportements qui y sont liés et qui relèvent du respect dû aux autres visiteurs, aux œuvres, aux locaux. Tout un apprentissage !

Les premières demandes d'intervention en littérature de jeunesse sont souvent ponctuelles : on demande à l'animateur de venir raconter une histoire à une classe, ou de donner un exposé aux membres d'une association de parents... Un travail ne peut être réellement efficace s'il n'est durable. Il faut donc saisir l'opportunité qui est offerte et donner à la demande une suite positive, mais assortir sa réponse d'un nouvel objectif : la mise en place de relais. Souvent ceux-ci existent déjà dans ou autour de l'institution demanderesse, mais ils sont ignorés ou ils s'ignorent. Si l'animateur spécialisé leur donne la possibilité de se révéler (à eux-mêmes et aux autres), une action fructueuse pourra être menée.

Des mamans qui se forment pour pouvoir raconter des histoires aux enfants dans le cadre scolaire, qui entrent dans les classes et y côtoient les enfants seront évidemment aussi des alliées pour d'autres projets entrepris par l'école. Quand on raconte une histoire à des petits, ils ne restent pas forcément en place, ils ne sont pas tous attentifs au sens où l'adulte l'entend, certains veulent «Madame» pour eux tout seuls... Confrontées à la réalité d'une classe, ces mamans auront désormais une vision beaucoup plus juste, et une meilleure compréhension du travail de l'enseignant et des difficultés qu'il rencontre. Au sein de l'association des parents ou lors de contacts plus informels, elles pourront si nécessaire être des truchements précieux entre les enseignants et les autres parents. L'école, qui aura su s'ouvrir, se verra soutenue dans sa mission. Directement et indirecte-

ment, les enfants sont les principaux bénéficiaires d'une coopération de ce genre. Au départ était le livre...

Chez les gardiennes à domicile O.N.E., des valises-livres sont déposées ; certains ouvrages restent à demeure, à ce point aimés qu'ils «grandissent» avec les enfants ; d'autres sont régulièrement remis en circulation. Des achats particuliers sont faits à la demande. Un temps de formation à la littérature de jeunesse a été programmé. Une main se saisit par hasard du livre *Jules le plus beau bébé du monde* (qui traite de la jalousie d'une grande sœur), et voilà que les langues se délient. Chacune y va de ses observations sur le développement et le comportement de «ses» enfants, les questions fusent. Peu à peu un nouveau besoin se fait jour : en savoir plus, et de manière formelle, sur la psychologie de l'enfant. Le livre, au départ fin en soi, aura été l'occasion d'échanges passionnés, et tremplin vers d'autres horizons.

Avec les relais non professionnels, le parti est pris du réalisme. Les maladresses, les hésitations et l'inexpérience font partie du jeu. Il faut devenir, avant d'être ! Le plus grand respect est dû à chaque partenaire, dès l'instant où celui-ci fait montre de la volonté réelle de développer un travail de qualité. Etre bénévole n'empêche pas de travailler de manière professionnelle. La formation et le travail en compagnonnage sont là pour aider chacun à progresser. Accepter l'autre avec ses qualités et ses manques est aussi affaire de démocratie au quotidien. (*«Au diable vos lunettes, vos microscopes, vos télescopes, vos différences nationales et religieuses, votre soif de puissance, vos ambitions absurdes ! A quatre pattes, et enseignez l'alphabet aux fourmis ! - si vous en êtes capables.»* H. Miller, *Virage à quatre-vingts*).

Il faut ajouter qu'une réflexion globale a lieu périodiquement. Celle-ci est menée au sein d'un Conseil culturel qui a pour double objet l'évaluation de l'ensemble de la politique culturelle menée au sein de la communauté, et la définition de lignes d'action futures. Sont invités à y participer responsables d'associations, de comités de quartier, directeurs d'école, bibliothécaires, acteurs culturels «individuels», représentants des Services publics.

Ainsi donc, non seulement les partenaires professionnels ou bénévoles directement intéressés par le travail spécifique mené en matière de promotion de la lecture, mais aussi des personnes qui a priori ne semblent pas avoir d'intérêt immédiat dans ce domaine particulier sont informées et conscientisées à propos de ce qui se fait, et prennent part au débat. La lecture est l'affaire de tous.

A l'école - Un choix démocratique

Il est peut-être utile de rappeler que l'encouragement de la production et de la diffusion de livres pour enfants est prévu à l'article 17 de la Convention relative aux droits de l'enfant, adoptée par l'Assemblée générale des Nations-Unies le 20 novembre 1989 à New York et ratifiée par la Belgique (parution au *Moniteur belge* du 17.01.92).

Afin de concrétiser ce principe, une ligne de conduite est appliquée, telle qu'illustrée ci-dessus : «Partout, et à chaque occasion». Dans cette démarche, l'école est un partenaire privilégié, car TOUS les enfants y sont réunis. Cela se traduit en une formule qui sous-tend des années de travail : " l'école est le premier foyer culturel ". L'obligation scolaire offre à l'école la chance d'être un endroit privilégié de démocratie culturelle. Cette chance doit être saisie. L'école publique est et doit rester universelle. Dans une classe ou dans un groupe d'enfants comme dans la vie, il y a Mathilde, Ali, Kévin et Rosetta. Si le souci d'équité doit être la règle et si des discriminations positives sont indispensables, il faut cependant toujours garder à l'esprit que chaque enfant, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, a droit à toute l'attention nécessaire. On peut être issu d'un milieu matériellement favorisé et vivre dans une grande pauvreté intellectuelle ou affective. L'enfant existe en tant que tel et pas comme représentant du milieu dont il est issu. Oublier cela serait prêter le flanc à la contestation et donc mettre l'école en danger. Les technologies nouvelles permettent désormais de délivrer à distance un enseignement subordonné aux seules lois du marché. Dans un projet de ce type, l'éducation — payante — se résumera à une acquisition des savoirs strictement nécessaires à la satisfaction d'exigences économiques. L'universalité de l'école sera aussi sa sauvegarde. Le principe doit être affirmé dans le discours, et en permanence confirmé dans les faits. C'est la démocratie qui est en jeu. Un enseignement véritablement démocratique est à mon sens celui qui à la fois apporte le meilleur à chaque enfant, et exige de lui toute l'excellence dont il est capable.

Le livre est un outil culturel idéal pour faire percevoir à l'enfant ce qu'est la qualité et la beauté, et combien l'une et l'autre peuvent l'enrichir.

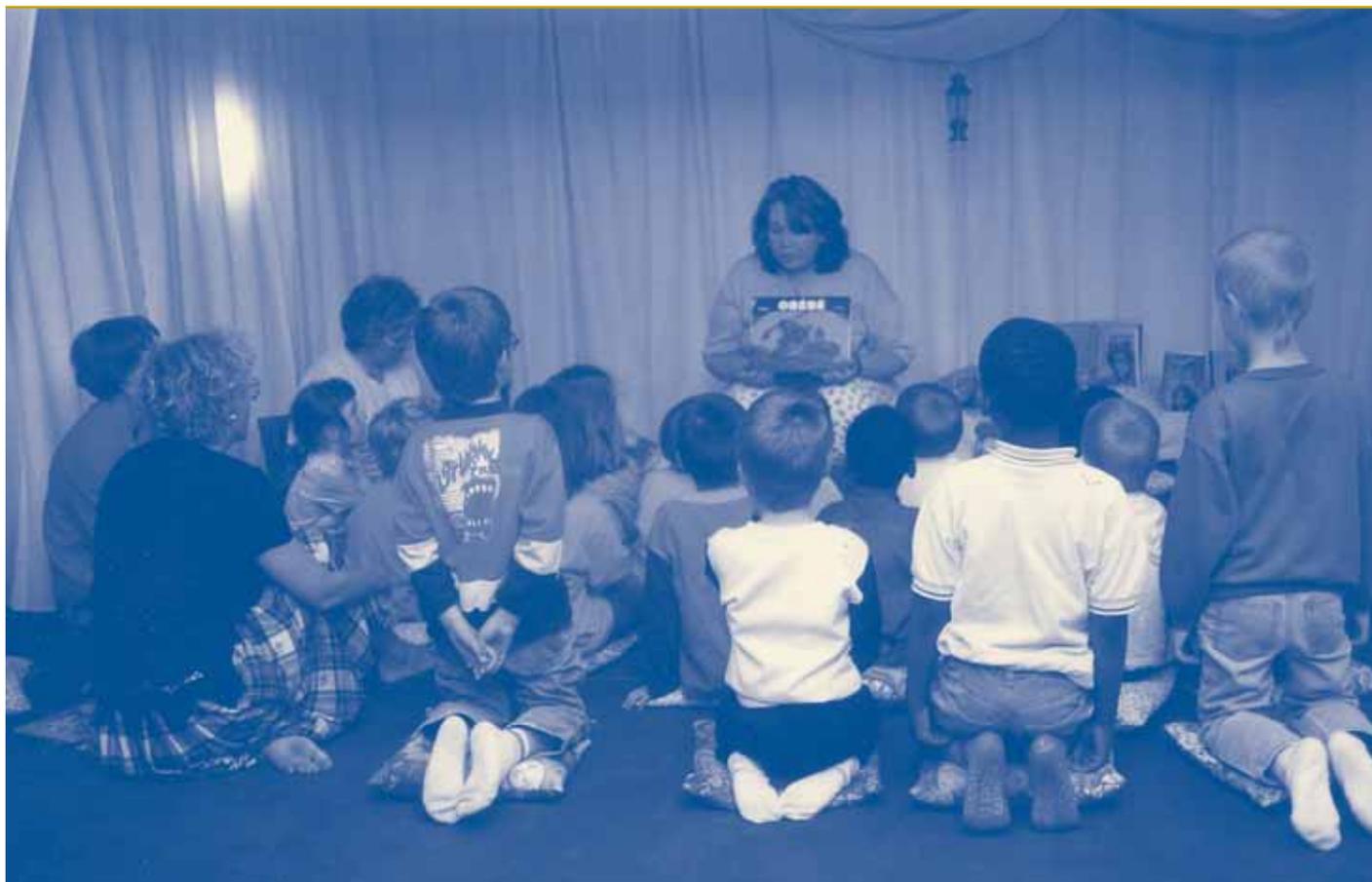
Une animation-lecture en classes de neige.

C'est le soir. Dehors, le vent souffle en tempête et chasse violemment les flocons contre les vitres. A l'intérieur, la classe est presque plongée dans le noir. Des branches de sapin tombées au sol et qui embaument la résine ont été disposées sur une table. Un cercle de petites bougies les entoure. L'ambiance est un peu magique. Le livre présenté : *Les enfants de Noé*. Au fil de l'histoire, l'émotion s'installe. Les enfants assis en rond se serrent plus fort les uns contre les autres. L'instituteur a eu l'excellente idée de leur faire chausser leurs pantoufles. C'est une très belle soirée. Basée sur une mise en scène somme toute fort simple, cette heure de lecture aura rendu une belle histoire palpable aux sens des enfants. Plus encore, elle leur aura permis de ressentir une qualité d'émotions étrangère à la plupart, et bien éloignée des plaisirs répétitifs et souvent factices de la consommation audio-visuelle ou informatique auxquels ils sont habitués. Vivre est bien autre chose que consommer. Pour beaucoup, il s'agit d'une expérience unique. Rendre vivant, et par là même, accessible...

Choix d'introduction établi avec un spécialiste de la Médiathèque, quelques notes des *Silhouettes* de Dvorak emmènent les enfants à Petersbourg, découvrir *Le Nez*, adaptation d'une nouvelle de Gogol. Pour la plupart, la musique classique pourrait aussi bien provenir de la planète Mars. Tous sont intrigués, tous écoutent attentivement... et demandent à réentendre la musique une fois la lecture terminée.

La difficulté ne rebute pas les enfants, au contraire. La lecture annoncée d'un texte difficile assortie de la double affirmation : un, qu'il faudra être particulièrement attentifs ; deux, de la conviction qu'a le maître de la capacité des enfants à relever le défi, recueille chez eux un intérêt certain. Qui se traduit quasiment physiquement par un mouvement collectif où l'on voit toutes les poitrines se gonfler, et les enfants se redresser sur leur banc. Ils ont, bien plus qu'on ne le croit, conscience que pour voir de beaux panoramas, il faut grimper.

Cependant, tout en étant exigeant sur les qualités littéraires, graphiques, scientifiques... des ouvrages, il faut veiller à éviter de n'accorder le statut de culturel qu'à ce qui est difficile et à dénier cette même qualité (culturelle) à tout ce qui est populaire. La nature connaît la pâquerette et l'orchidée. Peut-être avons-nous parfois tendance à nous poser en censeurs distingués du plaisir des autres, même des plus jeunes,



au nom de la sainte qualité littéraire. Souvenons-nous que les livres «s'éclairent» mutuellement et que la lecture d'un ouvrage difficile est souvent plaisante, qui est conjointe à celle d'un autre simplement délassant. Le «bon goût» littéraire tient quelquefois du poison culturel.

A l'école, l'enfant doit être confronté à l'immense diversité de la littérature de jeunesse. Il découvrira qu'il y a bien d'autres normes, d'autres réalités que celles qu'il connaît, d'autres difficultés que les siennes. Le lien étant fait avec ses préoccupations personnelles (il en a !), peut-être pourra-t-il relativiser la toute-puissance de sa vie à lui, et se construire peu à peu avec et face à elle. D'autres cultures et d'autres codes que ceux de son milieu existent, ainsi que de multiples manières de les exprimer, et cette multiplicité est une richesse.

Pour certains ouvrages, une utilisation en groupe nécessitera la prudence. La fiction la plus échevelée est parfois bien en deçà de la réalité vécue par certains enfants. L'adulte ignore parfois tout de ces situations. Et même en connaissance de cause, il n'est pas à la place de l'enfant et ne sait pas comment celui-ci affronte les choses au fond de son cœur. Les meilleures intentions du monde et toutes les précautions possibles ne garantissent pas qu'aucune blessure ne sera occasionnée. Le même ouvrage emprunté par l'enfant à l'a-

bri du regard de ses pairs pourra être lu avec bénéfice («ça parle de moi et je m'y retrouve») ou rejeté en silence («ça brûle»).

Les exemples rapportés ci-dessus se réfèrent à des expériences collectives de lecture. Parallèlement, un apprentissage doit être fait, qui amènera peu à peu l'enfant à l'autonomie face au livre. Fréquenter la bibliothèque, en comprendre et en maîtriser le fonctionnement, savoir utiliser l'ouvrage documentaire, savoir évaluer la qualité de celui-ci, diversifier et affiner ses choix dans le domaine de la fiction... font partie de cet apprentissage.

Faut-il le dire, la possibilité pour chaque citoyen grand ou petit d'accéder à des ouvrages de qualité par le biais de la bibliothèque publique est un pilier de la démocratie culturelle (et l'accueil que l'on y reçoit l'ornement de cet élément d'architecture). Je pense que chacun doit être informé des objectifs formulés en matière de lecture publique, pour lui en tant que personne, en tant qu'élève, en tant que citoyen. Souvent d'ailleurs la question est posée à l'adulte qui vient en classe pour l'une ou l'autre animation: «Madame, pourquoi faites-vous ça ?» Et une espèce de soupir d'aise est poussé à l'écoute de la réponse. Sous ce soupir, une manière de dire «Ça signifie qu'on se soucie de nous, qu'on est pris au sérieux...».

Dans le cadre d'une animation avec une classe de maternelle (un coin lecture sous la tente blanche)...

Régine PETERS

Responsable du service *Jeunesse et Culture* à la division *Famille-Jeunesse* de l'OCASC (Cologne; Forces belges d'Allemagne)

Des jeunes qui savent dégager la structure d'un récit de fiction, déterminer les caractéristiques ou attributs d'un héros, identifier les personnages adjuvants ou opposants, comprendre la fonction de l'anti-héros, distinguer ce qui est brouillard et remplissage, voir comment sont traités le temps et l'espace..., qui, ayant démonté un récit, sont peu à peu capables d'en construire un autre, sont des jeunes qui savent «lire» le fonctionnement d'une société et des rapports humains, comprendre le traitement médiatique d'un événement ou d'une crise. Des jeunes qui ont appris à analyser sentiments et émotions des personnages d'un roman, commencent sans doute à savoir lire en eux-mêmes.

Enfin, il est important de souligner combien est ténu le fil de confiance que l'adulte peut essayer de renouer entre lui, le livre et l'enfant en situation d'échec, découragé. L'attitude, le comportement de cet adulte peuvent être déterminants. Il faut n'en faire ni trop, ni trop peu. Quant au rôle du maître, il est à mon avis essentiel pour amener les enfants à aimer lire : sa connaissance des livres, sa compétence, son enthousiasme, sa capacité à rendre le livre précieux et accessible à la compréhension, sa volonté d'aboutir, une attitude d'écoute et de non-jugement... Cela n'est pas donné à tout le monde. A l'école, le travail en équipe et l'ouverture aux ressources du milieu devraient permettre de jouer les vases communicants pour les différents domaines d'apprentissage. Il apparaît que le décret de 1997 induit peu à peu un nouvel état d'esprit et de nouvelles habitudes. Lentement mais sûrement, les individualismes perdent du terrain. Concertation et coopération ont réveillé le sens de l'intérêt commun, permettant une économie de moyens autrefois difficilement concevable. Même si les sommes en jeu sont modestes, le changement de mentalité que cela suppose est d'une grande valeur symbolique. Ici on échange des informations, là on transfère des ouvrages, une «cédéromothèque» s'organise, on porte un autre regard sur les parents et on s'abstient de qualifier de démissionnaires des personnes tout simplement démunies... Pour le plus grand profit des petits.

Une conclusion

Le travail évoqué ci-dessus, le service public en a été et en est un acteur essentiel. Il s'agit de l'OCASC (1), organisme

parastatal de la Défense nationale, à qui la loi a donné vie, et des arrêtés royaux une large mission de développement social et culturel. De la Communauté française aussi, qui apporte depuis de très longues années son étroite et indispensable coopération : Inspection générale, Lecture publique, Promotion des Lettres et C.L.P.C.F., Formation. De l'O.N.E. également. Et du Service de la Diffusion et de l'Animation culturelles de la Province de Luxembourg, source d'inspiration récurrente. Partenaires tout aussi indispensables, les écoles de la Communauté française en F.B.A. (2), toujours ouvertes et accueillantes. Il convient de mettre en lumière cette dynamique publique, pour faire droit à la vérité d'abord, mais encore parce que la vitalité des institutions constitutives d'un Etat est aussi affaire de démocratie.

Dans le même ordre d'idées, les associations d'éducation permanente et de très nombreuses personnes privées parmi lesquelles tous (toutes) les bibliothécaires bénévoles jouent au quotidien un rôle fondamental. Sans leur engagement et leur constance, des pans entiers d'activités devraient peut-être être abandonnés.

Et il y a les lecteurs. Parmi ceux-ci, les plus jeunes et les plus rétifs sont sans doute nos meilleurs maîtres.

Toutes les forces, publiques et privées, sont ainsi mises en commun au service d'un idéal de progrès qui lie présent et avenir : «Le meilleur pour le plus grand nombre».

RÉGINE PETERS ■

Octobre 1999

Bibliographie :

- Chien bleu*, NADJA, L'école des loisirs.
Comment ça marche ?, David MACULAY, Ed. Larousse.
Toc ! Toc !, Mathew PRICE, Jean CLAVERIE, Ed. Albin Michel.
Drôle de duo, Max VELTHHUIJS, Ed. Pastel /L'école des loisirs.
Flon-Flon et Musette, ELZBIETA, Ed. Pastel /L'école des loisirs.
Felix & Florine, ELZBIETA, Lemniscaat/Denis.
Rosie am Strand, Antoon KRINGS, Moritz Verlag.
Ah ! et Oh !, Josse GOFFIN, Réunion des Musées nationaux.
C'est qui le Chef ?, Josse GOFFIN, Ed. Centurion.
Jules le plus beau bébé du monde, Kevin HENKES, Kaléidoscope.
Les enfants de Noé, Jean JOUBERT, L'école des loisirs.
Le nez, Rainer MALKOWSKI, Rolf KÖHLER, Ed. Gallimard.

(1) Office Central d'Action Sociale et Culturelle au profit des membres de la communauté militaire.

(2) F.B.A. : Forces Belges d'Allemagne.

ACTES SUD JUNIOR : L'ŒUVRE DE MADELEINE THOBY

PAR DOMINIQUE DE MEES, CLAIRE DERELY, LAURENCE LEFFEBVRE



Inconditionnelles d'Actes Sud, nous avons été déconcertées par les différences de qualité proposées par la maison d'édition Junior et les avis contradictoires des professionnels du livre, ainsi que par l'attitude d'Hubert Nyssen qui, interpellé à la Foire du livre de Bruxelles, ne se sentait nullement impliqué dans les publications pour la jeunesse. Nous avons alors décidé de rencontrer Madeleine Thoby, directrice d'Actes Sud Junior, à Paris, en mai 99. Cet article reprend les lignes essentielles de notre entretien et un court point de vue sur la production d'Actes Sud Junior.

Un succès foudroyant

Quatre ans d'existence et, déjà, Actes Sud affiche à son palmarès quelque 125 titres répartis en une vingtaine de collections couvrant toutes les tranches d'âge. Dans un premier temps, les parutions ciblent un lectorat de 12 mois à 12 ans, mais, dès 1998, elles s'adressent aussi aux adolescents. Ceci résulte du choix de Madeleine Thoby : publier de tout, tout de suite, installer une cadence de publication qui assure une présence visible en librairie.

En 1999, Actes Sud Junior réalise un chiffre d'affaires de 13 millions de FF contre 7 millions en 97. Pour chaque titre, le tirage minimum est de 10 000 exemplaires et beaucoup sont traduits en grec, turc, espagnol, italien...

Madeleine Thoby : parcours d'une passionnée

D'origine bretonne, Madeleine Thoby est psychologue et philosophe de formation. Il y a 25 ans, directrice d'une maison d'enfants, elle souhaite y introduire des livres pour les tout-petits. Cela lui est refusé, «faute de compétence». Qu'à cela ne tienne ! Elle passe le concours de bibliothécaire, est reçue avec mention, et se voit proposer la direction d'une bibliothèque. Passionnée par la fonction, elle assure la formation des bibliothécaires et continue sa formation personnelle avec des éditeurs. Sollicitée par Hachette, elle refuse, mais accepte de participer à la création des Editions Syros. Pour Madeleine Thoby, c'est la découverte du monde éditorial. Elle devient rapidement directrice commerciale chez Syros et propose alors une collection pédagogique qui rencontre le succès. Après deux ans, elle crée le secteur jeunesse de Syros. Quelques années plus tard, elle finit par passer chez Hachette, puis suit son patron, Jean-Claude Dubost

chez Bayard, où elle restera 10 ans. Au bout de quelques années, Madeleine Thoby souhaite prendre son envol vis-à-vis du monde éditorial. Cependant, la passion reste la plus forte et elle se laisse convaincre par Françoise Nyssen : Actes Sud souhaitait créer un département Jeunesse, sans projet plus précis ; Madeleine Thoby se lance donc dans l'aventure.

Le travail éditorial

Madeleine Thoby propose un plan de développement pour Actes Sud Junior : chaînage et continuité....

D'une part, il est indispensable de couvrir au plus vite les divers aspects du livre de jeunesse et toutes les tranches d'âge, d'autre part, un effet collection (même prix, même format, même nombre de pages) correspond aux démarches du plus grand nombre de lecteurs. Madeleine Thoby affirme sa volonté de publier des livres riches de sens, car trop de livres «creux» envahissent les rayons. Le manque est surtout apparent dans les collections pour adolescents : les bons romans sont rares, trop peu d'auteurs s'y essaient et les grands auteurs maison, pressentis par Madeleine Thoby, ont pratiquement tous refusé d'écrire pour les adolescents. Mais elle ne renonce pas : la rentrée 2000 offre des romans historiques, philosophiques ou psychologiques pour adolescents.

En projet aussi une collection sur l'opéra, une collection «Voyage à l'intérieur de soi» (présentée à Bologne en mars 2000), des livres de jeu et de psychologie.

Attachée aux livres de fond découverts au cours de sa carrière, Madeleine Thoby décide de compléter sa politique éditoriale par des rééditions et propose des livres qu'elle estime excellents et formateurs. Cette démarche nous fera redécouvrir *Le Petit Poucet*, illustré par Claude Lapointe et antérieurement paru chez Grasset, ainsi que des titres épuisés des Editions des femmes : *Rose Bonbon* et *L'histoire vraie des Bonobos à lunettes*, d'Adela Turin, illustrés par Nella Bosnia, parus dans les années soixante-dix, dans la collection «Du côté des petites filles». La collaboration Turin, Bosnia et Thoby devrait s'enrichir de nouveaux titres, inédits cette fois.

Dominique DE MEES

Dominique De Mees, régente littéraire, formatrice en littérature de jeunesse, animatrice d'ateliers créatifs, responsable des «Ateliers de la Lune bavarde».

Claire DERELY

Bibliothécaire-dirigeante à Woluwé-Saint-Pierre (Bruxelles), elle a organisé la restructuration des trois bibliothèques communales en un réseau coordonné et harmonisé (1997).

Avec son équipe de bibliothécaires, elle a à son actif :

- la création du " Prix Ado-lisant " (Premier Prix pour adolescents en Belgique : 1998-1999-2000-2002-2003)
- la création du " Prix Plume d'honneur ", (mise en valeur des écrivains de la commune 2000-2002) .

A propos de la traduction, l'éditrice rencontre de nombreuses difficultés : les bons traducteurs en français, capables de travailler correctement sur un texte pour la jeunesse, sont rares. Elle souhaiterait donc former des traducteurs spécialisés en ce domaine. Maîtrisant parfaitement l'allemand, Madeleine Thoby nous fait découvrir les richesses de l'édition allemande et des pays de l'Est.

Elle gère l'ensemble des collections, avec l'aide de deux assistants, d'une équipe éditoriale en Arles et d'un atelier graphique, Repères Communication. Madeleine Thoby a également instauré un partenariat avec l'éditeur italien Motta, qui n'a pas de secteur Jeunesse.

Une femme qui défend ses idées

«Un bon livre pour enfants est un livre qui ne tombe pas des mains de l'adulte» explique Madeleine Thoby.

Elle se prétend beaucoup plus exigeante sur le style en littérature de jeunesse, que dans les livres pour adultes : «des styles plus relâchés sont acceptables pour les adultes, mais l'écriture pour enfants exige beaucoup plus de rigueur la construction, la causalité, la compréhension. Il est impératif d'utiliser un langage rigoureux, d'employer le mot juste».

Madeleine Thoby aime avant tout publier des livres qui ont du sens, suscitent une émotion, éveillent le plaisir du jeu avec le langage, car «trop de livres pour enfants n'ont ni queue ni tête.».

Elle estime que l'enfant a besoin de repères et souhaite donc lui donner des clefs pour retrouver ses racines, se situer dans son quartier, sa ville, son pays, pour relier le livre aux préoccupations de sa vie quotidienne. Elle se veut insolente, mais pas provocatrice, sinon à bon escient, car il n'y a ni sujet tabou, ni sujet interdit. C'est dans cet esprit que sont nés *J'ai peur du monsieur* ou *Grand-père s'en est allé*.

Madeleine Thoby affiche aussi une totale liberté vis-à-vis des autres éditeurs pour la jeunesse ; sa devise pourrait être «ne rien faire contre, ne rien faire comme».



Actes Sud Junior, c'est Actes Sud d'abord

Madeleine Thoby n'a pas cherché à se positionner face à la concurrence, mais face à Actes Sud afin que les lecteurs du secteur Junior deviennent un jour peut-être, des lecteurs de la production pour adultes : c'est donc une attitude en faveur de la littérature. Ce choix délibéré de se rattacher à la maison mère fait la force d'Actes Sud Junior ; tous les livres ont un air de famille, une forme rapidement identifiée par les lecteurs adultes : le papier Conqueror de couleur ivoire, la présentation élégante et soignée (petits livres cousus qui tiennent bien en main), les couvertures souples à pelliculage mat. Madeleine Thoby veille constamment à conserver des prix modiques et accessibles aux jeunes lecteurs.

Les collections importantes

«Les petits bonheurs»

Le plaisir de lire vient du plaisir de dire : Madeleine Thoby a appris à lire avec *Chantefables* et *Chantefleurs* de Desnos, elle propose donc des comptines, d'abord refusées par Bayard comme difficiles et trop complexes à traduire.

Corinne Albaut, auteur de nombreux recueils de la collection, a d'ailleurs édité chez Bayard (*101 poésies et comptines autour du monde*, etc) avant de rejoindre l'équipe d'Actes Sud Junior. Pour le nom de la collection, Madeleine Thoby s'est souvenue du roman de Colette Viviers, *La maison des petits bonheurs*.

«A petits pas»

Madeleine Thoby était peu favorable aux «livres services» mais, contactée par les auteurs de la collection du «Musée en herbe», Sylvie Girardet et Puig-Rosado, elle finit par proposer quatre titres : *La politesse*, *La prudence*, *Le civisme* et *La citoyenneté*.

«Les histoires de la vie»

J'ai peur du monsieur, de Virginie Dumont, illustré par Madeleine Brunet, répond à de nombreuses demandes : ce titre n'a donc pas surfé sur l'événement mais est paru au terme d'un important travail de préparation. L'exhibitionnisme a été choisi comme la situation la moins agressive, la plus simple, la plus basique en ce domaine ; Madeleine Thoby préfère suggérer plutôt qu'inquiéter : «Il est inutile de faire (re)vivre un événement pénible, ce titre doit être absolument traité en livre outil, en prétexte. Il est là pour susciter des questions, amorcer

Laurence LEFFÈBVRE

le dialogue. Il ne faut surtout pas le laisser tel quel». Elle considère que l'enfant est trop souvent agressé par l'adulte : parents, enseignants ou éditeurs l'obligent à se poser des questions qu'il ne se pose pas. C'est pourquoi Actes Sud Junior a choisi la version la plus simple, sans détails techniques agressifs. Ce type de livre révèle qu'il n'y a pas de sujets pour enfants et d'autres pour adultes, seule l'écriture diffère.

«Les enquêtes de la Main Noire»

Meilleure vente d'Actes Sud Junior, toutes collections confondues, au salon du Livre de mars 1999, ce livre est pourtant resté 12 ans dans les cartons de son éditrice avant de voir le jour. Dans cet album ludique, interactif, illustré façon B.D, le texte très présent, entraîne le lecteur dans une enquête policière qu'il conduit lui-même. Par le biais de ce titre et de bien d'autres, Madeleine Thoby refuse la pédagogie de l'échec, refuse d'opposer pédagogie et plaisir, mais insiste sur le plaisir de lire et d'apprendre.

Notre regard

Il nous parut difficile de nous fier à l'ensemble de la ligne éditoriale ou même à une collection complète, chaque titre demandant à être examiné isolément. On pourrait reprocher à l'illustration d'être sans risques : c'est un parti pris de la maison ! selon Madeleine Thoby, l'illustration doit être lisible, raconter une histoire identique ou complémentaire de celle du texte. Elle part toujours d'un texte qui n'est pas là pour légender l'illustration, mais doit «tenir» sans elle. On retrouve ici le plaisir du texte défendu par Actes Sud. Il faut cependant souligner l'exceptionnelle qualité de l'album *Un rêve pour toutes les nuits*, de Lisa Bresner, illustré par Frédéric Mansot, et dont les calligraphies sont de Dong Qiang, magnifique ouverture à un univers culturel méconnu et élégante introduction aux idéogrammes chinois sous la forme d'histoires-rébus. Madeleine Thoby mène la barque d'Actes Sud Junior avec une passion bouillonnante de désirs et d'idées, mais cette omniprésence n'aurait-elle pas parfois un côté un peu réducteur, voire étouffant ?

Nos coups de cœur

«Les grands livres»

Collection de rééditions ou de créations, elle est remarquable autant par la qualité graphique de ses albums que par la

- Bibliothécaire dirigeante, responsable de " La Ribambelle des Mots", section jeunesse de la bibliothèque centrale provinciale du Hainaut, à La Louvière.
- Enseignante à l'IPSMA (graduat) de bibliothécaire, pour la littérature française contemporaine et l'animation en bibliothèque de jeunesse et ludothèque.
- Chargée de la sensibilisation au livre pour les tout-petits des équipes de gardiennes encadrées par *Vie Féminine*.
- Membre du comité permanent du *Prix Bernard Versele*.
- Membre de l'équipe de programmation d'un cinéma d'art et essai; chargée en outre de la programmation pédagogique.

richesse des textes proposés. C'est dans cette collection que prendront place, tout naturellement, les rééditions des albums des Editions des Femmes : *Un merveilleux malheur*, *Arthur et Clémentine*, *Les Bonobos à lunettes*.

On y retrouve le merveilleux texte de Paul Auster mis en images dans le film *Smoke* de Wayne Wang et, ici, illustré par Jean Claverie, *Le Noël d'Auggie Wren*. C'est ici aussi que nous rencontrons *Les contes de Russie*, illustrés par Yvan Bilibine, et *Sindbad le marin*, par Bernard Noël, illustré par Alain Le Foll.

«Les histoires pas sages»

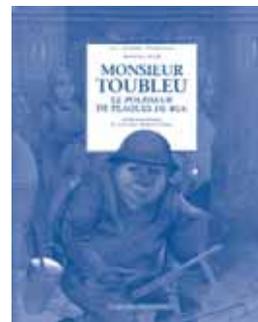
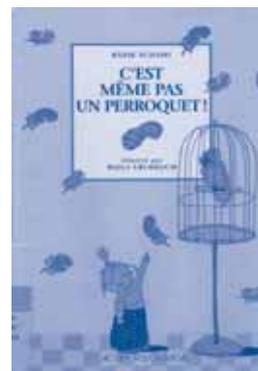
C'est même pas un perroquet, de Rafik Schami, illustré par Wolf Erlbruch, est un délice d'humour et d'absurde, salué par la sélection du prix Versele 98 (catégorie 3).

«Les petits polars»

Les aventuriers du silence, de Virginie Lou, illustré par Yves Besnier, est un récit original qui tranche sur le polar classique des collections pour ados par un climat légèrement fantastique mêlé à des événements très quotidiens : deux jeunes nous entraînent dans un monde mystérieux, «Le monde du silence» sous nos pieds. Ce thème du silence comme refuge face à la pollution sonore des grandes villes est si rare dans la littérature de jeunesse qu'il mérite d'être salué.

«Les albums tendresse»

Comment résister aux albums de Monica Feth, illustrés par Antoni Boratynski ? *Monsieur Toubleu, le polisseur de plaques de rues*, *Monsieur Toupuissant et l'arc-en-ciel* et *Monsieur Tougris le ramasseur de pensées* séduisent autant par les merveilleux tableaux pleine page de l'illustratrice que par la poésie, la richesse, la profondeur de leur texte. La référence, dans ces albums, à la richesse poétique des graveurs des pays de l'Est est un des points de départ de notre intérêt pour Actes Sud Junior.



DOMINIQUE DE MEES ■

CLAIRE DERÉLY ■

LAURENCE LEFFÈBVRE ■

Février 2000

Une expérience pratique de médiation entre le livre et le tout-petit.

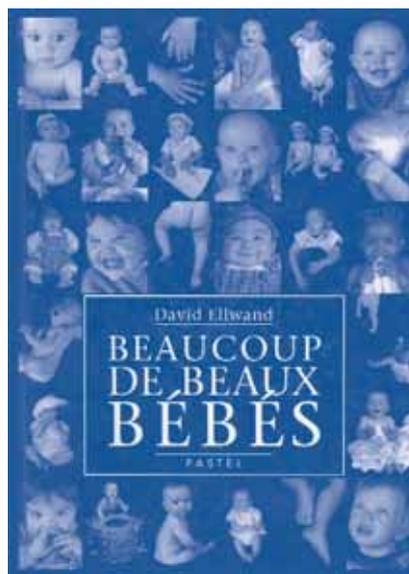
PAR MICHÈLE LATEUR

N

ombreaux sont les articles et les dossiers qui parlent des livres et des bébés. Tellement nombreux qu'on pourrait en conclure un peu hâtivement que tout a été dit sur le sujet.

Si j'ai choisi d'y revenir, c'est en partant de l'hypothèse que la description et les enseignements d'une expérience de terrain peuvent être utiles à d'autres intervenants. En collaboration avec A.Li.Se, Association Lire et S'exprimer, et avec le soutien du Ministère de la Communauté française, j'ai l'occasion de développer plusieurs projets d'animation-formation autour du livre dans différentes crèches du Brabant wallon et de Bruxelles.

Après une courte remontée dans le passé, voici donc le récit de quelques moments de vie, des remarques nées de la pratique, ainsi bien sûr qu'un souhait pour l'avenir.



Livres et bébés ont leur histoire

On peut considérer que le projet d'introduire le livre dès les premières années de la vie voit le jour à Paris en 1979, à travers les communications et les échanges de vues de Geneviève Patte et de René Diatkine au colloque «Les conditions de l'apprentissage de la langue écrite», au cours duquel les enjeux politiques, sociaux et culturels de la lecture sont particulièrement bien mis en lumière (1). De son côté, au sein du Service de Tony Lainé, Marie Bonnafé, cherchant à étendre le suivi de jeunes enfants en grande difficulté d'insertion sociale, met sur pied des réseaux entre les centres culturels, les bibliothèques, l'école, et les services sociaux. C'est ainsi qu'en 1980 est créé ACCES, Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations (2).

Au cours de la décennie suivante, l'idée d'aller à la rencontre des enfants dans leurs lieux de vie grâce à des animations autour du livre, connaît un grand développement. Parallèlement à cette nouvelle approche, des séminaires sont animés dans l'Essonne par René Diatkine, puis à Paris par Marie Bonnafé. Les observations rapportées par les anima-

trices, les partages d'expériences, apportent sur le sujet des éclairages nouveaux.

En Belgique, des actions culturelles à partir du livre se développent de manière isolée au début des années 90.

En 1993, après le colloque «Lire change la vie» qu'organise Christiane Toussaint, directrice du Service de la Diffusion et de l'Animation culturelles de la province de Luxembourg, les interventions de Juliette Campagne, Marie-claire Bruley et Michel Defourny, en résonance avec l'expérience française, donnent le coup d'envoi aux actions d'éveil des tout-petits par le livre (3).

En 1995, le Centre de Lecture publique de la Communauté française lance «Premiers pas, premières pages», exposition itinérante de livres minutieusement sélectionnés. Cette vaste opération culturelle permet de nombreuses rencontres, suscite des

débats fructueux entre professionnelles de la petite enfance, bibliothécaires, parents et animatrices (4). Depuis lors, de nombreux colloques, publications, formations et interventions permettent d'approfondir la réflexion, de réalimenter la recherche, de lancer les indispensables passerelles entre la pratique et la théorie, et de remettre nos idées en question.

Dérapages et difficultés

Mettre des livres dans les mains des bébés est donc à présent considéré comme une activité respectable à haute valeur culturelle. On peut même avancer que cette démarche connaît depuis quelques années un véritable engouement. Avec, bien entendu, le risque que — enthousiasme et inexpérience mêlés — certains «dérapages» la détournent ici et là de ses motivations premières.

Exemple de dérapage. Une crèche, pour être une «bonne crèche», se doit de mettre des livres dans les mains des tout-petits et d'en faire des bébés lecteurs. Avec comme corollaire, la culpabilisation des professionnelles de la petite enfance qui ne raconteraient pas d'histoires...

Autre exemple de dérapage: l'animation autour du livre est considérée comme un spectacle. Avec comme conséquence

(1) Geneviève Patte était conservateur, directrice de la bibliothèque et du centre de documentation de la Joie par les Livres jusqu'en 2001. René Diatkine, psychiatre et psychanalyste, décédé en 1997. Un des fondateurs d'ACCES. Les actes de ce colloque ont été publiés sous l'égide du Ministère français de l'Education nationale. Paris, CNDP, 1979. Une synthèse de ce colloque fondateur est présenté par Elisabeth Bergeron dans «Les Cahiers d'ACCES» n°5 : «Lieux de lecture- Lectures d'enfance», novembre 2001.

(2) Marie Bonnafé, psychiatre, membre de la Société psychanalytique de Paris. Directrice d'ACCES dont elle est une des fondatrices. Tony Lainé, décédé en 1992, dirigeait le Service du 13^e secteur de psychiatrie infanto-juvénile de l'Essonne. Il est un des fondateurs d'ACCES.

de donner aux bébés et aux puéricultrices un rôle de spectateurs et non plus de co-lecteurs. De plus, qui dit spectateur dit obligation de rester assis et de se taire. Et dans le pire des cas d'avoir l'attention forcée par des interventions policées, voire violentes, comme taper sur un malheureux pouce en bouche ou exclure un enfant désireux d'entrer en contact avec son voisin... Cette animation de type spectacle s'accompagne souvent de l'interdiction de manipuler le livre ou de se l'approprier en le mettant en bouche.

Heureusement, un travail d'ancrage de la dynamique autour du livre, accompagné d'échanges entre adultes sur les pratiques d'animation, fait en général tomber les barrières et suscite des remises en question.

Il reste qu'une des difficultés à affronter est une éventuelle non-participation des puéricultrices. Le rejet se marque dans leur comportement : elles refusent de s'asseoir autour du tapis, poursuivent des activités ou une conversation, ou tout simplement quittent le local. Il est clair d'emblée que le «relais» ne sera pas pris.

Mais ces rejets «radicaux» restent heureusement des cas d'exception.

Je suis venue raconter des histoires...

A la crèche, quand j'entre pour la première fois dans une section, je «marche sur des œufs». Je suis l'étrangère, l'intruse qui va bousculer les habitudes, les horaires, les idées préconçues et les résistances. Pour pouvoir établir une relation avec les puéricultrices et m'adapter à ce nouveau lieu, de nombreuses questions doivent être rencontrées. Quel est le projet pédagogique de la crèche. Section horizontale ou verticale ? De qui émane la demande. De la direction ? Les puéricultrices ont-elles donné leur assentiment ? Quel est le sens de la demande. Animation-spectacle ? Animation-formation ? Les parents sont-ils au courant de la démarche ? Quels sont les partenaires ? Bibliothèque, parents, service social et médical ? Qui sont les enfants de la section ? Y compris leur état de fatigue, une poussée dentaire, les horaires, un retour de maladie...

Ensuite je fais appel à la puéricultrice de référence pour me présenter à chaque bébé: «Bonjour, je m'appelle Michè-



le, j'aime beaucoup les livres. Je suis venue raconter des histoires. As-tu envie de les écouter ?» Réactions des bébés. Sourires, babillages, pleurs, recherche du regard de la puéricultrice. Après un certain temps, quand les enfants se sentent en confiance, je les invite à venir s'installer sur le tapis, autour duquel sont disposés des sièges bas. L'espace est sécurisant, mais non clos pour que les enfants puissent aller et venir à leur guise.

«L'espace-temps» de rencontre autour du livre s'ouvre grâce à l'apparition d'une marotte qui chante et danse «la chanson du bonjour». «Une marionnette danse, danse...». À travers ce personnage attachant qui joue à «perdu-trouvé», j'entre en douceur en relation avec les tout-petits. Chez chaque enfant — et chez chaque adulte — la marotte va dire bonjour, offrir un bisou, ou encore vivre une étreinte gourmande.

Alors seulement les livres sortent du coffre, s'animent, se colorent d'onomatopées, de comptines et de chansons. Le silence s'installe. La parole contée, riche en rythmes, en rimes, en répétitions, attire l'attention des petits et des grands. Un regard inquiet est vite apaisé par celui, complice, de la puéricultrice. Le plaisir de celle-ci non seulement rassure, mais ouvre la porte à la nouveauté.

Après la découverte collective de quelques albums, les livres sortent du coffre. Les petits s'en emparent, les découvrent, les mettent en bouche, les emmènent au loin en les faisant glisser sur le sol, les rendent à la puéricultrice de leur choix. Le temps coule différemment. S'amorce l'étape suivante de l'animation — la plus importante à mes yeux — celle de la rencontre individualisée entre l'adulte, l'enfant et le livre.

Le coffre aux histoires s'ouvre. Les petites mains plongent à la recherche du livre "coup de cœur" (crèche "Les petits copains" à La Hulpe).

(3) Les actes du colloque «Lire change la vie», publiés sous la direction de Michel Defourny, sont disponibles aux Editions du Céfal, 31 bd Frère-Orban, 4000 Liège.

L'expérience du SDAC en matière d'éveil culturel du tout-petit a été relatée par Christiane Toussaint dans le n°188-189, septembre 1999, de «La Revue des livres pour enfants», consacré à la petite enfance.

(4) C'est dans ce cadre que j'ai développé mes projets d'animation-formation.



adulte, est capable d'être créatif, d'utiliser sa personnalité tout entière (...) c'est seulement en jouant que la communication est possible (...)» (5). L'«état de créativité» est devenu pour moi un impératif de vie dans le même temps que le livre s'imposait comme un médiateur à la relation. Pour l'expliquer, je voudrais brièvement parler de mon entrée dans le monde du travail.

Des questions... et des réponses

Après l'animation, quelques tout-petits insatiables redécouvrent les livres préférés (crèche "Les petits copains" à La Hulpe).

C'est en jouant, et seulement en jouant...

Mon expérience de médiatrice du livre m'a permis de découvrir que la qualité de l'émotion partagée est proportionnelle à ma capacité de création du moment, en l'occurrence à ma faculté de trouver du plaisir à entrer dans l'espace ludique ouvert par le livre. L'enfant assis sur mes genoux va y être sensible et réagir par mille et une manifestations physiques. Bras et jambes qui gigotent, regard qui dévore, bouche qui déguste. Son plaisir de bébé va rejaillir sur mon plaisir d'adulte - qui - raconte. Ce vécu ludique permet de créer une rencontre généreuse, libre de toute attente, qui s'épanouit dans l'instant.

Ces moments de bien-être s'inscrivent dans une relation basée sur l'accueil du tout-petit, la liberté qui lui est laissée, la qualité de ma présence, et ma confiance en mes compétences à faire «vivre le livre».

Pouvoir se regarder, riant, dans le regard de l'adulte qui joue avec lui, vivre la rencontre de deux libertés, de deux imaginations qui dialoguent comme dans un jeu de ping-pong, donnent à l'enfant un profond sentiment de sécurité, teinté d'émotion et de plaisir. Les occasions répétées qui sont offertes à l'enfant de vivre de façon ludique avec un «grand» et d'y découvrir la liberté d'être soi-même vont s'enraciner et alimenter son désir de vivre en état de créativité. Comme l'exprime si judicieusement D.W. Winnicott, «Tout devient créatif à partir du moment où l'individu peut «se rassembler» et exister comme unité, non comme défense contre l'angoisse mais comme expression du «je suis», «je suis en vie», «je suis moi-même». (...) C'est en jouant, et seulement en jouant, que l'individu, enfant et

Ma première expérience professionnelle s'est déroulée en milieu psychiatrique avec des enfants psychotiques et autistes. J'y ai rapidement pris conscience de ce que les connaissances théoriques acquises pendant mes études ne m'étaient d'aucune utilité. En désespoir de cause, pour tenter d'entrer en communication avec ces enfants en grande souffrance, je me suis raccrochée à l'affectivité de ma propre enfance, domaine fondateur, symbolisé pour moi par la rencontre avec les livres et la magie de la parole contée.

De façon empirique, j'ai organisé des séances de lecture et de chant, moments de quiétude dans un espace chaleureux et isolé où l'intimité était préservée.

C'est là que j'ai appris à observer les enfants, à décoder les messages infraverbaux qu'ils m'adressaient, à leur répondre... par l'intermédiaire du jeu autour des livres. J'ai découvert que - comme pour moi-même - ces espaces rencontres étaient fondateurs pour ces enfants déstructurés, enlisés dans la solitude et la souffrance.

Faut-il préciser que se posaient une multitude de questions ? Le besoin d'y répondre s'est imposé à moi.

C'est à ce moment de mon cheminement que j'ai rencontré Lisy Martin, pionnière dans le secteur de la littérature de jeunesse et créatrice de nombreux projets féconds et novateurs à la Ligue des Familles (6). Grâce à cette personnalité généreuse, des portes se sont ouvertes, j'ai pu allier pratique et théorie et poursuivre ma recherche personnelle. La découverte des travaux de D.W. Winnicott déjà cité, consacrés à la créativité, sa localisation, son développement et les conditions de son émergence, m'a permis d'éclaircir pas mal de zones d'ombre. Pour illustrer l'importance de la

dimension créative que j'insuffle dans la relation, voici le récit d'un moment vécu en animation.

Quelques petits instants qui font les grands bonheurs d'une rencontre...

Sébastien, où es-tu ?

Je suis assise en tailleur sur le tapis. Sébastien, 18 mois, confortablement installé dans la cuvette de mes genoux, découvre le livre «Coucou, me voilà !». Il entre dans le jeu de cache-cache qu'offre ce formidable album (7). Ses petits doigts agiles tournent la page découpée en forme de mains : il découvre avec ravissement la figure qui se dévoile derrière ces mains de papier.

Pour Sébastien, outre le plaisir de voir apparaître l'image de l'animal fantaisiste, naît le gai pouvoir de la faire disparaître à nouveau. J'accompagne sa manipulation par l'énonciation sur un mode ludique du mot «parti !». Cette simultanéité le fait rire aux éclats. En reproduisant son geste, il répète en écholalie : «pati !» et me regarde en riant. Il va refaire ce petit jeu encore et encore. L'émission verbale en simultanéité avec le geste, la production d'un son associé à un concept, sont pour lui une conquête jubilatoire. (En bavardant avec la puéricultrice, j'apprendrai que c'est la première fois qu'elle l'entend prononcer le mot «pati»). Dans ce jeu si simple, vécu autour du livre et du langage, une règle s'est implicitement établie entre nous, reproduite dans un espace-temps où se rencontrent l'image, le mot, le corps, l'intelligence, la tendresse, le plaisir.

Le livre se ferme, le jeu se poursuit. J'ouvre alors un espace de face à face dans lequel le jeu de cache-cache va se recréer. Je maintiens les deux petites mains de l'enfant collées sur son visage et demande «Sébastien ? Oh, Sébastien est parti ! Ouuh, ouuh, Sébastien, où es-tu ?». A ces questions, il retire les mains de sa figure et éclate de rire. Le jeu se clôture par « Coucou, te voilà ». Spontanément, Sébastien replace les

mains devant ses yeux. Il répète inlassablement ce nouveau jeu.

La dynamique créée par cette complicité dans le jeu et par les rires aux éclats du petit garçon attire l'attention des autres jeunes enfants de la section. Ils sourient de nous voir rire et semblent médusés par cette scène. Certains d'entre eux vont recréer le jeu avec la puéricultrice, qui entre, elle aussi, dans la relation ludique.



Une semaine plus tard, lorsque Sébastien me revoit, son sourire m'accueille. Son doigt pointé vers le coffre de livres m'invite à ouvrir l'espace-temps de l'animation. Le tapis se déroule, le coffre s'ouvre, Sébastien y plonge la tête. Il retrouve l'album «Coucou, me voilà !». Puis il se laisse littéralement choir sur mes genoux et m'invite à la relecture-jeu de ce livre qui lui a déjà donné tant de plaisir. Émerveillée par cette invitation, je la reçois comme le plus beau des cadeaux.

Les animations ne suffisent pas

Les cycles d'animation-formation dont l'objectif principal consiste à permettre aux professionnelles de la petite enfance de se familiariser avec le livre, d'oser prendre la parole dans un domaine qui leur est peu familier et en définitive de prendre le relais de l'animatrice, comporte au minimum huit séances. Mais pour être à même de prendre le relais, les animations ne suffisent pas. Il est nécessaire de créer un espace d'échange et de parole avec les puéricultrices. Ces rencontres offrent la possibilité de réaliser un travail de désacralisation du livre à partir notamment de la présentation ludique des nouveautés. Peuvent être analysés ensuite la construction, le rythme des récits, les rapports texte-image et la qualité intrinsèque des albums. Ce nouveau regard sur le livre permet de dépasser le «J'aime/Je n'aime pas» et de conférer une certaine autonomie en vue de choix à la bibliothèque ou chez le libraire.

(7) «Coucou, me voilà !», Mitsumasa Anno, l'École des loisirs, 1988, réédité en 1992. «Les livres qui «jouent à cache-cache» : au moment où l'enfant commence à élaborer une représentation de la présence maternelle pour supporter la séparation, les livres qui «jouent à cache-cache» permettent à l'enfant de faire apparaître et disparaître personnages et objets, à volonté, leur assurant que ce qui est ailleurs, caché, continue à exister, même hors de leur champ de vision», in «Les livres, c'est bon pour les bébés», Marie Bonnafé. Ed. Calman-Lévy, 1993, p.14. Réédité en 2001.

Michèle LATEUR

Animatrice à la Ligue des Familles depuis 1990. Responsable de la sélection du *Prix Bernard Versele* ainsi que de la coordination du comité de lecture. Collaboratrice à l'A.S.B.L. *Association Lire et s'exprimer* (A.Li.Se) où elle développe des projets d'animation-formation autour du livre dans les milieux de la petite enfance.

Elle assure des cycles de formation "*Lire et s'exprimer*" pour le Centre de Lecture publique de la Communauté française, et accompagne des projets lecture pour la Commission Communautaire Française (COCOF).

Les temps de parole favorisent l'expression des questions, la recherche collective des réponses à y apporter, l'échange autour des pratiques d'animation et des difficultés vécues sur le terrain. En général, ajoutées au vécu ludique des animations, l'atmosphère conviviale, la liberté de parole, la confiance relationnelle renforcée au fil des séances, ont vite fait de démonter les barrières. Les résistances se verbalisent. Les peurs et les blocages se confient. Ce travail sur soi, avec ses prises de conscience, redonne confiance aux intervenantes en leur propre potentiel créatif et leur ouvre de nouvelles possibilités dans leur vie professionnelle. Cette formation continuée redynamise l'équipe, donne l'occasion de partager un projet commun tout en permettant à chacune de trouver sa place au sein du groupe.

Une initiative exemplaire

Ce fructueux travail de mise en place de «relais» a été mené notamment dans l'ensemble des crèches de la commune de La Hulpe. L'expérience qui s'est étalée sur une période de

quatre ans, a été riche d'enseignements et de rencontres, grâce bien sûr aux moyens mis en œuvre, mais avant tout grâce à la volonté, la ténacité, l'intelligence d'un certain nombre de personnes.

Un partenariat s'est établi entre Josiane Franssen, alors échevine de la Solidarité, Véronique Froment sa secrétaire, toutes les directrices des crèches — elles-mêmes porte-parole de leur équipe éducative — et le bibliothécaire.

Nous avons élaboré collectivement les cycles d'animation-formation. Des évaluations ont permis d'analyser le projet, en cours de réalisation, et d'y insuffler les moyens — humains, logistiques, financiers — permettant d'atteindre l'objectif de départ, à savoir : créer une dynamique autour du livre dans tous les lieux de vie de la petite enfance de la commune, crèches, gardiennes encadrées, haltes-garderies, consultations de nourrissons, écoles maternelles de tous les réseaux. Que tous les acteurs de cette opération soient remerciés de la confiance qu'ils m'ont accordée et de leur généreuse collaboration.

Si, pour terminer, je pouvais émettre un souhait, ce serait le suivant : que l'enthousiasme collectif de l'initiative de La Hulpe soit la proie de la contagion, afin qu'un jour - pas trop lointain- elle puisse trouver quelque part en Communauté française, les conditions favorables à sa renaissance ou à sa démultiplication.

MICHÈLE LATEUR ■

Février 2002

Après avoir découvert le portrait de beaux bébés, le tout-petit fait la rencontre avec lui-même. Quelle émotion! "Beaucoup de beaux bébés" de David Ellwand, Pastel.





C

e petit tour, c'est Olivier Douzou qui nous l'a fait parcourir, lors de notre rencontre à Liège en 1998, en nous faisant découvrir au travers des livres son travail de directeur de collection Jeunesse aux éditions du Rouergue. Cette petite maison d'édition, nichée à Rodez loin de Paris, n'a pas cessé depuis ses débuts de nous interpeller par son originalité et sa qualité. Tout au long de ces années, Olivier Douzou a imposé une nouvelle ligne esthétique qui a été largement reprise par les autres éditeurs(1).

Le parcours d'Olivier Douzou

Olivier Douzou a toujours été attiré par le dessin. Il désire entamer des études de dessin à l'École Estienne, mais il est recalé. Il se dirige alors vers une école d'architecture, où il se plaît à mettre en image ce qui n'existe pas : dessiner en deux dimensions pour suggérer la troisième dimension. Construire une maison, c'est un peu construire un livre, on commence par l'ossature, la structure, les poutres, les chevrons, puis on termine par la couverture.

Olivier Douzou monte à Paris et travaille dans une agence de design qui intègre graphisme et architecture d'intérieur. Il est séduit par la communication visuelle qui impose le raccourci et joue sur la suggestion. Au moment où il revient dans son pays, l'Aveyron, les éditions du Rouergue lui demandent de concevoir la couverture de leur catalogue. Il cherche une cohérence entre la couverture du catalogue et l'intérieur.

Olivier Douzou n'a pas perdu son envie de faire de l'illustration pour enfants. Il réalise pour sa fille "Jojo la Mache" qu'il proposera aux éditions du Rouergue dans l'espoir d'obtenir une introduction chez un éditeur. Danièle Dastugue, directrice du Rouergue, décide de le publier en mars 1993. *Jojo la Mache* traite de la déformation des mots, des lettres, des objets. Il joue sur tous les doubles sens

possibles (2).

Vu le succès de ce premier livre, on propose à Olivier Douzou d'en faire un deuxième, sur un autre animal. Il refuse de commencer une série. Par provocation, il propose un titre bidon qui n'a rien à voir avec le sujet demandé " *Le café d'en face*" (clin d'œil à cette proposition dans *Yoyo l'ascenseur*).

Il désire travailler sur des thèmes très forts et concevoir des livres qui intéressent à la fois les enfants et les adultes.

Il propose un titre, puis une couverture, mais n'a toujours pas d'histoire :

" *Mono le Cyclope*", le cyclope-le clin d'œil-le phare.

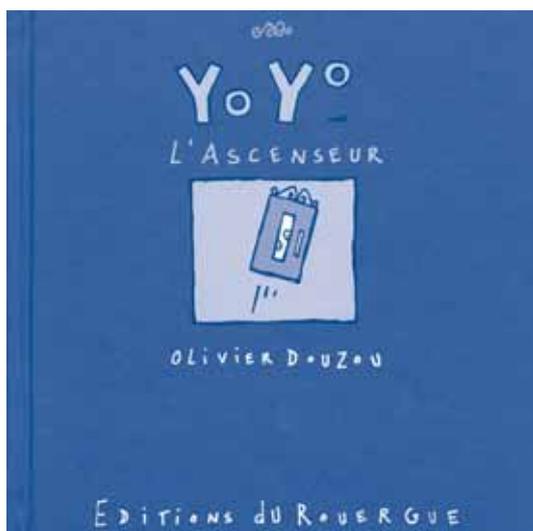
C'est une référence à la solitude, à la différence.

" J'aime, dit-il, expliquer à ma façon les objets banalisés et donner plusieurs sens aux choses, apporter des réponses inattendues ".

Olivier Douzou est séduit par le travail que fait Isabelle

Chatellard à partir de motifs en tissu. Il écrit " *Ermeline et sa machine* ". C'est une réflexion sur le design et la peur du vide. La petite souris Ermeline est comme les enfants qui ont toujours besoin de décorer. C'est par ailleurs une réflexion sur l'habillement avec des références à Christo.

En janvier 1994, Danièle Dastugue lui propose la direction éditoriale et artistique du secteur Jeunesse.



Au travers de la collaboration avec les illustrateurs et les auteurs, Olivier Douzou nous explique son travail de directeur artistique.

Le travail de directeur artistique

" Mon souci premier, c'était de continuer à surprendre par la nouveauté. Au début, il n'y avait pas beaucoup d'envoi de projets. Je devais les rechercher dans les différentes écoles d'illustration. Maintenant, je reçois plus ou moins cinq projets par jour, je dois donc effectuer un travail de sélection.

(1) Ph. J. Catineli , dans " Le Monde " , 15 06 2001.

(2) Pour une analyse plus approfondie de chaque album, lire l'article de Michel Defourny , *Coup de cœur pour «Le Rouergue»* paru dans la revue *Lectures* n°96 , mai-juin 1997, pp. 27-31.

Le format carré est adopté comme signe de reconnaissance de la collection. La dynamique de la collection passe par le dynamisme des auteurs. ”

Olivier Douzou refuse de s'installer dans les séries.

“ Le travail de directeur artistique est de pousser le plus loin possible la liberté de l'auteur, pas d'imposer une ligne. Il faut un renouvellement. Texte et image ne doivent pas être redondants. ”

Olivier Douzou poursuit l'entretien en nous présentant quelques-uns de ses titres, ce qui nous permet de mieux comprendre les relations qui existent entre lui et les auteurs et/ou illustrateurs.

“ *Yoyo l'ascenseur* est un ouvrage sur l'infini et sur les limites que les enfants s'imposent pour marquer leur territoire. ”

“ Pour *Les petits bonshommes sur le carreau*, la reproduction photographique des SDF en terre m'a paru tout à fait pertinente. Ils prennent la couleur et la matière de la rue. La buée est un voile entre l'enfant et la réalité que les parents veulent lui cacher. Le dessin dans la buée permet de lever le voile. Il a fallu pour ce livre trouver un texte qui permette le décalage. Chacun réagit aux livres avec sa propre expérience, ses références, son regard. L'enfant puise dans nos livres ce qu'il veut, il y construit sa personnalité. ”

Olivier Douzou n'impose pas de contrainte aux illustrateurs, il essaie que chacun puisse amener ce qu'il a envie d'amener. Il veut pousser les gens et lever les freins.

“ Dans *Misto Tempo*, nous avons voulu aborder le temps qui est une notion abstraite pour l'enfant. Nous présentons tout ce qui visuellement et auditivement représente le temps. On peut s'adresser aux adultes et aux enfants à tra-

vers un même bouquin. Ce qui déstabilise beaucoup les adultes, car ils y trouvent des références personnelles. Certains adultes ont l'impression que ce livre ne peut pas s'adresser aux enfants alors que la lecture permet cette double connivence. ”

“ Au Rouergue, on veut toucher l'universel, le patrimoine, chacun peut s'y reconnaître. Nous voulons prendre de l'ordinaire, du quotidien et en faire un objet de rêve. Porter un regard nouveau sur l'environnement et sur les choses ordinaires.

Beaucoup de nos histoires sont présentées en boucle, avec un suivi et un sens de la pagination, depuis la première de couverture jusqu'à la quatrième de couverture.

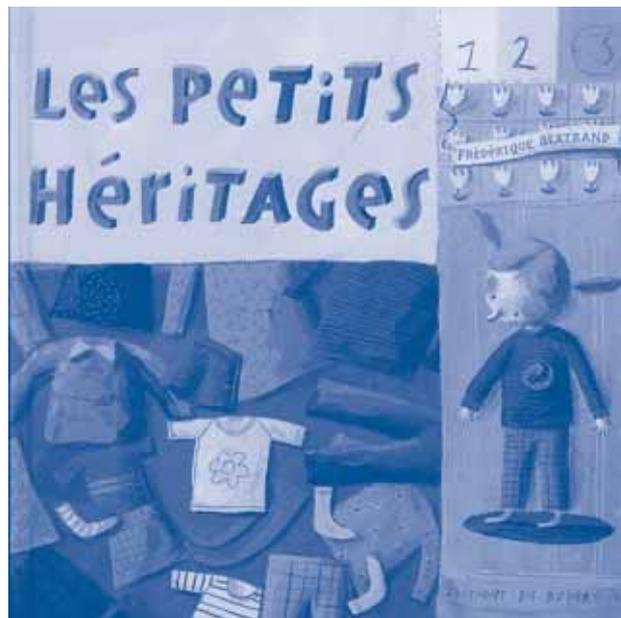
L'histoire n'est jamais finie, ni figée. Il faut lire et relire chaque fois avec son histoire, non comme spectateur, mais plutôt comme acteur. Je refuse le “ Il était une fois ”, car ça introduit une histoire dans le passé que l'on regarde en tant que spectateur. ”

Olivier Douzou ne juge pas sur le projet qui lui est remis, mais sur le potentiel de l'auteur ou de l'illustrateur.

“ Au départ, *Le défilé* était une histoire de poule qui ne m'intéressait pas. Avec l'illustratrice Emilie Chollat, on a travaillé à partir du graphisme. ”

“ Pour *Nino dans le frigo*, Frédérique Bertrand avait adopté un trait dur et plus adulte, proche du dessin de presse. Elle a fait des essais à l'acrylique pour amortir le trait, à partir des objets de la maison. Nous avons voulu réduire l'espace à l'échelle des gamins. On a décidé de ne travailler que sur une pièce de la maison, puis seulement sur le frigo, élément essentiel de la maison.

Nous avons voulu créer un deuxième livre ensemble. *Les petits héritages* est un voyage dans les souvenirs des enfants,



des parents, des grands-parents. Petit à petit, Frédérique Bertrand a bien senti jusqu'où elle pouvait aller. ” (*On ne copie pas, Gardez la culotte, Choco, Tsé-tsé, Nationale zéro, Le petit Monde 95, Dans les villes, Tour de marché, Remue-ménage*).

Le travail de directeur de collection, c'est aussi proposer un sujet sur lequel Olivier Douzou ne veut pas nécessairement travailler lui-même. Il faut trouver la personne adéquate.

“ *Loup* est un texte rédigé en fonction des gamins qui découvrent l'objet livre et son fonctionnement. ”

Peu à peu, il se dégage un noyau dur au Rouergue, constitué de F. Bertrand, L. Corazza, J. Gerner, J. Parrondo, C. Voltz, C. Légaut, R. Lejonc ...

Olivier Douzou demande à chacun d'évoluer dans la collection. L'usure, la facilité chez un auteur ferait stagner la collection.

“ Pas la peine d'avoir été provocateur si c'est pour stagner et ne plus bousculer ”.

“ Le livre , *Ça va pas* a été considéré comme un livre sur l'autisme, alors que c'est l'histoire simple d'un petit ennui. Le rendu des collages a été obtenu grâce au scannage. Nos bouquins ne partent pas tous seuls, ils demandent en général quelques mots d'accompagnement dans la connivence de la lecture.

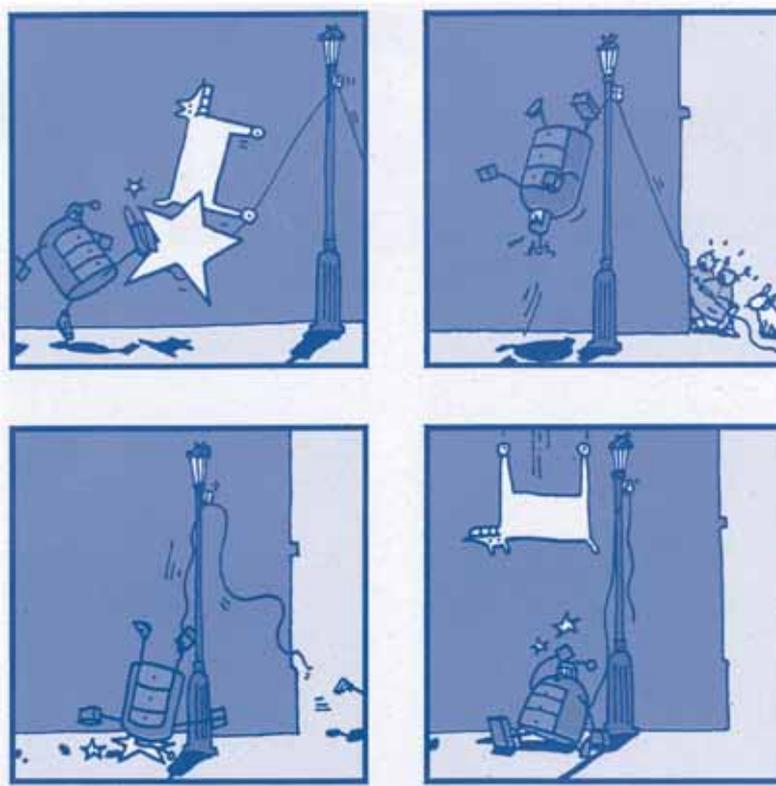
Luchien est un clin d'œil à la presse en France, il utilise tous les sens de la lecture pour contrer le “ gauche-droite ”.

Icare est le récit du mythe dans sa version la plus simple, sans en alourdir le sens. C'est une simple histoire de désir. ”

Tour de Manège s'est fait au départ d'une visite nostalgique au Musée d'art forain. Olivier y envoie R. Lejonc pour y faire des croquis. La typographie suit le mouvement des manèges pour faire ressentir cette nostalgie. “ Il y a de la musique dans ce livre entre Nino Rota et l'orgue de Barbarie. ”

La genèse d'un livre aux éditions du Rouergue.

Boïnkgh est un clin d'œil à la BD, ses clichés, son système



de lecture, ses risques graphiques. Pour réaliser *Boïnkgh*, nous avons fait un énorme travail dans notre studio informatique. in *Boïnkgh*.

D'abord tout a été scanné. Ce livre ne peut être réalisé en deux couleurs. Il a fallu faire tout un travail de trame qui ne peut être fait directement par l'illustrateur. La photogravure permet la transposition de la palette infinie de l'illustrateur. Nous codifions à partir des quatre couleurs de l'impression. Nous sommes suréquipés, car plus nous préparons le travail, moins on a de surprises à l'impression. Cet équipement nous permet de travailler en même temps la typographie et l'illustration. Il arrive qu'on modifie le texte en fonction de l'image. Le travail sort alors en disque numérique pour l'impression et les épreuves. Nous pouvons de cette manière mieux contrôler notre qualité et nos délais. Le texte fait partie de l'image, celle-ci prime. ”

Olivier Douzou veut être présent à tous les stades de la genèse du livre. Il est donc présent chez l'imprimeur pour surveiller la qualité jusqu'au façonnage final. Il veut être sûr d'avoir créé un bel objet.

“ Les livres sont alors envoyés chez un diffuseur avec des fiches signalétiques pour aider le travail des libraires. Nous faisons en général une impression de +/- 6000 exemplaires, mais la plupart des titres sont réimprimés. 30 000 exemplaires pour *Loup*, 25 000 pour *Esquimau*. ”

Emmanuel Doornaert

La littérature pour la jeunesse m'a toujours passionné tant dans mon métier d'instituteur que dans mon expérience en librairie au Grand Méchant Loup. Mon objectif est de faire connaître au plus grand nombre la richesse de ce média. C'est animé de cette passion que je participe au comité de lecture du prix Versele, que j'interviens dans des colloques, des conférences, que je fais des animations en librairie, en bibliothèque, dans les écoles, dans les écoles normales. Depuis la formation, je suis devenu directeur d'une école pour enfants caractériels et je ressens d'autant plus l'importance de l'accès à la culture et à la communication.

Michèle Blanc, responsable des relations commerciales, réalise le suivi de la presse et la présence aux différents salons du livre.

L'entretien se termine. Nous n'avons pas pu faire le tour de tous les titres parus à ce jour, mais nous avons une image un peu plus précise du travail de directeur artistique, d'auteur et d'illustrateur, qu'a réalisé Olivier Douzou pendant ces sept années.

Olivier Douzou ne veut pas être un pédagogue

Pour arriver à maintenir une qualité tout au long de son travail, Olivier Douzou nous livre quelques-unes de ses lignes de force.

Il veut privilégier le potentiel des jeunes créateurs. En littérature comme au cinéma, on doit jouer sur deux publics, car ce sont les adultes qui emmènent les enfants vers le livre et le cinéma.

“ Je ne travaille pas en fonction des enfants et de leurs demandes, mais je m'intéresse à leurs préoccupations ; sujets qui peuvent cependant être des classiques. Les valeurs ne disparaissent pas au fil du temps ”(3)

“ Je ne veux pas être pédagogue. J'évolue, et c'est ce qui a changé dans la littérature enfantine, sur le terrain de la liberté. Je m'exprime avec le minimum pour développer l'imaginaire. Les enfants peuvent faire de mes histoires ce qu'ils veulent. Nous sommes complices, car les enfants ont une capacité surprenante à savoir lire les images et à regarder la lettre comme une image. Ils ont une curiosité étonnante devant le mot comme devant l'illustration. Et ça, les adultes l'ont oublié ”(3).

(3) Article “ La liberté plus que la pédagogie , dans ” Centre presse “, mars 2001.

Un tournant pour les éditions du Rouergue

Le 1^{er} janvier 2002, Olivier Douzou a quitté ses fonctions aux éditions du Rouergue pour s'ouvrir à d'autres espaces de création et d'expérimentation. Cinéma d'animation, *Lunettes “Moon” Mobilier “Zou”*, vêtements pour enfants, multimédia ... les projets ne manquent pas.

Olivier Douzou a pendant 7 ans créé plusieurs collections. Plus de 100 albums (formats 12x12, 17 cm x 17, 20x20 et des souples) sont parus à ce jour.

Une rétrospective sur l'information des 6 dernières années, présentée par 6 illustrateurs différents (Le petit monde)

Une collection qui s'adresse aux adultes passionnés d'illustration, “Touzazimute”. C'est un espace d'expression pour les illustrateurs. Chacun des 9 livres parus développe un thème. (Dans les villes, Tour de marché, Réclames...)

Des romans pour adolescents : “ *Do à do* ” qu'il a créés après avoir été bouleversé par la lecture de l'excellent “ *Cité nique-le-ciel* ” de Guillaume Guéraud.

Quand à la collection “ *From the world to the Rouergue* ” elle ne figure plus au catalogue car elle n'a pas rencontré le succès espéré.

Une collection “ *L'œil amusé* ”, coéditée avec Paris Musées et le Centre Georges Pompidou.

Les éditions du Rouergue vont restructurer leur production pour la jeunesse, suite au départ d'Olivier Douzou.

C'est Danièle Dastugue qui va prendre en main la gestion et le suivi des albums, tandis que Sylvie Garcia, responsable des romans pour adultes, prendra en charge la destinée de la collection “ *Do à do* ”.

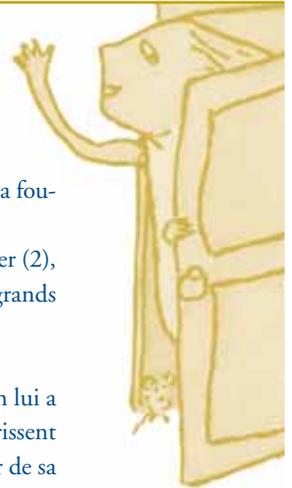
Afin de poursuivre leur travail en toute indépendance, les éditions du Rouergue ont ouvert leur capital à Actes Sud (25%). “ C'est un pacte de partenariat avec plusieurs maisons d'édition du sud de la France qui veulent continuer leur travail de petites maisons d'édition régionales, m'a confié par téléphone Serge Coissard des éditions du Rouergue. Dans cette optique, ils viennent de soutenir les éditions Jacqueline Chambon pour qu'elles puissent continuer à vivre.

Espérons que les éditions du Rouergue continuent à créer des albums qui innent pour le plus grand bonheur des enfants et des adultes !

EMMANUEL DOORNAERT ■

Août 2001

PAR MYRIAM DERU ET MIREILLE MOUREAU



N

otre article se compose de trois parties principales:

La première relate la *rencontre avec Kitty Crowther* dans le cadre du séminaire. Entretien mené et retranscrit par Myriam Deru.

Dans la deuxième, nous livrons une *analyse* de l'album *Mon Royaume, analyse subjective* écrite «à deux mains».

La troisième s'intéresse au *regard des enfants*, dans le cadre d'un atelier animé par Mireille Moureau, qui en a rédigé la synthèse.

Note au lecteur

Libre à vous d'aborder ces trois parties dans l'ordre qui vous convient, mais, avant d'entamer la lecture, nous vous recommandons de vous plonger dans l'album évoqué précédemment, de le regarder attentivement et d'écouter vos propres émotions et réflexions, avant de découvrir les nôtres.

I. Rencontre avec Kitty Crowther

par Myriam Deru

J'ai eu le plaisir de passer toute une après-midi en compagnie de Kitty. Comme dans ses livres, nous avons fait connaissance autour d'une table et d'une tasse de thé en papotant agréablement...

Quelques semaines plus tard, Kitty venait à Liège participer à une de nos journées de formation pour nous parler de son travail d'auteur-illustrateur.

Voici la synthèse de ces deux rencontres. Les paroles de Kitty sont reprises en italiques (1).

Qui est Kitty ?

«Je veux montrer une tendresse dont on est parfois avare».

De père anglais et de mère suédoise, Kitty vit en Belgique depuis toujours, mais sa langue maternelle est l'anglais. Ses parents se séparent quand elle a 20 ans.

Malentendante depuis sa naissance, elle ne commence à parler qu'à l'âge de 4 ans. Très tôt elle est confrontée à la différence et à la solitude.

Elle se tourne vers le dessin, mode d'expression dans lequel elle se sent parfaitement bien. A travers le dessin, elle se crée

un univers qui lui permet de vivre loin du bruit et de la foule.

Kitty a été très émue par la biographie de Beatrix Potter (2), elle se sent proche de cette femme qui a vécu de grands moments de solitude.

Depuis toujours Kitty aime les histoires. Celles qu'on lui a racontées comme celles qu'elle a lues enfant la nourrissent encore aujourd'hui (3). Elle se souvient avec bonheur de sa grand-mère paternelle lui lisant en anglais.

C'est en grande partie grâce aux livres qu'elle a appris à parler correctement le français. Enfant et même adolescente, Kitty avait très peur du noir et de la nuit. Pour chasser ses peurs, les contes qu'elle lisait dans son lit lui étaient d'un grand réconfort.

Tout cela a fait naître en elle le désir de donner à son tour du plaisir aux enfants en leur racontant des histoires.

Kitty dans son travail

«Inventer, plutôt que faire «comme il faut», est bien plus intéressant.»

Kitty aime le trait simple et dépouillé. Le trait raconte, il est écriture, rythme et mouvement.

Pour mieux se faire comprendre, Kitty évoque le petit album d'Ingrid Egeberg *Pas facile l'amitié*, paru au «Sourire qui mord» chez Gallimard en 1989.

Elle souhaite exprimer un maximum avec un minimum de moyens. Elle ne recherche pas la perfection du réalisme. Reproduire la réalité telle que nous la percevons avec nos yeux ne l'intéresse pas. Elle recherche la justesse vis-à-vis d'elle-même par rapport à son projet.

Je ne suis pas une fervente du dessin d'après croquis qui dure des heures, je fais plutôt ce que j'ai retenu... un geste, une attitude que j'ai envie de faire à fond. Je serais contente de raconter une histoire avec des bouts de bâton !

Pour elle, il s'agit de désapprendre pour revenir à la source première, à l'émotion pure. Désapprendre et se dire que tout est possible, que dessiner est accessible à tous. Retrouver la naïveté et l'expressivité du trait de l'enfant.

Cette façon de faire implique de vivre intérieurement ce que l'on dessine.

A ses débuts, Kitty faisait principalement de la gravure : *J'ai fait quatre ans de gravure en cours du soir. C'est pas-*

(1) On pourra également se reporter aux pages que consacre Michel Defourny à Kitty Crowther, dans *Pastel, 10 ans*, Bruxelles, 1998.

(2) *Le petit monde animal* de Beatrix Potter, Margaret Lane, Gallimard, Paris, 1978.

(3) Son roman préféré : *The secret Garden* de Frances Hogson Burnett, références en français, en Folio Gallimard et Castor Poche.

sionnant car on part dans tous les sens sans savoir où l'on va. La gravure dédramatisée, on a moins peur de la page blanche. Mais je n'aime pas trop la pression d'un groupe, je préfère travailler seule chez moi. Elle abandonne cette technique afin de ne pas tomber dans la facilité ; un style net et qui fait vite de l'effet. Pour Kitty, le danger de la gravure, dans le livre pour enfants, est de privilégier la technique qui impressionne au détriment du sens que l'on veut donner à l'image.

La première version de *Va faire un tour* était une gravure unique, tandis que la version publiée chez Pastel a été réalisée à l'encre. *Nous avons eu des discussions pour savoir si ce genre de dessins est accessible aux enfants. Ceux-ci sont habitués à certaines couleurs, certains traits et tous les enfants ne s'y retrouvent pas forcément, surtout les plus petits. Je ne voulais pas faire un livre objet d'art un peu élitiste... Mon rêve était de faire une illustration par page, mais ça se discute, car le rythme aurait peut-être été brisé.* Kitty utilise beaucoup l'encre et l'aquarelle à sa façon, le feutre, le crayon, le pastel...

⇒
in *Lily au royaume
des nuages*



m'amuse ! J'utilise de plus en plus de couleurs «pétantes».

Les textes

« Je ne suis pas auteur, je commence par une petite image. Je ne fais pas toute une recherche sur les personnages, ça ne m'intéresse pas. »

Pour la première version de ses textes, Kitty utilise toujours l'anglais, langue affective, mais aussi langue dans laquelle elle se sent le mieux pour exprimer beaucoup en peu de mots.

Au moment où elle commence son histoire, elle ignore quelle sera la fin. Le récit se construit peu à peu, image après image.

Chaque livre a son histoire. Pour Lily au royaume des nuages j'avais envie de me faire plaisir ; pour Mon ami Jim, j'avais envie de faire une histoire d'amitié entre deux personnes très différentes et de parler de territoire : quelqu'un qui prend beaucoup de place, ou pas de place, quelqu'un qui parle beaucoup, ou pas beaucoup.

Plus que des textes, ce sont des légendes qu'elle insère sous, entre, à côté ou dans les images.

La traduction se fait en étroite collaboration avec Christiane Germain, qui dirige les éditions Pastel. Ce sont des moments de recherche et de dialogue, pour arriver à un texte français aussi proche que possible de l'original. *J'écris d'abord en anglais car je n'ai pas la même oreille musicale en français. Christiane traduit l'anglais avec moi -étant auteur elle-même elle est juste dans ses remarques. A deux, on trouve les équivalences qui conviennent le mieux.*

Mes livres n'ont jamais été publiés en Grande-Bretagne. Le marché est très dur là-bas. Il y a beaucoup d'exportation mais peu l'inverse. La tradition de l'illustration est très riche mais peu audacieuse.

Mon ami Jim est publié en Hollande, Suède, Allemagne, Italie, Grèce, Corée, au Danemark et aux Etats-Unis. Tous ses livres parus chez Pastel sont publiés en Hollande et son dernier album *Moi et Rien* également au Danemark.

A propos de *Mon Royaume*

« C'est mon livre préféré car je ne me lasse pas de le regarder. »

Mon Royaume est le premier livre de Kitty en tant qu'auteur/illustrateur. Au départ, c'était un travail de fin d'études présenté en anglais et illustré en noir et blanc. Le thème de l'enfance face au monde des adultes est un des sujets importants pour l'auteur. *J'ai beaucoup de difficulté à accepter le monde des adultes, les masques, les injustices. Je suis une adolescente attardée. Je n'aime pas qu'un adulte ait raison parce qu'il est adulte.*

Kitty insère dans ses livres des intentions cachées, des petits symboles dispersés qui se dégagent peu à peu à la lecture. *Ça rend le livre plus dense, plus intéressant. Dans Mon Royaume, la petite fille a comme compagnons des animaux. Ils peuvent représenter des facettes de sa personnalité (Chien fidèle, souris curieuse, chat indépendant...).* Ce sont peut-être des clichés mais ce sont les miens. Au début la partie d'échecs annonce une confrontation, à la fin la petite fille prend la place du chat, elle est devenue indépendante.

La couronne, chargée de symbole est un élément clé de l'histoire. *J'adore le thème roi, reine, princesse. C'est magique une couronne, on a l'impression qu'on peut tout et on ne peut rien. Le roi et la reine peuvent être les parents.*

Quelques rencontres importantes

«Les foires comme Bologne c'est passionnant et enrichissant. C'est l'occasion d'avoir des contacts professionnels avec des éditeurs plus lointains de Bruxelles.»

Christiane Germain, directrice de Pastel, l'antenne belge de l'École des loisirs.

Kitty rencontre Christiane dans son jury de fin d'études à Saint-Luc et celle-ci remarque *Mon Royaume*. Elle lui propose d'éditer ce livre en français à condition qu'il soit mis en couleur. C'est le début d'une collaboration fructueuse.

Serge Bloch

Kitty aime énormément son travail. Elle fait sa connaissance au Salon du livre de jeunesse à Montreuil en 1992, lors du concours «Figures Futures» qu'elle remporte (*Va faire un tour*). Il l'encourage et la met en relation avec des personnes du métier, notamment l'éditeur de Syros chez qui elle publie *Chat*.



Anne Brouillard

Elles se sont rencontrées à Bologne et depuis sont restées très proches l'une de l'autre. Même si leurs histoires ne se ressemblent pas, elles se reconnaissent mutuellement dans leur travail au niveau des lumières, des ambiances et des thèmes.

←
in *Mon Royaume*

Quelques dessinateurs qu'elle aime et admire

Tomi Ungerer,
Maurice Sendak,
Beatrix Potter,
Elsa Beskow,
Anna Höglund, auteur de *Lola et Léon*,
Maira Kalman dont les livres sont parus chez Viking à New-York, et depuis peu traduits au Seuil,
Nadja, et plus particulièrement la série des *Ninon*,
Serge Bloch,
Sempé, et surtout *Monsieur Sommer, Marcellin Caillou...*
Pascal Lemaître,
Quentin Blake,
Christophe Blain.

Bibliographie

livres dont Kitty est auteur illustrateur

Mon Royaume

Pastel - L'école des loisirs, 1994

Va faire un tour

Pastel - L'école des loisirs, 1994

Mon ami Jim

Pastel - L'école des loisirs, 1996

Lily au royaume des nuages

Pastel - L'école des loisirs, 1997

Trois histoires folles de Monsieur Pol

Pastel - L'école des loisirs, 1999

Moi et Rien

Pastel - L'école des loisirs, 2000

livres dont Kitty est illustratrice

Chat

texte de Florence Dutruc-Rosset

Syros, 1994

Myriam Deru

Conteuse et lectrice, elle se déplace pour les enfants de deux à douze ans de crèches en écoles, de bibliothèques en musées... Avec des contes et des livres d'images, des jeux, des chants et quelques objets magiques, elle les emmène en voyage...

Après ses études de communication (diplômée en 1993), elle travaille d'abord dans l'organisation d'événements culturels. Très vite le désir de raconter et l'intérêt pour l'univers des histoires la poussent à changer de cap. Elle commence par collaborer avec le service «Littérature de jeunesse» de la Ligue des Familles sur divers projets. En parallèle, quelques formations clés sont venues une à une enrichir son travail : le conte et les petits par Lisy Martin ; formation approfondie conteur-acteur par Hamadi ; stage de voix par Claudine Aerts ; cours de chant ; formation spécialisée en littérature de jeunesse par Michel Defourny.

Depuis la création de l'A.S.B.L. «Mangeurs d'histoires» en 1998 – dont l'objectif est de promouvoir la littérature de jeunesse et la littérature orale – elle a trouvé un nouveau cadre pour réaliser ses projets : ateliers, spectacles, formations...

Un jour mon prince viendra

texte d'Andréa Nève

Pastel - L'école des loisirs, 1995

Copain des Peintres

texte de Geneviève Casterman

Milan, 1998

Les Animaux Et Leurs Poètes

poèmes choisis par Jean Hugues Malineau

Albin Michel, 1998

La Grande Ourse

texte de Carl Norac

Pastel, 1999

Grote oma's

texte de Bart Moeyaert

Querido, 1999

Pour sa naissance

texte de Anne Jonas

Albin Michel, Message du Bonheur, 2000

livres collectifs auxquels Kitty a participé

L'encyclopédie pratique

Les petits débrouillards

volume : **Le monde des extrêmes**

Albin Michel, 1998

Le grand livre des petits

365 histoires, comptines et chansons

volume : **Le printemps**

Albin Michel, 2000.

(4) Se référer à la rencontre avec l'auteur.

II. Analyse de l'album *Mon Royaume*

par Myriam Deru et Mireille Moureau

En couverture, une fillette et des animaux souriants portent une couronne et semblent complices. Kitty Crowther nous réserve une surprise : ni le titre, ni l'image ne laissent supposer qu'elle va évoquer la place d'un enfant entre deux adultes qui se disputent.

Dans quel royaume l'auteur nous invite-t-elle à la suivre ?

Si au premier regard, les illustrations de Kitty paraissent simples et dépouillées de par l'apparente spontanéité du trait (4), une «lecture» plus attentive de l'image révèle une très grande richesse à chaque page du livre. Traits, couleurs, décors, lumières, personnages, tout prend un sens, rien ne semble laissé au hasard. L'auteur fait preuve d'une réelle maîtrise du langage visuel.

Nous livrons ici quelques-unes de nos observations.

La maison, élément clé de l'histoire.

Au début du récit, la maison de la fillette occupe la place du soleil, bien accrochée en haut de la colline. Si l'on observe les pages suivantes, on remarque que la maison descend peu à peu dans l'image, pour arriver en bas de page, étriquée entre les deux collines voisines. Cette descente progressive nous fait pénétrer dans l'enfer quotidien de l'enfant qui subit les querelles incessantes du roi et de la reine, ses voisins. Arrivée en bas de l'image, la maison a perdu de sa légèreté : plus de tour, plus de fumée s'échappant joyeusement de la cheminée dans un ciel dégagé. Le ciel, à présent chargé des projectiles que s'envoient les voisins querelleurs, semble bien lourd au-dessus du toit de la maisonnette.

Ce n'est qu'à la fin de l'histoire, quand le calme est revenu, que la maison retrouve sa place initiale, en haut de la colline. Mais cette fois, elle est bien plus stable et le soleil brille à côté d'elle.

La table, espace de chaleur et de convivialité.

Nous savons que Kitty aime tout particulièrement peindre des intérieurs douillets et chaleureux laissant la place aux échanges amicaux.

La scène du goûter nous plonge au cœur de la maison, dans la salle-à-manger : une grande et belle table entourée de convives, éclairée par une lampe. Ils boivent du thé fumant, papotent agréablement, il règne dans la pièce un équilibre harmonieux. Ce lieu symbolise sans doute la part la plus intime de la fillette, là où elle retrouve réconfort et paix.

MYRIAM DERU ■

Mai 2001

L'arrivée de la reine fait basculer cet équilibre : la table diminue de moitié, les animaux s'éloignent de la reine ou se réfugient sous la table. Un malaise s'installe avec l'encombrante présence de la reine.

Les relations «enfant-adultes».

Dès le début, les adultes sont énormes et le cerne est très accentué. La reine est affublée d'une moustache : élément masculin qui la durcit. Ils font leur première apparition dans un cadre, ce qui permet aux lecteurs de se distancier, de se laisser moins impressionner.

L'attribut de *la couronne* nous a particulièrement intéressés.

En couverture, Kitty couronne la fillette et les animaux. Sur les pages de garde, les lecteurs eux-mêmes sont conviés à choisir leur couronne.

On peut établir un lien entre l'enfant couronné et le roi et la reine : ces derniers peuvent représenter des parents.

A l'intérieur du livre par contre, la fillette a la tête nue, c'est une petite fille comme les autres... Enfin pas tout à fait, car elle dispose de sa propre maison.

La couronne ainsi que l'occupation de l'espace reflètent les rapports de force.

La reine suivie par le roi pénètrent – couronnés — dans la maison de la fillette.

Face à face, ils deviennent démesurément grands et occupent tout l'espace. La fillette et ses amis, petits et effacés, sont pris en tenaille dans l'ombre des adultes.

On assiste à une véritable invasion du territoire de la fillette. Très impressionnée, elle se replie sur elle-même. Durant l'affrontement, les corps sont tendus, les poings serrés, les couronnes hérissées comme des crêtes. On assiste à un véritable combat de coqs.

Peu à peu, grâce aux encouragements du chien Doc, la fillette retrouve ses forces en recréant sa bulle à travers le jeu : une ronde avec ses amis. Les adultes apparaissent à l'arrière-plan, rapetissés. Cette distanciation par rapport au problème précède le tonitruant «ça suffit» qui électrocute les combattants et fait basculer la situation. Les couronnes sont balayées par le souffle et la reine perd sa moustache. Le cercle s'est agrandi incluant désormais le roi et la reine. Chacun retrouve sa juste place et sa juste taille. Un nouvel équilibre apparaît : d'un côté le roi et la reine enfin calmés, de l'autre l'enfant et ses amis apaisés ! Les deux groupes se font face d'égal à égal, puis se mêlent pour n'en former qu'un seul, occupant l'espace de façon homogène. Les

adultes confus réparent les dégâts et les couronnes disparaissent définitivement.

Sur l'image finale, leur corpulence n'impressionne plus personne. Ils rendent visite à l'héroïne. Kitty prend le contrepied par rapport à la réalité : généralement, dans le cas de familles dissociées, ce sont les enfants qui se déplacent.

La place du chien



Tour à tour complice, conseiller et surtout compagnon fidèle de la jeune héroïne, le chien tient une place importante au fil des pages. A travers sa présence, ses expressions et ses paroles, ce sont les sentiments profonds de la fillette qui sont révélés.

←
in *Mon Royaume*

Dès l'image de couverture, le chien lance un sourire et un regard complices au lecteur. D'emblée il semble être le plus impliqué des animaux présents. La page de titre le confirme puisqu'on le retrouve seul aux côtés de sa maîtresse. Le regard qu'ils échangent en dit long sur leur amitié. Un lien invisible les rend inséparables !

Si l'on observe l'attitude du chien, page après page, on remarque que son regard se tourne très souvent vers celui de la fillette, tantôt pour lui renvoyer son image, tantôt pour la soutenir ou l'encourager. Lorsqu'il ne la regarde pas, il prend la même expression que celle de sa maîtresse (colère, tristesse, joie ...) comme s'il était son reflet ou sa deuxième nature. Peut-être serait-il sa nature instinctive, celle qu'on ne peut pas toujours montrer en société, mais qui est pourtant bien présente en nous... ?

La scène du goûter illustre bien cette hypothèse. Le chien est assis en bout de table, en face de la fillette, ils se regardent. Le chien ose dire une chose à la fois terrible et vraie : «Moi, je voudrais qu'ils soient morts !». Ses paroles expriment ce que les enfants peuvent ressentir sous l'emprise de la peur, du désespoir ou de la colère, sans oser le dire tout haut. Sentiment qui s'accompagne généralement de culpabilité bien présente dans la réaction de la fillette : «Ce n'est pas bien de parler comme ça, Doc !»

Plus loin, la reine prend place à table et s'assied à la place du chien. Ce dernier se retrouve seul, sur le plancher, tournant le dos à l'enfant. On peut voir à travers cette scène, l'illustration du malaise de la fillette. Se sentant envahie par la reine, elle ne peut plus être entièrement elle-même. Pour pouvoir faire «bonne figure», sa part instinctive et profonde

⇒
in *Mon Royaume*

– que symbolise le chien – doit être mise de côté.

Au moment du face à face entre le roi et la reine, tandis que la fillette semble de plus en plus désemparée, le chien, au centre de l'image, montre sa colère. On remarque d'ailleurs que contrairement aux autres convives, il n'exprime jamais la peur. C'est lui qui encourage l'enfant à faire cesser la dispute : «Tu ne peux pas laisser faire ça !». La fillette ose lui demander de l'aide. Quand la fillette se fait entendre, le chien la regarde avec tendresse et admiration. Il la comprend mieux que personne.

La dernière image du livre montre le chien sur la colline, loin du groupe, comme s'il méditait. La paix et l'équilibre retrouvés, il peut enfin se reposer. Sa tâche est accomplie, il est présent tout en prenant ses distances.

La palette des couleurs

Le traitement des couleurs, de la lumière et de l'ombre est comme un baromètre des émotions, des relations entre les personnages et du dénouement de la situation.

Quand la dispute commence, l'image s'assombrit mais il n'y a pas d'ombre. C'est comme si la scène se passait hors du temps. La colère de la fillette et des animaux noircit les fenêtres.

La scène du goûter baigne dans des couleurs chaudes et douces.

Au premier coup de sonnette, la lumière change : l'atmosphère se refroidit. Dans le hall d'entrée, le sol paraît glissant comme une patinoire quand la fillette accepte le gâteau de la reine.

Autour de la table, le malaise s'installe d'emblée. Bien qu'on retrouve les couleurs chaudes de la scène du goûter, les ombres occupent ici une place démesurée.

Nouveau coup de sonnette. A peine la porte ouverte, l'ombre du roi s'engouffre comme un vent froid. La fillette l'invite néanmoins à entrer.

Lors de l'affrontement des adultes, un nuage gris salit, ternit le jaune ambiant, souvenir d'un bien-être passé. *La fillette et ses amis sont pris en tenaille dans l'ombre des adultes.*

Au point culminant de la bagarre, une lumière blanche, crue éclabousse la scène. Les visages sont blafards, toute la colère des adultes et la peur de la fillette et de la plupart des animaux s'expriment.



Avec la ronde, l'enfant et ses amis retrouvent leurs couleurs, leur bonne mine.

Au moment où la situation bascule, le rouge prédomine : la colère de la fillette et de tous les animaux s'exprime à l'état pur. Les adultes apparaissent nimbés de blanc : à leur tour d'être effrayés.

Dans la scène de la mise au point, les couleurs se réchauffent, les ombres disparaissent.

Elles réapparaîtront petites et légères sauf sur l'image où l'ombre du visage du roi effleure tendrement le profil de la reine.

Après l'orage, le soleil...

Le propos de cet ouvrage est à la fois réaliste et optimiste. Avec cette histoire, Kitty exprime combien il est difficile pour un enfant de faire respecter son espace par des adultes, dans la situation de séparation en particulier. C'est difficile mais pas impossible.

La maison apparaît comme une métaphore de l'espace intérieur et personnel de l'enfant.

La fillette entourée de ses amis passe par les sentiments d'impuissance, de malaise, de peur, de colère. L'expression de son corps, de son visage, de ses yeux, ses couleurs, sa proximité avec les animaux, l'occupation de l'espace (par les personnages, la maison), ses propos ..., tout reflète les émotions qu'elle vit. Il en est de même pour chacun des personnages.

A la fin de l'histoire, la fillette peut accueillir ses voisins dans son espace parce qu'ils la respectent. Le chemin qu'elle a parcouru débouche sur un sentiment de paix (avez-vous remarqué le tuyau d'arrosage qui esquisse un chemin jusqu'à la maison ?). L'atmosphère est détendue, joyeuse, le soleil brille. On est témoin du bonheur de l'enfant en compagnie d'adultes capables de s'entendre même s'il y a eu séparation.

Génie de l'artiste, la représentation caricaturale des adultes ne manque pas d'humour,

Ainsi, les enfants confrontés à une situation de séparation ou tout simplement de pouvoir, peuvent-ils peut-être prendre une distance suffisante et réfléchir plus librement sur les relations et leurs droits face aux adultes ?

MYRIAM DERU ■

MIREILLE MOUREAU ■



⇐
in *Mon ami Jim*

Mai 2001

III. Regards d'enfants

Synthèse d'un atelier animé par Mireille Moureau.

Ils ont entre 9 et 10 ans et ils s'appellent Lise, Kevin, Antoine, Sébastien, Charlotte, Rachelle, Redwan, Zohra, Laurence, Raphaël, Mikaël, Sophie, Alexis, Louis, Polina, Cécilia, Vincent, Ken, Clarisse, Pierre, Jérôme, Céline, Merouane, Julie, Arnaud, Hadrien.

Plus jeunes, ils n'ont pas rencontré les albums de Kitty sauf *Mon ami Jim* pour certains.

Leur enseignante Catherine Bartholomeeusen (5) m'a accueillie au sein de la classe durant un trimestre, pour y animer un atelier. Je leur ai expliqué les tenants et aboutissants du projet, y compris la publication d'un article. Je les ai sentis prêts à s'investir pleinement.

Mon Royaume : premier album partagé

Des petits groupes ont été constitués et se sont succédé dans le local bibliothèque.

Confortablement installée dans un canapé avec quelques

enfants, j'ai tourné les pages lentement et ils ont simplement regardé et commenté les images (6).

Elles ont suscité chez les enfants l'expression de leurs sentiments, particulièrement à l'égard de parents qui se disputent.

Dans l'analyse qui suit, leurs réflexions sont reprises en italique.

Perception des personnages

Les enfants sont sensibles à l'expression des visages (le regard, la bouche), des corps, des mouvements, au traitement de la couleur... Ils décodent le caractère des personnages, leurs émotions, leurs sentiments.

Les adultes

Ils sont mariés, car ils ont des couronnes : c'est un roi et une reine.

Leur première apparition suscite la **peur** chez certains. *J'espère que c'est pas son papa. Elle est contente parce qu'ils sont morts.* Et en réaction : *C'est pas beau de dire ça...* On croirait entendre le chien Doc et sa maîtresse (p. 10 du livre).

(5) Ecole Prince Baudouin de Woluwe-Saint-Lambert, commune pour laquelle je travaille en tant que chargée de mission à la lecture publique.

(6) Texte masqué.

Beaucoup d'enfants rient à la vue de ces adultes caricaturaux, ils sont **sensibles à l'humour qui émane des dessins**. *On dirait un vampire, il est rigolo. J'aime le diable. J'aime bien quand elle est grosse comme ça. Elle a des couettes qui flottent...*

La reine est perçue comme un personnage ambigu : *C'est un monsieur déguisé, il a des poils dans son nez. Elle a des moustaches.*

La fillette

Son physique ne fait pas l'unanimité mais les enfants s'identifieront beaucoup à elle.

Les animaux

Sur la couverture, *ils ont tous une couronne, ça veut dire que tous les animaux sont des rois. Ils doivent être bien traités. Son royaume, c'est tous ses animaux. Kitty, elle doit bien les aimer.* Première complicité avec l'auteur.

A la page de titre, ils instaurent une relation privilégiée entre la fillette et le chien : *Ils jouent un spectacle ; Ils partagent des secrets...*

Pour la scène du goûter, j'entends : *c'est très calme, sans bruit pour oublier les parents qui se disputent. Tout le monde se parle et s'écoute, ils mangent, ils rigolent, ils sont heureux.*

Les enfants évoquent l'agréable et réconfortante compagnie des animaux. Ils s'identifient complètement à eux et expriment leur mécontentement quand l'animal est lésé. Pourquoi la fille a un grand fauteuil confortable et les animaux pas ? Le chien râle à cause de la reine, elle a pris sa place.

Les relations entre les personnages

La plupart des enfants établissent spontanément une *relation de filiation* entre la fillette et les adultes.

Au fil des pages, ils s'intéressent à la *taille des personnages* : *La fille, elle est minuscule par rapport au cadre. Pourquoi le roi est énorme par rapport à la porte ? Pourquoi la petite fille elle a une maison plus petite que les parents ?...*

Aucun enfant n'a exprimé un étonnement par rapport au fait que la petite fille vit seule dans une maison, peut-être en raison de la présence rassurante des animaux.

Ils perçoivent que la *relation de pouvoir évolue vers une relation plus égalitaire* : *Maintenant les parents sont tout petits. Ils s'excusent ; ils vont nettoyer tout ce qu'ils ont jeté* (scène où la petite fille se fait entendre).

Quelques-uns ont constaté que la fillette et les animaux portent uniquement une *couronne* sur la couverture ; d'autres que les adultes perdent la leur au moment où l'héroïne se fâche.

La séparation, le divorce

Au vu des disputes, les enfants parlent spontanément de divorce, de séparation. *Ils nous livrent leurs sentiments*

L'impuissance et la tristesse

La petite fille est triste, ça sert à rien d'essayer de leur parler. Elle aimerait bien qu'ils se réconcilient. Elle est rouge autour des yeux : elle a pleuré, elle s'est trop frotté les yeux...

la peur

La peur de la fillette partagée par ses amis les animaux touche chacun au plus profond. *Elle se «couvre» (se protège) dans sa maison avec tout ce qui passe au-dessus. Tellement elle a peur, la poule pond des œufs tout le temps. La petite souris se cache dans un trou. La petite fille laisse*

tomber ses fleurs. Les fleurs commencent à faner...

J'entends : *La reine a peur du roi. Ils sont fort en colère. La fille a peur que le roi tue la reine. Jusqu'où se battront-ils ?*

La distanciation

Des enfants prennent autant que possible leurs distances par rapport à la situation.

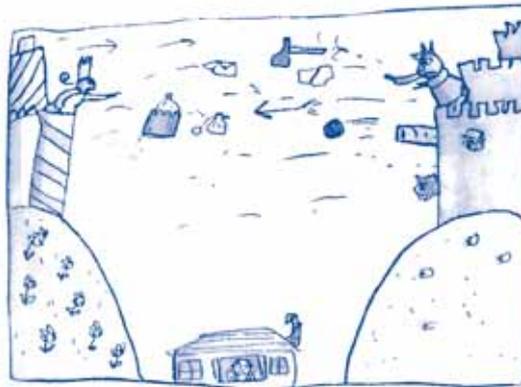
Parmi les projectiles, il y a des gâteaux. *Si ça tombe, c'est bien, la fille peut avoir le gâteau. Le gâteau tombe jamais, elle est pas contente.*

La scène du goûter est dépeinte comme *très calme, sans bruit pour oublier les parents qui se disputent...*

Quand la reine apporte un gâteau, un enfant envisage de ne pas la laisser entrer : *au revoir et merci.*

Confronté à la dispute, *le chat se bouche les oreilles mais il les entend toujours car ils crient à fond.*

La scène de la ronde est ainsi commentée : *Ils jouent « j'ai*



⇒
in *Mon Royaume*

perdu mon mouchoir», ils s'en foutent du papa et de la maman. Ils s'amusent pendant que les parents se disputent, ils ne veulent pas regarder...

La colère

Elle couve : *La fille en a marre qu'ils se disputent au-dessus de sa maison. Les animaux en ont marre aussi. Elle est fâchée, ça va abîmer sa maison. Le chien et le chat regardent d'un air fâché vers le roi. Le chien est furieux...on dirait qu'il grogne...*

A la scène de bascule, la colère explose. Solidaires, les enfants ne mâchent pas leurs mots : *Ils se mettent en colère, ils crient «ça suffit !»; tous crient. Les parents ont peur. Les couronnes sursautent sur leur tête. Arrêtez, partez. Arrêtez de vous disputer. Maintenant vous vous réconciliez ou je pars et je ne vous vois plus jamais ! J'en ai marre de vos disputes, vous allez ranger tout ce que vous avez cassé. Le chien crie : « Je vais vous croquer».*

Avant cette scène, la passivité face aux envahisseurs domine ; l'adulte est perçu comme trop puissant, menaçant. Deux enfants se démarquent : *Peut-être la fille et les animaux vont dire d'arrêter* (scène des projectiles). *On est sept, on peut arrêter la dispute* (scène de la ronde).

Après la colère, la mise au point

La colère de la fillette soutenue par ses amis porte ses fruits. Elle neutralise la violence des adultes.

J'entends : *La princesse dit : vous n'avez pas honte. Les parents s'excusent. Ils vont nettoyer tout ce qu'ils ont jeté. Tellement ils ont crié, la lampe est tombée. L'histoire finit bien. Ils vont arrêter de se disputer...*

La petite fille est contente. Tous les animaux sont épuisés, ils ont tous envie d'aller dormir.

Quelle(s) place(s) l'enfant occupe-t-il quand les parents se disputent ?

L'enfant, responsable de la dispute

La petite fille regarde vers nous, comme si c'est quelque chose de grave. Elle pense : c'est de ma faute que vous vous disputez ? (p. 15)

L'enfant, un allié contre l'autre parent

La maman donne un gâteau à la petite fille. Elle pourra le jeter pour venger sa maman. Le papa offre des fleurs, il essaye que la petite fille soit de son côté et la maman aussi.

L'enfant, un médiateur dans le conflit des parents

L'enfant cherche à comprendre pourquoi les parents se disputent.

Pourquoi tu t'es bagarrée avec papa ? La mère raconte l'histoire (scène où la reine est attablée) ; ils se disputent peut-être pour des petites sottises ; à mon avis, c'est le papa qui n'aime pas la maman...

Quand la reine apporte un gâteau, un enfant s'interroge : *La petite fille les a invités ? Elle leur fait une surprise pour se réconcilier ?*

Comme vous vous en doutez, bien des enfants rêvent de réconciliation.

Ils vont peut-être prendre le temps de se réconcilier. Sa maman lui apporte un gâteau. C'est peut-être pour dire qu'elle revient habiter. Là, ils sont réconciliés, ils sont amoureux. Ils se sourient, ils ont fait la paix. Ils vont se remarier. Ils vont s'embrasser. (p. 30).

Beaucoup d'enfants interprètent ainsi la dernière image : *Ils vont tous vivre ensemble.*

Comment les enfants de 9-10 ans entrent-ils dans l'univers graphique de Kitty ?

A cet âge, de nombreux enfants apprécient les *représentations conformes à la réalité, une constance dans la représentation...* Ils sont très *sensibles aux détails.*

Des réflexions comme : *Le cheval, on dirait une vache. Les animaux debout, c'est pas réel. La poule est plus grande que la petite fille. Là, la petite maison n'a plus sa tour. Dans le cadre, je reconnais les maisons et les collines. La maman lance le rouleau à tartes, les ciseaux de cuisine...le papa lance le marteau, les outils. C'est un aspirateur au passé (vieux modèle), ... vont dans ce sens.*

Plus rudes : *Elle s'est laissée aller pour dessiner, c'est pas exactement la réalité. Kitty a dessiné ça quand elle était petite ?*

Et si les enfants exprimaient ainsi un étonnement face au trait de l'artiste et aux libertés qu'elle prend à l'égard de la réalité... ?

Vous découvrirez plus loin que les perceptions évolueront...

Leur sensibilité à l'humour contenu dans les illustrations a déjà été évoquée, à maintes reprises.

D'autres commentaires associés aux images : les *associations*. Par exemple, *le chat, on dirait qu'il est prêt à prendre ses fusils comme dans un western. La fille, elle a une chemise de nuit comme une sorcière. C'est comme Fifi avec ses chaussettes. La maison de la reine, c'est comme une maison en gâteau...*

En ce qui concerne la page de garde couverte de couronnes, un enfant dit : *C'est pas une image*. Un autre y voit le désir de la fillette de devenir reine.

J'ai entendu plusieurs fois : *C'est des belles couleurs*.

Quelques-uns relèvent les dégradés.

⇒

in *Trois histoires folles*
de Monsieur Pol

A propos du pique-nique, un enfant dit : *Il y a des couleurs. Il fait bien chaud, le vent est chaud, ses cheveux bougent et il y a un rayon de soleil*.

Un autre constate que *la couleur du mur est différente*; son voisin explique que *la lumière est éteinte* (pp. 10 et 11).

Les enfants sont très sensibles à la palette des couleurs utilisées dans la scène de la dispute. *Par là il fait gris, par là il fait jaune. C'est pour dire qu'ils sont vraiment fâchés*.

Au point culminant de la bagarre : *C'est tout blanc, les têtes sont toutes blanches. Quand on est furieux, en colère : on est tout blanc ou tout rouge. C'est blanc comme l'éclair d'un orage, parce qu'eux ils ont peur...*

Dans la scène où la fillette hurle «ça suffit», *ils sont rouges de colère et les adultes blancs de peur*.

Deuxième approche de *Mon Royaume*

Quelques jours plus tard en présence du groupe classe, pendant que je tourne les pages en silence, j'entends beaucoup plus de rires qu'à la première séance, peut-être parce que les enfants savent que l'histoire finit bien.

J'ai demandé à chacun de choisir son image préférée.

La majorité des filles ont choisi une image paisible, en particulier la scène finale qui réunit tous les personnages.

La majorité des garçons ont choisi la scène où la bagarre culmine (*c'est drôle ; j'aime bien la bagarre*) et l'image du roi et de la reine encadrés (*ils sont drôles*).

Troisième approche de *Mon Royaume*

Je leur lis l'histoire. La fin a surpris beaucoup d'enfants : le texte contrarie leur désir de voir la famille réunie sous un même toit.

Dans la discussion qui suit, des enfants parlent de roi, de reine, de voisins mais pas de parents, instaurant ainsi une distance entre les personnages.

Découverte d'autres albums de Kitty

Pendant cinq semaines, les enfants ont disposé de sept albums en plusieurs exemplaires (7). Je leur ai proposé de

les découvrir tous et demandé de présenter un livre de leur choix, à plusieurs. L'enseignante a réservé du temps pour la préparation.

Ils ont apprécié *l'humour, l'imaginaire (valise magique, nuagiens, princesses transformés en crapauds...), les histoires bien écrites, avec de l'action, des aventures, qui parlent d'amitié, d'amour et qui se terminent bien*.

Dans «Lily», le roi aime sa femme malgré qu'elle n'a pas un caractère facile. J'aime bien «Lily au royaume des nuages» parce que je trouve qu'il est plein d'amitié et je le trouve très drôle et l'histoire est très imaginaire.

Les livres de Kitty sont très compréhensifs (entendez compréhensibles) et l'écriture est très lisible.



En ce qui concerne les illustrations, j'ai entendu : *J'ai bien aimé regarder les livres de Kitty, je regarde sa façon de dessiner et je trouve que c'est bien dessiné. Je trouve qu'il y a une différence pour les couleurs entre les premiers et les derniers livres.*

Les couleurs expriment la colère, la peur. Elles rendent des univers différents : *dans Mon ami Jim : c'est bleu, comme l'océan et dans Lily au royaume des nuages, c'est blanc, c'est le monde des nuages.*

La rencontre avec Kitty

D'abord, les enfants l'ont écoutée, captivés par son histoire, sans l'interrompre comme elle l'avait demandé. Ensuite, le dialogue s'est installé très naturellement à partir de leurs questions et réflexions. J'en ai épinglé quelques-unes.

Parfois, j'aime pas la couverture puis après j'adore l'histoire.

J'aime bien les coiffures dans tes livres.

Comment vous avez l'inspiration ?

Parfois tu dessines comme un enfant.

Je n'aime pas dessiner, quand je dessine, on se moque de moi.

Il y a des couleurs qui ne sont pas bien réussies dans certaines BD : Tintin, Lucky Luke...

A propos de *Va faire un tour*

(7) La bibliothèque principale des communes du sud-est de Bruxelles nous a prêté un lot des livres évoqués.

*Pourquoi il n'y a pas toujours un texte dans vos livres ?
C'est quel animal ?
Il y a le pointillé qui commence dans la mer sur la page
de garde. Pourquoi ?*

A propos de *Mon ami Jim*
*Mon image préférée, c'est le pique-nique dans l'arbre.
Et la phrase : « Leur amitié devient plus grande encore ».*

A propos de *La Grande Ourse*
*Vous avez dessiné avec quoi ?
Pourquoi il y a des ombres alors que c'est la nuit ?*

A propos de *Mon Royaume et La Grande Ourse*
*Pourquoi vous faites parfois des petits livres et parfois
des grands ?*

Ensuite, il y a eu un temps pour dessiner et découvrir les réalisations de chacun.

Avant de partir, Kitty m'a confié combien elle avait apprécié de rencontrer des enfants qui avaient regardé ses livres d'aussi près. D'autant plus qu'à cet âge, ils entrent difficilement dans ses dessins.

La séance suivante

Ils étaient encore sous le charme de cette rencontre.
*Ça m'a donné du bonheur d'avoir écouté la vie d'une
dessinatrice.*

Je trouve qu'elle sait bien expliquer.

*Ça m'intéressait très fort qu'elle raconte sa vie parce qu'elle a
vécu des choses pas faciles et quand elle raconte comment ça s'est
passé pour illustrer ses livres ...*

Les enfants sont également remplis du regard bienveillant que Kitty a porté sur leurs dessins réalisés très vite, au gros feutre. Elle a stimulé, réveillé leur envie de dessiner et leur confiance en eux. *Je sais bien dessiner. Je devrais plus dessiner. Les autres ont dessiné beaucoup de dessins marrants. Une telle dessine des choses tellement imaginaires. Tout le monde peut être bien et tout le monde peut être dessinateur...*

Les enfants ont compris que chaque dessin de Kitty était le fruit d'une longue expérience, d'un travail. *Quand je lui ai demandé de dessiner un kangourou elle a fait ça tellement vite que j'ai été impressionnée et pour les autres animaux aussi. Elle dessine bien parce qu'elle a dessiné beaucoup quand elle était petite. Dans quelle école est-elle allée parce que moi j'ai-*



merais bien apprendre à bien dessiner comme elle ?

Leur regard est devenu plus nuancé, plus libre, plus accueillant à l'égard des dessins de Kitty et de leurs propres créations : *Je dessine comme je dessine.*

Quand je regarde *La Grande Ourse* en particulier, moi aussi j'ai envie de dessiner, de mettre en couleurs. C'est comme une grande permission.

La séance d'évaluation de l'atelier

L'ouverture, la collaboration de l'enseignante et l'implication des enfants ont permis que l'atelier, qui nous a réunis pendant une trentaine d'heures, se déroule dans de très bonnes conditions.

Les enfants ont eu la parole, souvent, longuement : oralement et dans les moments consacrés à l'écriture.

Ceux qui entraient plus aisément dans l'imaginaire de Kitty ont entraîné les autres. J'aime contribuer à éveiller chacun à ses potentialités et aux richesses du groupe.

↑
in *Un jour mon prince
viendra.*

Mireille Moureau

Lectrice, conteuse et «éveilleuse d'écriture», elle anime des ateliers d'expression de soi depuis une dizaine d'années, principalement dans les écoles fondamentales. C'est la rencontre, le partage et le chemin qui l'intéressent. Quand un enfant s'intéresse à une histoire, apprivoise un livre, écrit, quand son visage rayonne alors qu'il lit sa production à haute voix, quand un enfant découvre ses richesses et celles d'autrui, quand un enseignant devient davantage complice avec les livres et pose un autre regard sur un élève... elle jubile.

Elle crée des ponts entre les âges — notamment dans le cadre de l'atelier «Les grands élèves lisent des histoires aux petits» — et entre différentes formes d'expression.

Elle organise et/ou anime des formations pour adultes (enseignants, monitrices scolaires, puéricultrices,...) autour du conte, des albums et romans accessibles à la jeunesse.

Elle a participé à et poursuit diverses formations auxquelles son travail se nourrit, à savoir :

- l'écriture (affinités particulières avec la philosophie et la démarche du «Groupe Français d'Education Nouvelle»),
- le conte,
- la littérature de jeunesse,
- la pensée philosophique et les enfants,
- la voix,
- le tai chi chuan.

Elle a abordé chacune de ces disciplines avec différents formateurs et praticiens.

Elle puise aussi dans son bagage de psycho-pédagogue (diplômée en 1982 par l'Université libre de Bruxelles), dans l'expérience acquise lors de recherches-actions menées en sciences humaines et participe au réseau «Entrelacs» impliqué dans la prévention et les soins pour l'enfance en détresse et la famille.

Quand je leur ai demandé s'ils considéraient autrement les livres, la lecture, l'écriture, j'ai entendu : *Je ne croyais pas que j'allais trouver des choses dans les livres. J'ai bien aimé de nouveaux livres. J'ai plus envie d'écrire des histoires. J'ai déjà commencé une petite histoire. J'ai plus facile d'écrire et je lis mieux qu'avant. Les livres sont bien et j'aimerais écrire une histoire.*

⇒

in *Va faire un tour*

Ils ont proposé que *Kitty vienne plus souvent, que l'atelier ait lieu plus souvent, à jour fixe, qu'il y ait encore plus de temps pour s'écouter, qu'ils puissent travailler plus souvent en petits groupes, qu'il y ait plus de jeux...*

J'ai également entendu : *J'ai bien aimé parce qu'on était libre. J'ai beaucoup «d'invention». J'ai eu beaucoup d'idées. J'ai bien aimé connaître les idées des autres et partager mes idées avec eux...*

En les regardant, en les écoutant, je ressens qu'ils ont vécu une expérience positive autour des livres. La lecture d'albums comportant peu de texte (voire pas du tout dans *Va faire un tour*)

n'a pas posé de problème. *Je comprends bien tous les mots.*

Petit à petit, un intérêt s'est développé à l'égard du recueil *Les Animaux Et Leurs Poètes*, grâce à l'enseignante. Ils ont choisi et appris des poèmes. Kitty et moi avons été leur premier public.

Cette expérience valorisante autour des livres s'inscrit dans le cadre d'une relation de confiance, d'émotion et de plaisir partagés, sans se presser. Plusieurs enfants ont dit avoir préféré la découverte de l'album *Mon Royaume*, confortablement installés avec moi dans le canapé de la bibliothèque. Et bien sûr, la rencontre avec l'auteur a suscité l'enthousiasme que vous savez...

Je laisse le mot de la fin à deux enfants.

Kitty devrait faire un nouveau livre. Elle devrait faire un livre avec nous.



MIREILLE MOUREAU ■

Mai 2001